This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

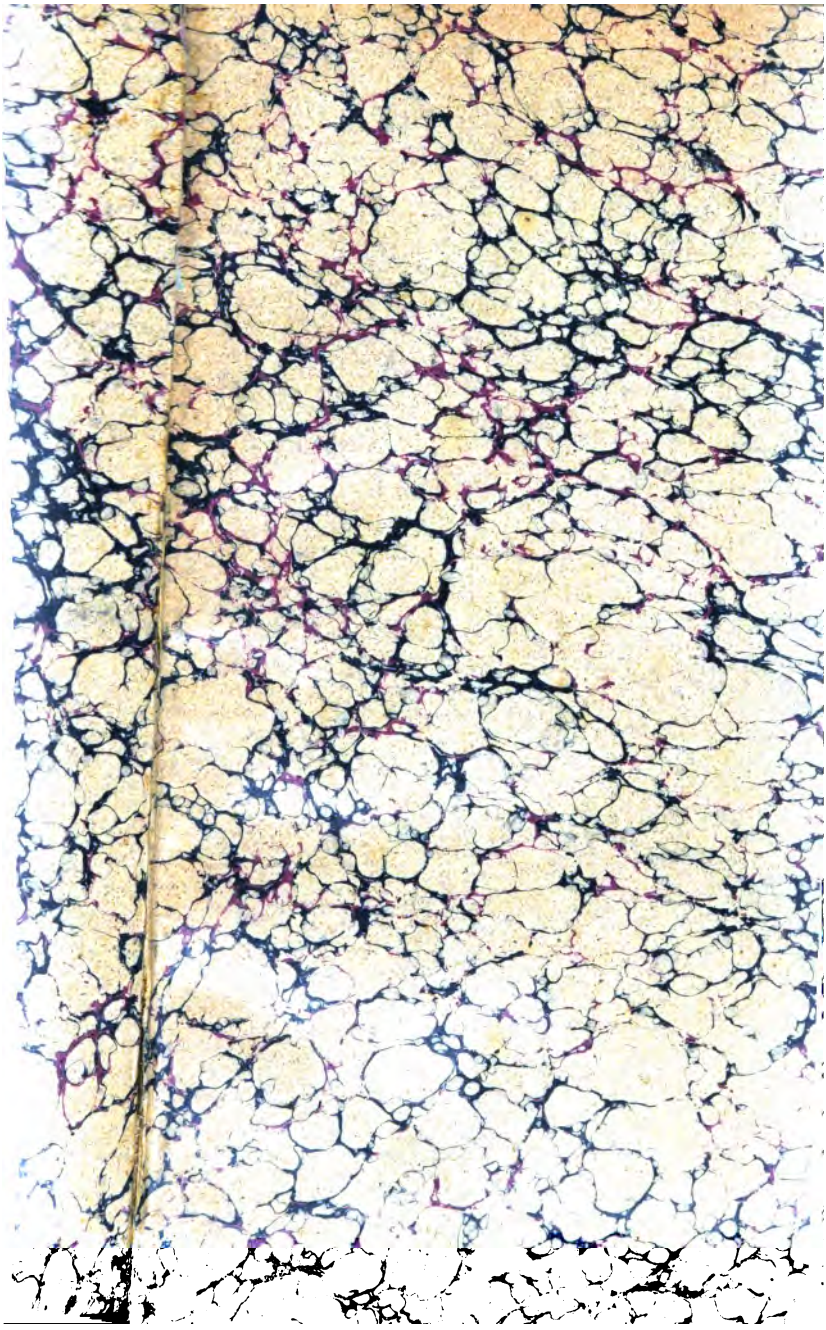
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
B 3 791 453

LIBRARY



1,390

LES PAONS

DU MÊME AUTEUR

POÉSIES

LES HORTENSIAS BLEUS.

LES CHAUVES-SOURIS.

LE CHEF DES ODEURS SUAVES.

LE PARCOURS DU RÊVE AU SOUVENIR.

LES PERLES ROUGES.

PROSE

ROSEAUX PENSANTS.

AUTELS PRIVILÉGIÉS.

IL A ÉTÉ IMPRIMÉ :

13 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PAPIER DE HOLLANDE

9 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PAPIER DU JAPON

ROBERT DE MONTESQUIOU

CINQUIÈME POÈME

LES PAONS

L'attrait qu'exerce sur nou
la pierre précieuse est une des
formes de l'amour de l'homme
pour le feu.

E. HELLO.

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1901
Tous droits réservés

PQ2[illegible]
[illegible]

A

SON EXCELLENCE

LA COMTESSE DE WOLKENSTEIN-TROSTBURG

HOMMAGE

D'AFFECTUEUX RESPECT

ET

D'ADMIRATIF ATTACHEMENT

ROBERT DE MONTESQUIOU

OFFRANDE DÉDICATOIRE

Vous qui fûtes l'Amie ardente du Titan,
De l'Homme de Bayreuth, du dieu des harmonies,
Et qui l'avez mené du seuil des gémonies
Au parvis du triomphe immuable et constant ;

Le regard de la gemme encor trouble et flottant
Puise dans vos regards des forces infinies,
Car vous avez plongé vos prunelles bénies
Dans le passé d'un art que l'avenir entend.

Or c'est pourquoi ces *Paons* vous veulent pour leur Reine,
Eux qui font rougeoyer et bleuir sur leur traîne
Des fleurs de pierrerie et des rêves de saints ;

Ces Paons que Louis Deux aimait, et qui reviennent
En hommage pensif vous offrir les dessins
Peints sur leurs plumes d'or dont les yeux se souviennent.

Des buires de cristal violet
se renvoient des feux.
Tentation de S. Antoine.

PIERRE LIMINAIRE

Loin de moi la prétention d'avoir décrit la Cité mystique. Tout au plus un village mystique, une villa gemmée. La rutilante apothéose apocalyptique m'a paru offrir le plan d'un beau livre de pierreries, que j'ai seulement ébauché; mais dans lequel l'or des auréoles et le chaton des bijoux, l'éclat des âmes saintes et le carat des pierres fines se reflètent et se réverbèrent, échangent des regards de joyaux.

Entre les justes querelles qu'on peut faire à sa joaillerie incomplète, à son imparfaite iconostase, je veux du moins les défendre préventivement du reproche d'anachronisme.

Il m'a plu, ainsi que le firent les gothiques, d'introduire en des rétables, d'y portraiturer sous les traits de pieux donateurs, d'acteurs religieux ou criminels, de curieux ou indifférents témoins, des figures plus récentes, et d'y revêtir d'ajustements contemporains des bienheureux antiques.

« Peut-on — écrivait Baudelaire — commettre un anachronisme dans l'éternel? » — Si la païenne déesse « qui est immortelle, peut bien, quand elle veut visiter Paris, faire descendre son char dans les bosquets du Luxembourg », — la chrétienne Vierge, qui est infinie ne dédaigne pas d'incliner son croissant vers nos modernes chapelles?

R. M. F.

« *Ce qui l'éclairait était semblable à une pierre de jaspe transparente comme du cristal.*

« *Elle avait une grande et haute muraille, douze portes, et douze anges, un à chaque porte.*

« *Cette muraille était bâtie de jaspe; et la ville était d'un or pur.*

« *Et les assises de la muraille étaient ornées de toutes sortes de pierres précieuses. La première était de jaspe, la seconde de saphir, la troisième de calcédoine, la quatrième d'émeraude, la cinquième de sardonyx, la sixième de sardoine, la septième de chrysolithe, la huitième de béryl, la neuvième de topaze, la dixième de chrysoprase, la onzième d'hyacinthe, la douzième d'améthyste.*

« *Or les douze portes étaient douze perles et chaque porte était faite de l'une de ces perles et la place de la ville était d'un or pur comme du verre.* »

APOCALYPSE.

LES PAONS

I

CARNAGE

La blessure de bruit que font dans l'étendue
Les cris aigres des paons
S'est à mesure ouverte, élargie, épandue,
Elle plane en suspens.

La nappe du silence en est toute percée
Et laisse par ces trous
S'enfuir l'aérienne extase dispersée
Au travers du ciel roux.

Et j'écoute couler le sang de cette plaie
Fait de nuages d'or,
De rosiers effeuillés dont le parfum supplée
A l'odeur du sang bleu des blessés et des morts.

II

PEACOCK AND RAINBOW

Non sine Sole iris.

Élizabeth fut la reine des pierreries.
Un Gustave Moreau saturé de féeries,
Ou quelque indienne idole aux amas de joyaux,
C'est elle, reine-vierge, en ses habits royaux,
Dont on trouva trois mille en une garde-robe,
Après la mort qui, pour jamais, les lui dérobe.
Des milliers de portraits l'attestent, l'écrasant
De rubis. S'ils lui font défaut, voici d'un sang
De reine qui, sur elle, a roulé ses armilles.
Et dans les bleus châteaux, sous les vertes charmilles,
Sans fin elle promène un ambulant écrin
A son col roux, la perle infinise son grain ;
Elle en crible sa jupe et, comme Élagabale,
Inonde ses souliers d'escarboucle et d'opale.
Sa perruque fleurit des jargons fabuleux.
Tous les verts, tous les violets et tous les bleus
Sur ses ajustements de féerie et de conte
Ruissellent sans qu'on puisse en dénombrer le compte.
Et pour un bracelet de plus, pour fol collier,
Elle prend l'arc-en-ciel qui veut bien s'y plier,
Et se fait peindre ainsi, l'iris dans la main droite,
Trouvant que pas assez encore ne miroite
L'inouï, flamboyant et rigide appareil
De sceptre, de bandeau, de nimbe, de soleil,
De globe rougeoyant comme une ardente braise
Sous lesquels, à cent ans, elle en veut sembler seize,

Faisant fouetter le peintre assez séditieux
Pour doter le tableau d'une ombre qui la lèse ;
Et, pour joyau suprême, et pour audacieux
Bijou qui l'assimile au seul paon sous les cieux,
Osant, sur son manteau, faire broder *des yeux !*

III

PARURE

Les plus beaux des bijoux sont encore les yeux !
Les yeux tendres, les yeux tristes, les yeux joyeux ;
Les yeux pleins de reproche, où les yeux pleins de charmes ;
Les yeux pleins de sourire, ou les yeux pleins de larmes.
La mode ingénieuse en fit des talismans :
Les amants portaient les yeux de leurs amants,
Dans un passé récent, en médaillons, en bagues,
Les yeux profonds, les yeux pénétrants, les yeux vagues.
Miniatures délicates d'un cher œil
Mystérieux teinté d'allégresse ou de deuil,
Les yeux voluptueux et les yeux extatiques :
Bijoux profonds, joyaux sacrés et poétiques.
Une élégante femme en peuple son écrin.
Dans un cœur de cristal ou de peau de chagrin
Elle fait s'endormir ou veiller leurs prunelles ;
Escarboucles par qui reluisent, éternelles,
Leurs amours. — Oh ! le noble écrin, les purs joyaux
Dont Queen Beth eût paré ses vêtements royaux !
N'est-ce pas être un paon bien plus riche que l'autre ?
Et quelle vigilance, en outre, que la vôtre ;

Quelle magnificence, au marcher comme au vol,
Quand vous vous avancez, avec, à votre col,
Madame, à votre front, aux mains, près de la joue,
Tous ces regards humains, qui sur vous font la roue ;
Tous ces regards, jadis dédiés ! tous ces yeux,
Ces yeux graves, ces yeux menteurs ou sérieux ;
Ces yeux pleins de caresse ou ces yeux pleins d'alarmes
Sur lesquels sont tombés des baisers et des larmes !

Car plus clairs que la gemme et plus frais que les pleurs,
Les plus purs des joyaux sont en somme ces pierres
Vivantes que nos yeux montent de nos paupières,
Et dont la sertissure est la perle des pleurs.
Ces yeux d'agates, de saphyrs et d'améthystes ;
Ces yeux rêveurs, ces yeux rieurs et ces yeux tristes.

IV

CITÉ MYSTIQUE

Je vis la Jérusalem Sainte,
Qui descendait tout droit du ciel ;
Un globe éclairait son enceinte
D'un éclat blond comme le miel.

Douze anges en gardaient les portes
Que douze perles composaient,
S'ornant du nom des tribus fortes,
Et que des lueurs arrosaient.

La place était d'un or lucide,
Roulant un fleuve de cristal ;
Un arbre y fulgurait, splendide,
Aux fruits de gemme et de métal.

La muraille offrait douze bases,
Que des noms d'apôtres nommaient ;
Les chrysolites, les topazes,
Et l'améthyste les formaient.

Le sardonyx et la sardoine,
L'améthyste avec le saphir,
L'hyacinthe, la calcédoine
Et le jaspe y venaient ravir.

Le béryl et la chrysoprase
En complétaient l'ardent anneau,
Car c'était la cité qu'embrase
L'amour sublime de l'Agneau.

V

L'HYMNE DES DOUZE PIERRES

Le jaspe est de vert coloris,
Et représente en son pourpris,
La foi qui n'a pas de déclin.
La foi, dont le bouclier plein
Doit résister même au malin.

Le saphyr a le bleu du ciel,
Il désigne le cœur sans fiel
De ceux dont l'espoir est têtu,
Dont la vie a l'éclat ardu
De la force et de la vertu.

La calcédoine est comme un feu
Qui subrutile peu à peu
Et fulgure en l'obscurité,
Comme le mérite abrité
Qui brille en un lieu déserté.

L'émeraude au vert lumineux
A des tons oléagineux.
C'est l'amour de la vérité
Qui jamais ne s'est écarté
De l'œuvre de la piété.

Tricolore est le sardonyx,
Symbole de l'homme-phénix
De douceur caractérisé,
De chaste candeur irisé;
Et de douleur martyrisé.

La sarde est d'un rouge empourpré,
Son sang qui coule par degré
Représente les saints effrois
Des martyrs pour le Roi des Rois
Et les mystères de la croix.

La chrysolithe est un brasier
Que rien ne peut rassasier.
Ce sont les célestes essaims
Des sages esprits sept fois saints,
Conformes aux sacrés desseins.

Le béryl est en son halo,
Comme un soleil miré dans l'eau,
C'est notre désir ingénu
Du repos indiscontinu
Et du vrai bonheur inconnu.

La topaze est rare et de prix,
Et son jaune mêlé de gris
A les aspects mystérieux
Qui se reflètent dans les yeux
De ceux qui contemplent les cieux.

Un concile de cardinaux,
C'est la chrysoprase aux anneaux
Tout ponctués de gouttes d'or.
Telle la charité, trésor
Qui, dans les maux, reluit encor.

L'hyacinthe est d'un tendre bleu.
L'atmosphère règle son feu,
Signe d'une âme de douceur
Jamais éprise de noirceur,
Que les anges prennent pour sœur.

L'améthyste est surtout lilas,
Elle émet de nobles éclats
Et d'ardents éclairs au dessus,
Symbole des grands cœurs déçus
Qui portent la croix de Jésus.

VI

DE LAPIDIBUS

O les pierres, ces sans-paupières
Qui vous regardent fixement.
O les cent paupières, les pierres
Qui s'ouvrent démesurément.

O Cléandre Arnobe, Marbode,
Isidore le Sévillin,
Lodovico Dolce, Solin,
Qui des gemmes ont chanté l'ode.

Agricola près d'Enceluis,
Théophraste auprès d'Epiphane ;
Saint Hildegarde en qui tu luis,
Joyau qui jamais ne se fane.

Césalpin, Kircher, Léonard,
Ruéus, Boëce, Jeffries,
Tous écrivains experts en l'art
Du langage des pierreries.

Vous avez confessé l'anneau
De Gygès, remué les gemmes
A pleines mains ; à plein tonneau
Bu les rubis les moins abstèmes.

Que vous ont dit les girasols,
Les ollaires, les tourmalines,
Les paranites dont les cols
Se parent parmi les malines ?

Les marcassites, les zircons,
Colubrines et serpentines,
Les bufonites, les jargons,
Obsidiennes, almandines.

Les gypses et les cacholongs,
Les turquoises et les turqueuses,
Les perles aux pleurs les plus longs
Qui pleurent les péchés des gueuses.

Les jaspes sanguins et fleuris,
Ou rubanés, les hématites,
Tous les cailloux de tous les prix,
Les plasmas, les aromatites.

L'alectoire qui, dans le flanc,
D'un coq immaculé se fonde;
Dont l'éclat cristallin et blanc
Contient mainte vertu profonde.

L'opale qui d'or, de carmin,
Et d'azur est mixtionnée,
Et qui fait trembler une main
Près d'une coupe empoisonnée.

Vous avez plongé sous les eaux
Des saphirs, vous avez en fraude
Écouté chanter les oiseaux
De la forêt de l'émeraude.

Vous avez vu poindre et partir
Le soleil dans les escarboucles
Dont nous avons osé sertir
L'or fusible en boutons et boucles.

Que savez-vous des vieux joujoux
De cette Lollia Pauline
Dont nous admirons les bijoux
Dans son écrin gardé par Pline.

Ces joyaux ont-ils survécu ?
Leurs pendeloques sont moins brèves
Que nos jours ; le temps a vaincu
Les diamants moins que nos rêves.

Et la bague que nous allons
Acquérir pour nos fiancées,
L'émeraude en ses verts vallons,
Le saphir aux eaux nuancées.

L'améthyste à l'œil violet,
L'opale à la flamme intestine
Conservent l'éternel reflet
Des baisers donnés à Faustine.

Seules, la perle aux laiteux pleurs,
La turquoise aux azurs candides
Savent mourir comme les fleurs
Et ne survivent point aux ides

Où des morts en avaient orné,
Pour un amant qui s'extasie,
Le torse effrité de Phryné,
Le buste fané d'Aspasie.

INTAILLES

INTAILLES

VII

FOLIA

Ce Vasco de Gama, qui fut prince des Indes,
Et d'entre les héros demeure des premiers,
Ayant uni, Seigneur, les peuples que tu scindes,
Leur fit tracer leurs noms sur des brins de palmiers.

Son chantre Camoens écrit sa Lusiade.
Noble, pauvre, exilé, presque aveugle, il revient,
Il sombre — et disputant aux flots son Iliade,
Aborde, couronné du poème qu'il tient.

L'un, sur les verts feuillets de feuilles végétales,
Rapporte à son pays la foi des bords lointains;
Et l'autre immortalise, heureuses ou fatales,
Les heures qui flamboient en ses regards éteints.

Leur double souvenir aux cœurs se perpétue
Auprès des flots vaincus, et sous les cieux ouverts;
Et Vasco de Gama revit dans sa statue
Là même où Camoens a lutté pour ses vers.

Tous deux pour ces hauts faits ont mérité la gloire;
Le temps la leur dispense à l'égal de leurs droits,
Et les console aux bras lumineux de l'histoire
D'avoir goûté, vivants, l'abandon de leurs rois.

VIII

PEAU D'ESPAGNE

L'Escorial construit sur la forme d'un gril
Rend gloire à saint Laurent par la main de Philippe ;
Des augustes prisons il demeure le type,
Et des rois douloureux symbolise l'exil.

Il a quarante autels et trois mille fenêtres,
Douze cents portes, seize cours, cent escaliers,
Cent jets d'eau ; ses couloirs ont deux cents kilomètres
Et des formes d'ennui le peuplent par milliers.

Les buis qui sont taillés comme des murs de jade,
Ou de jaspe, sont seuls à pousser en ce lieu ;
Nulle rose, au matin, n'y chante son aubade ;
Et, le soir, nul jasmin n'y pleure son adieu.

C'est le tombeau des Rois d'Espagne, nid funèbre,
Où reviennent mourir les aigles, les ramiers ;
Et dormir leur sommeil profond dans les ténèbres,
Où les attendent ceux qui roulent les premiers,

A ce *Pudridero*, pourrissoir magnifique
Où séjourne cinq ans l'Espagnol Pharaon,
Avant d'être rangé sous forme de relique
En la crypte divine, au cœur du Panthéon.

Tous dieux, puisque tous rois ; — tous morts, puisque tous [hommes.
L'Escorial, scorie immense, mur hideux,
Recouvre la scorie humaine, et ses noirs sommes,
Pyramide ayant pour Chéops, Philippe Deux.

IX

Le plus beau des humains, le vainqueur de Lépante,
C'est ce Don Juan d'Autriche, amiral ravissant,
Qui fut homme de grâce et fut homme de sang,
Et dont le portrait luit dans l'histoire tombante.

Un maillot d'une soie aurore, un col d'infante,
Une trousse brodée où l'or glisse un accent,
Un lion dont l'orgueil va l'allégorisant
Ce Prince plus divin que nul art n'en invente.

La cuirasse qui met le fer près du velours,
La main fine qui frappe à coups légers et lourds,
Faisant périr les Turcs et se pâmer les femmes

Quatre bagues dont l'une est en forme d'un cœur
Tel le héros qui fut aimé, qui fut vainqueur :
L'amour garde ses traits ; l'*Armeria*, ses lames.

X

Son nom fut prononcé durant l'office noir
Que, dans l'Escorial, psalmodiaient les prêtres ;
Et les murs de granit aux trois mille fenêtres
Tressaillirent d'orgueil en rêvant de le voir.

C'était un huit novembre, aux prières du soir,
En quinze cent soixante et onze, que ces âtres
D'une incommensurable immensité, ces êtres
D'une tristesse plus énorme, qui vient choir

De ces voûtes sans cesse en larmes sur des tombes,
Entendirent passer comme un vol de colombes
Et d'aigles, le nom rose et rouge de Don Juan.

L'obscurité du cloître en fut tout éblouie...
Philippe, qui savait la victoire inouïe,
Écoutait dans sa stalle, ainsi qu'un chat-huant.

XI

Alors un *Te Deum* ruissela sur les dalles...
On l'entendit rouler des cours aux corridors ;
Comme des étendards de coloris et d'ors
Semblaient flotter, tout pleins de fleurs orientales.

Il gagna le Palais, courut le long des salles,
Dérangeant le silence à coup de clairs accords ;
Et l'on vit la bataille où s'affaissent les corps
Emplir de ses fureurs des moines dans leurs stalles.

Puis la paix se refit sur l'ombre, l'on pria ;
On récita l'absoute et l'*Ave Maria*,
En l'honneur du chrétien vainqueur des infidèles.

Mais tout autour du temple énorme, dans la nuit,
Semblèrent palpiter comme les grands coups d'ailes
D'un aigle qui s'approche et d'un vautour qui fuit.

XII

VULNÉRAIRE

Tous les souffrants, tous les blessés, toutes les plaies
Donnez-leur votre obole, ainsi qu'il est écrit
Car ce mourant qui râle au bord des sombres claies
Vous offre à consoler un peu de Jésus-Christ.

Simon Cyrénéen, Joseph d'Arimathie
Et Madeleine en deuil aux cheveux éplorés,
Cherchant à rappeler la grande âme partie,
Ont des accents divins sous les couchants dorés.

Le verre d'eau tendu par la veuve qui pleure
Et qui mêle une larme aux perles du cristal,
Emplit de diamants la céleste demeure
Où leur vertu se change en un plus pur métal.

Le bon Samaritain, qui d'un geste plus ample
Verse son vin, son huile au passant inconnu,
Offre éternellement le plus auguste exemple
De son geste penché sur un corps demi-nu.

Le saint qui donne au pauvre un peu de sa tunique,
Et se croit généreux, en demeure étonné
Et nous apparaît moins heureux que Véronique,
A cause du regret d'avoir trop peu donné.

Elisabeth, qui se cachait pour d'humbles choses
De l'aumône, rencontre un époux irrité,
Et Dieu permet que dans ses bras se change en roses
La chair, le pain de son ardente charité.

La blessure est en fleur au flanc pâle et qui tremble,
Rose sublime éclose et dont l'âme a gémi,
Cueillez-en la douceur et la douleur ensemble
Si rouge, épanouie au cœur d'un peuple ami !

XIII

ROSES TRAGIQUES

Il suffit d'avoir une belle mort
au-dedans de soi-même.
ELISABETH D'AUTRICHE.

Au Vte E. M. de Vogué.

Cette autre Élisabeth qui fut reine en Hongrie
Comme la Sainte, sa patronne, la voici
Sous son linceul royal, près duquel se récrie
Notre indignation de la voir morte ainsi.

Elle était belle, elle était simple, elle était bonne,
Le front seulement ceint de ses sombres cheveux ;
Elle ne voulait plus porter d'autre couronne,
Et de nombreux joyaux laissait dormir les feux.

Plutôt les échangeant contre la joie unique
De voir le seul bijou qui lui pût sembler beau :
Les perles de l'écume au bord de la tunique
De l'onde toujours prête à devenir tombeau.

Ainsi l'une après l'autre elle rendit ses perles
Aux océans qui l'en paraient avec orgueil.
O mer, sur sa dépouille aujourd'hui tu déferles.
Elle retrouvera ses perles sur ton seuil.

Un prince qui la vit en jeune chasseresse,
Lui tendit un Empire avec ses vœux tremblants.
Son passé la revoit, en ce jour de détresse,
Mêlée, en robe blanche, à des lévriers blancs.

Sa déclaration fut digne d'un poète ;
Car, désignant la carte où s'étendait son bien
A celle qu'il aimait, il dit, courbant la tête :
« Ces peuples sont à vous, si votre amour est mien. »

C'est demain qu'il conduit ta pompe funéraire;
Des reines qui t'aimaient lui rappellent leur sœur;
Et plus d'un souverain vient l'assister en frère
Mais son souvenir seul lui parle avec douceur.

Ce fut l'apothéose en sa ferveur entière,
La course sur les eaux du Danube d'azur,
Dont la rive, acclamant la *Rose de Bavière*,
Inondait de ses fleurs ce titre exquis et pur.

Mais le couronnement en une capitale
S'ouvre encor plus superbe. On y voit s'effeuiller
Des pléiades de fleurs dont la splendeur s'étale
Pour le nuptial lit et l'auguste oreiller.

Les vierges, des balcons, laissaient pleuvoir des roses ;
Un pont fut pavoisé des vivantes couleurs
D'orangers, de rosiers et de camélias roses,
Plus de seize milliers d'arbustes tout en fleurs.

Des milliers de serpents sont cachés sous leurs branches;
Ils sifflent; le bonheur s'évanouit; les yeux
Se voilent; le sang coule... Et l'ange aux robes blanches
S'enveloppe de deuil pour courir sous les cieux.

Élisabeth d'Autriche, Antoinette d'Autriche,
Sœurs, se donnent la main dans l'histoire des maux;
Toutes deux de douleurs ont leur gerbe aussi riche;
L'une fuit ses palais, l'autre aime les hameaux.

C'est un déroulement de tragédie antique,
Cette princière histoire aux silences obscurs,
Que traverse un éclair sillonnant un portique
Et qui trace des mots flamboyants sur les murs.

On entend dans la nuit grincer d'âpres furies;
Euripide, Sophocle, Eschyle ouvrent leurs chœurs;
Des malheurs merveilleux exercent leurs séries,
Deuil, démence, défaite et désastres vainqueurs.

Alors on te voit fuir, étrange voyageuse,
En Méditerranée, aux Alpes, dans Corfou,
Sur la crête des flots, sur la cime neigeuse,
Les regards d'un fantôme ou les plaintes d'un fou.

Des lampes, chaque nuit, dissipent dans ta chambre,
Les spectres dont l'effroi peuple l'obscurité.
Le printemps luit dehors; en ton cœur c'est décembre;
Pour l'ombre de ton âme, il n'est plus de clarté.

En vain tu fais revivre en une villa grecque
Les roses qui jadis te sacraient d'un rayon;
La paix n'est plus pour toi dans la bibliothèque
Ni parmi les jardins de ton *Achilléion*.

Lors te sentant vouée aux rumeurs éternelles
De ce qui, dans ce monde, expire sans mourir,
Tu dis ton désir d'être ensevelie en elles,
Ces vagues que tes yeux regardent accourir.

Elles te parlent de tes sœurs : les détrônées ;
De tes parents : les fusillés et les déments ;
Des Louis Deux, dont les extases couronnées
Ont de cruels réveils de Beaux-aux-Bois-Dormants.

Alors tu ne veux plus qu'être la Reine Errante
Que tant de bords ont vue et qui fuit tant de deuils
Ranimés dans les voix de la mer murmurante,
Et pour qui nul pays n'a plus de clairs accueils.

Le monde est comme un livre à tes regards avides ;
Mais tu ne rouvres pas les feuillets déjà lus.
Tu traces du doigt blanc de tes mains toujours vides
Ton beau nom sur le sable... et tu ne reviens plus.

On te voit près des lacs, en lente promenade,
Emmener ton ennui que berce un éventail ;
Les bergers écossais te croient une Ménade.
Tu chasses l'oiseau bleu, tu pêches le corail.

C'est ce même éventail peint d'un lis de ténèbre
Qu'insigne féminin, on voit entrecroisé
D'une paire de gants sur le coussin funèbre,
Tel qu'un sceptre soyeux, ployant et reposé.

Tu n'as contre pas un de rancœur ni de haine.
Il n'est d'Eldorado, pour toi, ni d'Alcazar ;
Tu glisses en chantant des vers de Henri Heine
Des ombrages de Linz aux tours de Miramar.

Les plus désespérés te sentent leur égale,
Sous tes voiles de crêpe où les pleurs sont pareils ;
Plus que la tienne, nulle table n'est frugale :
Tu ne vis que de lait, de fruits et de soleils.

Et sainte Elisabeth, Hongroise, ta patronne,
Pour te récompenser de nobles charités
D'un martyre où revit son miracle, couronne
Ton geste qui fut doux à maints déshérités.

Et ces fleurs qui d'aurore arrosèrent tes noces,
Elle les fait fleurir au fer de l'assassin :
Ton sang, tel qu'une rose aux épines atroces
De ta vie oppressée a délivré ton sein !

XIV

VICTOIRE

Ambubajarum collegia, pharmacopolæ.
HORACE.

Victoria, la vieille impératrice indoue,
La reine d'Angleterre, est morte ; son cercueil
Sur l'affût d'un canon, passe : au devant, s'ébroue
Un sixain de chevaux hanovriens en deuil.

Autour d'Elle, emplumés, cavalcadent et piaffent,
Ses fils et petits-fils, des rois et des kaisers ;
Et du faîte des toits des cordages s'agrafent
Qui suspendent des grappes d'hommes dans les airs.

Du cercueil, de l'engin, les formes sont semblables,
Canon de bois, canon de fer, tous deux guerriers :
Les rois ne sont-ils pas des bouches redoutables
D'où s'envolent parfois des ordres meurtriers ?

Puis viennent le gardien de la bourse privée,
Les secrétaires, les lectrices, les lecteurs,
Les serviteurs indiens, les écossais, levée
En masse de commis, d'intendants, de porteurs.

Le chef des cuisiniers, l'ingénieur des lampes,
Les examinateurs des comptes et des jeux;
Les pages d'escaliers, qui veillent près des rampes,
L'allumeur des flambeaux et l'extincteur des feux.

Le lord maître d'hôtel, le chef des domestiques,
Les trésoriers, les officiers, les contrôleurs;
Gentilshommes des vins aux bouteilles antiques,
Gentilshommes portiers, gentilshommes des fleurs.

Gentilshommes et lords huissiers et de service,
Peintre ordinaire, musagète lauréat,
Gentilshommes et lords de salon et d'office,
Maître d'arme, à l'air dur; de chant, à l'air béat.

Gardes du corps, maréchaux de cérémonies,
Sergent-trompette, gouverneurs et chevaliers;
Tous les représentants de charges infinies,
Des pharmaciens et des droguistes par milliers.

Le maître du cheval, la maîtresse des robes,
Qui, depuis de longs ans, ne connaît plus le bleu;
Le gardien des joyaux dont s'étoilent les lobes :
Sir Gough, duc de Portland, duchesse de Buccleugh.

Tout un département d'apothicairerie,
Oculistes, chirurgiens et médecins;
Tout le département de la chapelle, où prie
Un régiment de clercs et de ministres saints.

Toutes charges de choix : jusqu'au maître des barques
Et dont le ministère, en ces jours, fut cherché,
Pour mener sa maîtresse à la rive des Parques,
Puisqu'un fil si puissant, lui-même, fut tranché.

Tous offices divins : jusqu'au régent des cygnes!
Qui font prêtresses et font prêtres d'un saint lieu,
Dont quelques-uns, parmi beaucoup, sont jugés dignes...
Tous appelés, mais peu d'élus, comme chez Dieu!

Tous les murs sont tendus de pourpre et d'écarlate,
De violet, de noir, de mauve, de grenat;
Tel un bijou de jais où le rubis éclate,
Où l'améthyste mêle un dolent incarnat.

Et Celle dont la mort groupe tant de personnes
Part sans la fleur qui chante au deuil des plus petits;
Le monde a bien donné quatre mille couronnes,
Mais la bière n'a pas même un myosotis!

XV

ISOLEMENT

Puissant et solitaire.
VIGNY.

Une si grande reine est un objet d'effroi;
C'est la punition des Grands qu'un tel prestige :
Leur tête est une fleur au sommet d'une tige;
Il n'est qu'un souverain pour tutoyer un roi.

Lorsque fut mort le seul pour qui la reine est femme,
Le voyant là, sous son suaire de linon,
Elle dit ce mot triste, obscur épithalame :
« Personne ne peut plus m'appeler par mon nom ! »

XVI

TOLSTOI

Speciosi pedes evangelizantium bona.

De *la Guerre et la Paix* et d'*Anna Karénine*
L'Écrivain daigne coudre ainsi que Mikaïl,
Des souliers dont, pareils aux souliers du barine,
Vers la vie ou la mort court le cuir ou le fil.

Le geste de la Parque anoblit ces chaussures ;
La marche de nos jours s'enténèbre de poix ;
Les cailloux des chemins ont de vives morsures,
Sous lesquelles les pieds saignent plus d'une fois.

C'est apprendre à mourir qu'ajuster cette empeigne
Que doit dans la poussière user chacun des pas ;
Et quand de graves pleurs un tel travail s'imprègne
Il ne lui manque rien pour descendre au trépas.

Or, si nobles soient-ils, les livres du génie,
Si loin vers l'Idéal forcent-ils de courir,
Leur auteur, emporté par leur vaste harmonie,
N'a rien fait de si grand que d'apprendre à mourir.

XVII

VARIATION FUNÉRAIRE

Ne taillez, mains industrieuses,
De pierres pour couvrir Belleau,
Lui-même a bâti son tombeau
Avec ses pierres précieuses[1].

Gemmes qui n'êtes que des fleurs,
Amulettes pleines de charmes,
Cristaux qui n'êtes que des larmes,
Perles qui n'êtes que des pleurs.

Améthyste à l'œil lilassé
Douce pour le regard lassé.

Ne cueillez, mains industrieuses,
De lilas pour fleurir Belleau,
Lui-même a fleuri son tombeau
Avec ses pierres précieuses.

Les rubis ont un cœur vermeil
Tout plein de pourpre et de soleil.

Ne cueillez, mains harmonieuses,
De roses pour fleurir Belleau,
Lui-même a fleuri son tombeau
Avec ses pierres précieuses.

Le saphyr est du bleu si pur
Dont la nuit ourdit son azur.

1. Ronsard.

Ne cueillez, ô mains gracieuses,
De bluets pour fleurir Belleau,
Lui-même a fleuri son tombeau
Avec ses pierres précieuses.

L'émeraude est une forêt
Où tout le feuillage apparaît.

Ne cueillez, mains industrieuses,
De cyprès pour couvrir Belleau,
Lui-même a construit son tombeau
Avec ses pierres précieuses.

Les diamants aux flancs polis
Sont pleins de lait et pleins de lis.

Pierres où le Ciel vient sourire
Pierres où la mer vient courir;
Opale où le feu semble luire,
Turquoises qui savez mourir.

Ne cueillez, mains industrieuses,
De bouquets pour fleurir Belleau
Lui-même a serti son tombeau
Avec ses pierres précieuses!

XVIII

ALTESSE SÉRÉNISSIME

J'ai mis sur le cimier doré du gentilhomme,
Une plume de fer qui n'est pas sans beauté.
A. de V.

Par quel mystérieux rayon saisir ta gloire,
Noble Alfred de Vigny, bel archange fatal,
Blanc poète muré dans cette Tour d'ivoire
Illustre, qui se mire en un lac de cristal ?

Mais la candeur de ta demeure n'est pas seule ;
Il te faut une armure où batte un cœur aimant,
Qui fasse honte à la vertu timide et veule
Et dont le bouclier soit d'un seul diamant.

Il rayonne au-dessus de tout ce qui déferle
De bassesse haineuse et vouée au mépris.
Et si ton pleur s'y verse, on dirait une perle
Qui de tant de blancheur exalte encor le prix.

Ainsi tu vas, paladin fier, Lohengrin pâle,
Délivrer les proscrits, libérer les démons ;
Ton Elsa, c'est ton âme et sensitive et mâle
Que par-dessus toutes les autres nous aimons.

Persée offert aux Andromèdes de nos larmes,
Roger d'une Angélique en qui pleurent nos maux ;
Mais aussi Lucifer osant brandir ses armes
Contre un Dieu qui nous fit naître infirmes et beaux.

A ton tour exilé d'une Terre Promise
— O toi que ta grandeur toi-même appréhenda,
Tu nous fais écouter la plainte de Moïse,
Tu sauves Bélial, tu consoles Wanda.

En présence des deuils amassés sur nos têtes
Par une Providence insensible à nos cris,
Tu nous apprends la mort digne et grave des bêtes,
Sans blasphèmes hideux, sans repentirs aigris.

Eva, l'humanité mystérieuse et triste,
Promène son regard du sommet au verger;
Tu la prends par la main, aristocrate artiste,
O Toi si tendrement Loup devenu berger!

Et dans un pur accent de clairon et de Lyre,
Dont la douceur, dont la hauteur sait rassurer,
Tu nous apprends l'amour, assez beau pour suffire;
Tu nous apprends l'orgueil, assez grand pour durer.

XIX

DEUIL ROSE

Tous les Masques, les Mezzetin,
Les Trivelin, les Scaramouche,
Cydalises à l'œil mutin,
Une mouche au coin de la bouche,
Tous les bleus bergers de Watteau,
Avec leur rose châtelaine
Ont drapé de noir leur bateau
Et mènent le deuil de Verlaine.

Tous les Tircis et les Myrtils,
Les Clitandres et les Clymènes
Avec leur fraîcheur de pistils,
Les inhumains, les inhumaines
Ont mis un crêpe à leur chapeau
Et pleurent comme Madeleine,
Car sous leur galant oripeau
Ils pleurent l'âme de Verlaine.

Il les avait faits si polis
Sous le bleuté de leur quinconce :
Il les avait peints si jolis
Sous le jabot qui les engonce ;
Nul azur ne les rendra plus,
Nul carmin, que d'ombre vilaine...
Leurs zinzolins sont révolus,
Ils pleurent sur l'art de Verlaine.

Et les Cupidons potelés
Qui semblent des bouquets de roses,
Et les palombes dételés
Du chariot des Cypris moroses,
Mignonnement endoloris
Avec leur plume de pleurs pleine,
Pleurent Chloé, pleurent Chloris,
Pleurent sur le cœur de Verlaine !

XX

SUR UN PORTRAIT DE GONCOURT[1]

A M. A. Barbet.

Sur un fond miroitant de glace de Venise
Qui, dans l'angle, reflète un vase de biscuit,
Le front pensif du Maître en ses blancs cheveux luit,
Comme en la fine ouate erre une perle grise.

La fumée à ses doigts s'azure et s'opalise
En un méandre bleu dont le fil le conduit
Sur le bord de l'histoire où le roman le suit,
Tout au fond du roman où l'histoire s'irise.

Une souple bacchante où revit Clodion,
Un bronze japonais où perche un oisillon
Que l'encan de Goncourt vous livra pour des sommes,

Le lorgnon retombé qui lui fit voir les hommes,
Sous lequel longuement son regard s'est dardé.
— Et le petit oiseau que vous avez gardé.

XXI

BIENVENUE A L'ANCIEN MAITRE DU NOUVEAU LOGIS[2]

Vous changez de logis, mais jamais de demeure,
Maître Alphonse Daudet, que ce soit Champrosay
Qui parfume les jours, Paris qui sonne l'heure,
Ou de vos clairs écrits le monde est arrosé.

1. Par Bracquemond (Musée du Luxembourg).
2. Ces vers avaient été composés pour souhaiter la bienvenue au Maître, en sa nouvelle résidence.

Des frontières devant les hauts livres s'abaissent,
Car la Terre est à ceux qui la savent gagner ;
Et leur berceau s'étend où leurs écrits renaissent ;
Leur royaume est l'esprit où leur art vient régner,

Votre table, la même où croissent vos chefs-d'œuvre,
S'oriente au jardin — moins celui du dehors
Qu'au jardin de votre âme où corbeau ni couleuvre
N'attristent l'oiseau bleu qui chante dans les ors.

Le Maître est de partout, et, qu'il vive ou qu'il meure,
Fait son séjour en ceux dont ses chants sont vainqueurs :
Vous changez de logis, mais jamais de demeure ;
Car si le lieu réel est vivant et nous leurre,
Le pays idéal est dans l'amour des cœurs !

XXII

A Léon Daudet.

Parfois un vers se glisse à l'insu dans la prose ;
Car les prosateurs sont des poètes défunts.
Vous me tendez un lis, il s'y mêle une rose...
« Les fleurs que vous offrez auront de longs parfums. »

Vous m'écrivez ce vers sans l'avoir voulu faire.
Tel un astre brisé file dans les soirs bruns,
Et s'irise en passant par une autre atmosphère...
Les vers que vous offrez auront de longs parfums.

Vive le noble augure où votre vers m'entraîne,
Que nos arts échangés poursuivent leurs emprunts ;
Et disons au vers-roi comme à la prose-reine :
Les fleurs que nous offrons auront de longs parfums !

XXIII

EX-VOTO

Thérapeute savant, magnanime et discret,
Sauveur Albert Robin, maître des maladies,
Toi qui charmes les maux auxquels tu remédies
Jusqu'à nous en laisser presque un peu de regret.

Tu nous rends la santé comme on retourne un prêt,
Nous l'avions dépensée, et tu nous la dédies,
Quand, l'ayant rencontrée entre tes mains hardies,
Il te plaît restaurer ce qui se démembrait.

C'est une dignité de nos reconnaissances
Que de te consacrer, au réveil, les puissances
De nos jours que ton art fait moins endoloris.

Et ce sont, tes fiertés, des dieux même rêvées :
Revoir pleines de fleurs, des mains, vers toi levées
Sentir battre pour toi, des cœurs par toi guéris !

XXIV

AUTRE

Au Docteur Pozzi.

Ensemble nous avons fait de savantes cures ;
Nous y mîmes ton art et notre charité.
Le temps les ennoblit de quelque obscurité ;
Mais la mort qui voit clair les voudra moins obscures.

Ils ne pouvaient se voir sans rire, les augures,
Sans pleurer nous n'avons pu voir, en vérité,
Les maux de l'abandon, les pleurs de la fierté,
Dénués plus longtemps des biens que tu procures.

Alors nous avons joint en un seul nos efforts,
Moi, pour trouver les doux, toi pour les rendre forts,
Sous le toucher savant qui réconforte et soigne.

Et pour toi, qui leur dis : Levez-vous et marchez !
De ceux que sur ton seuil j'ai vus blancs et penchés,
J'entends le cœur qui bat dans le pas qui s'éloigne.

VERS POUR SARAH BERNHARDT

XXV

BELLE-ISLE-EN-ART

Vous qui, dans votre Phare aux murs trapus et clos
Que l'ouragan ébranle ainsi qu'une guérite,
Aimez parfois jouer un rôle d'Amphitrite
Drapé, par l'Océan, d'azur et de sanglots.

Vous regardez, le soir, s'allumer les falots
Dont la barque, au lointain, contre la mort s'abrite ;
Une réplique d'ombre, et par Dieu même écrite
S'élève alors vers vous, de la plainte des flots.

Je devine, Sarah, votre amour pour la houle
Qui vous ramène, en eux, l'applaudissante foule,
Dont tant de fois votre art triomphant fut vainqueur.

Vous goûtez les rappels de la Mer qui s'effare,
Vous que le monde voit briller dans votre Phare
Qu'illumine un génie où l'on sent battre un cœur !

XXVI

BOUQUET DE FÊTE

Une rose a fleuri la bouche de l'idole
Comme un baiser lointain remontant et vermeil.
La feuille a couronné de sa courbure molle
Le contour sinueux à la rose pareil.

Des bleuets ont bleui les regards de la reine,
Et sous la toison d'or des cheveux crespelés
Dont la blonde moisson où le bijou s'égrène,
Prend ces étoiles fleurs en ses épis bouclés.

Des lys ont embaumé les gestes de la sainte;
Leur blancheur s'est mêlée à celle des bras nus;
Et quand sa main s'ouvrit de claires pétales ceinte,
On la prit pour un lys aux parfums inconnus.

L'amaranthe grandit dans le cœur de l'amie;
L'amaranthe fidèle au symbole éternel.
Et lorsque vous croirez sa ferveur endormie,
Vous verrez rajeunir son germe fraternel.

Cueillez les roses, les bleuets et les lys pâles,
Et l'amaranthe pourpre aux nobles incarnats;
Vous aurez des bouquets de rubis et d'opales,
De suaves saphyrs, de savoureux grenats.

Cueillez les lys et les bleuets, les tendres roses ;
Et la vive amaranthe, azur, perle et carmins.
Et vous aurez dans leurs soupirs et dans leurs poses,
Son sourire et ses yeux ; son amour et ses mains.

XXVII

DE CORONA

Tertullien, *de Coronâ*, écrit que, selon Claudius Saturninus, il n'y avait aucune plante dont on n'eût fait des couronnes.

Je récrirai pour toi *le Traité des Couronnes*,
En ce Jubilé doux, grande Sarah Bernhardt;
Celles des déités et celles des madones,
Toutes, tu les auras, pour en orner ton art.

Parce qu'il nous est cher; et, profane ou mystique,
Suave ou douloureux, toujours nous fut divin,
Sous la jupe moderne ou le peplum antique,
Et nous versa l'amour, tel qu'un auguste vin.

Je dirai la couronne en roses d'une Alcmène
Au front que de bouquets embaumés tu sertis;
Et ta couronne languissante et plus humaine,
Andromaque au front ceint de bleus myosotis.

Couronne d'Izéyl, en étrange orchidée,
Couronne de Gismonde, en mauve cattleya;
De pétales sans fin, comme une onde inondée,
Ton souvenir flottant sous leurs gerbes ploya.

Couronne de lotus pour cette Cléopâtre,
De qui les doigts étaient eux-mêmes couronnés
Des turquoises dont s'azurait l'ardent albâtre
De tes bras, de cent bracelets environnés.

Couronne de lauriers dont Jeanne d'Arc s'abrite;
Couronne de camée et de camellia
Pour Phèdre la superbe, et cette Marguerite
Qui ne sut que mourir quand l'amant oublia.

O bandeau de Zaïre et turban d'Adrienne ;
Couronne de joyaux : Ruy-Blas, Théodora ;
Couronne de lys d'or d'une monture ancienne :
La princesse lointaine — et que l'on adora !

En anneaux parfumés dont la chaîne relie
Ton passé radieux à l'éclat de ce jour,
Les fleurs que tu cueillis, lumineuse Ophélie,
Te viennent couronner, toutes et tour à tour,

De nimbes odorants, de fraîches auréoles,
D'un ailé diadème ou d'un vivant halo
D'où tes cheveux dorés comme des alvéoles
Ruissellent sur tes yeux argentés comme l'eau.

Oui, de toutes les fleurs qu'elles soient couronnées,
Ces héroïnes, tes figures, tes fiertés;
Mais pour toi qui les as, dans l'art noble incarnées,
Tous les rayons, ô Muse, et toutes les clartés !

Dans un beau paysage où les couchants sont calmes,
Dans un palais sinistre au lugubre salon,
Couronnez la Samaritaine avec des palmes,
Couronnez avec des violettes l'Aiglon.

Mais je veux enlacer deux calices encore,
L'un de perversité, l'autre de désespoirs ;
Couronnez le Lorenzaccio de mandragore,
Et couronnez l'Hamlet avec des iris noirs.

XXVIII

REVIVISCENCE

Les héroïnes disparaissent en cohortes,
Comme si les chassait un étrange aquilon :
Sombre Lorenzaccio, pâle Hamlet, blanc aiglon,
Un jeune homme renaît des jeunes femmes mortes.

Le Florentin éphèbe a des faiblesses fortes,
Le Sphinx du Danemark meurt sous un sort félon ;
Un sinistre palais au lugubre salon,
Sur le blond fils de l'aigle a refermé ses portes.

Une grâce de femme est dans ces trois enfants :
C'est que tous trois sont faits vaincus ou triomphants
Des grâces de Sarah qui fut toutes les femmes.

Et Phèdre et Jeanne d'Arc palpitent dans la chair
De ce Lorenzaccio qui prépare les lames
De l'Hamlet, Aiglon noir, de l'Aiglon, Hamlet clair.

DÉDICACES

A

MADELEINE LEMAIRE

XXIX

Les fleurs de nos jardins, vous les avez mieux peintes,
Fée aux pinceaux trempés dans l'ambre et dans le miel;
Et l'abeille en suspens près de leurs grâces peintes,
Hésite, et prend le vrai pour l'artificiel.

De nos pensers rêvaient au fond de vos pensées;
De nos amours aimaient en vos myosotis;
Vos roses, dans leur pourpre ont gardé des rosées,
Et des insectes bleus dans leurs cœurs sont sertis.

Puck et Titania glissent sur vos corolles;
La reine Mab y traîne en triomphe Ariel;
Et l'on y sent vibrer de plus tendres paroles
D'un langage des fleurs moins immatériel.

Les grelots des muguets y tintent des matines,
Les violettes ont des airs de sentir doux;
Et ces âmes de sœurs, ardentes, enfantines,
Profondes, prennent soin de nous parler de vous.

Et les célestes feux, les planètes écloses,
Aux pétales de flamme, aux parfums de clartés,
S'attristent dans l'azur de n'être pas des roses
Plutôt que d'ennuyeux univers habités;

Et, déconsidérés par l'oubli de vos toiles,
Pleins de lueur douteuse et de troubles humains
Les astres ont rêvé, douloureuses étoiles,
De n'être que l'exquise étoile des jasmins.

XXX

Les roses ont chanté votre gloire; les lis
Content votre mérite; et les douces pensées
Disent la vôtre, et vos extases dépensées
A nous peindre leur masque aux spirituels plis.

Vous nous avez, dans vos illustres aquarelles,
Tracé l'histoire vive et brillante des fleurs.
Les réconciliations et les querelles
Ou les colères des corolles, des couleurs.

Mais vous pacifiez les différends des serres;
Et la plante où l'insecte est perdu sans retour,
La *drosère* en vos mains n'ose fermer ses serres
Sur l'éphémère heureux de ne vivre qu'un jour.

XXXI

BREVET

Pour un nouvel agrégé du Muséum.

... Donc
Du redoutable Redouté, de van Spaendonck
Vous voici devenir le successeur-émule;
Vous allez enseigner aux jeunes la formule
De l'œillet, l'A plus B du Bougainvilléa
Plus l'amaranthe, et dicter maint alinéa

De *cheveux-de-Vénus* et de *dames-d'onze-heures*
Ou de belles-de-nuit... — j'en passe, et des meilleures...
— Vous commentez la Flore *ex cathedrâ;* vos cours
Sont des cours d'eau pleins de pétales, vos discours
Auront pour astérisque un jasmin qui s'étoile.
Le tableau noir sera la lumineuse toile
Où vous faites tenir tous les printemps défunts :
Tracez-y des démonstrations de parfums;
Et, sur les doigts rétifs, donnez d'une férule
Faite d'un liseron et d'une campanule.
— Vous serez la Clémence Isaure du dessin;
Et si sur le modèle il voltige un essaim
De papillons, faites planer ces fleurs célestes
Sur vos fleurs dont les cœurs hébergent des bùprestes.
Magister Madeleine Lemaire, approchez!
N'ayez pour votre élève aucuns ressorts cachés;
Qu'il apprenne de vous les secrets des rosées,
Les libellules au bord des iris posées,
Et tout ce qui concerne en somme votre état
De professeur-ès-lis, en son docte comtat
De rosiériste... car ces jeunes sont moroses;
Ils broient du noir... cher maître, expliquez-leur les roses!

XXXII

UNE ROBE

La belle robe offerte à la Reine exilée
Sera noire comme elle et comme sont les nuits.
Que de roses, par vous, l'ombre en soit étoilée
Pour en désattrister les satinés ennuis.

Pauvre Ranavalo dont la Majesté chôme,
De quoi se plaindrait-elle en ce soyeux chiffon ?
Vos roses lui vaudront tout son ancien royaume ;
Elle qui sait comment les trônes se défont

Elle connaîtra mieux que la Reine des plantes,
Peinte par vous, survit aux humaines grandeurs ;
Et qu'au-delà du règne aux luttes violentes
Le parterre répand le chrême des odeurs.

Le long deuil que déjà porte son noir visage
Grâce à votre guirlande éclora moins complet ;
Et les fleurs dont vos doigts parsèment son corsage
Jusqu'à son front obscur mettront leur clair reflet.

La flore de l'amour, la rose qui se pâme,
Sur son vêtement sombre éclora des Édens ;
Hélas ! mais qui peindra des roses dans son âme?
Votre art le plus habile expire à ces jardins.

XXXIII

Je ne puis vous donner ce qui vous appartient,
J'ai peint plus d'une fleur que vous avez mieux peinte,
Madame, et d'une buire issue ou d'une pinte
Orchidée, ancolie, honneur vous en revient.

Les fleurs pensent à vous bien avant que d'éclore ;
Poser pour vos pinceaux les engage à fleurir
Sur cette terre où tout se défeuille et s'éplore...
Vous êtes leur Vigée et la sensible Flore
Qui les immortalise où l'autre fait mourir !

XXXIV

LES VRAIES IMMORTELLES

A la duchesse de Rohan.

D'autres vous ont offert le bouquet d'immortelles
Dont l'Alpe s'illumine ; edelweiss triste et blanc ;
Etoile qui paraît ne durer qu'en tremblant,
Fleur de velours grisâtre et de vieilles dentelles.

La vie où les clartés ne sont qu'accidentelles,
En reçoit ce conseil mystique et violent :
Etre un astre à la fois languissant et brûlant,
Qui rayonne de feux candides et fidèles.

Mon bouquet est plus pur, plus durable et plus beau :
Qu'il flambe et qu'il fleurisse au-delà du tombeau,
Pour porter vos vertus plus loin que vos années !

Pour dire votre charme à ceux qui me liront
Vos grâces, vos bontés, mes vers lèvent le front
Au-dessus du bouquet d'immortelles fanées.

XXXV

LES DEUX MÈRES[1]

Au duc de Rohan.

Deux mères attendaient le signal du navire
Qui, du lointain, ramène en France leurs deux fils ;
L'une espère, on dirait ; — l'autre, on dirait, expire,
Et son geste obscurci de crêpe tient un lis.

1. Retour de *l'Océanien*, 26 septembre 1901.

Cruel est le destin qui réunit ces femmes
Et, sur le même quai, les fait paraître sœurs ;
L'une en proie aux élans dont s'enivrent les âmes,
L'autre en butte aux sanglots dont s'entr'ouvrent les cœurs.

C'est que, de ces deux fils, de ces deux jeunes hommes,
L'un débarque lauré, victorieux, vivant ;
L'autre s'en est allé dormir ses derniers sommes
Sous un linceul de gloire auguste et décevant.

Oh ! comment se parler, et quel gouffre se creuse
Entre ce qu'on peut dire et ce qu'il faut songer ?
L'une presque rougit de se sentir heureuse
Devant l'autre pour qui l'espoir fut mensonger.

Le vaisseau que dénonce un panache en fumée
Le fait sembler de plume noire à celle en deuil ;
De plume blanche à celle qui se sent aimée
Par l'élu qui revient, quand l'autre est au cercueil.

Abîme ! L'Océan est moins profond lui-même
Que le flot qui se brise aux deux cœurs maternels,
De celle qui revoit vibrant celui qu'elle aime,
De celle dont les pleurs couleront éternels.

Deux retours, deux enfants, deux Duchesses, deux Mères
Dont les noms, par ces vers, sont voilés et trahis ;
Deux fils de qui le sort, purs traits, lettres amères,
Inscrit, printemps sauvés et printemps éphémères :
« Vivant pour la patrie ! » et « Mort pour le pays ! »

XXXVI

MAISON GRISONNE

Au Bon F. de Schickler.
Pour son chalet de l'Engadine.

De roc, de fer, de bois, est la Maison Grisonne,
Trinité de matière ouvrée en plein azur;
Le fer est fort, le bois léger, le roc est dur.
Le roc soutient, le fer orne, le bois résonne.

Le vent souffle, le ciel mugit, l'ouragan tonne,
La prudente maison leur oppose son mur;
L'orage cède, le ciel chante, l'air est pur,
L'accueillante maison s'entr'ouvre, affable et bonne.

Vibrante comme un luth qui pleure vers l'éther,
Forgée ainsi qu'une arme aux combats de l'hiver,
Sûre autant qu'un autel où célébrer le rite,

La demeure du sage unit comme son cœur
La force à la vertu, la grâce à la vigueur;
Son toit protège, son seuil luit, son âme abrite.

XXXVII

RÉCITANTE

Dans une tendre voix le vers se fait plus tendre;
L'adolescence y verse un charme puéril.
Pour la première fois, ce vers, je crois l'entendre;
Ce qui me semblait sombre y devient plein d'avril.

La rime s'ouvre avec des bras de jeune fille,
Et le rythme a des bonds plus vibrants et joyeux.
Comme un cheveu doré la mesure y scintille,
Et la strophe regarde avec de jolis yeux.

Et si des pleurs lointains que j'ai voulu décrire
Dans cet accent léger l'effroi vient s'assoupir,
C'est que la Muse enfant dérange d'un sourire
L'élégie où mon deuil se voile d'un soupir.

XXXVIII

Fière Segond-Weber, diseuse impérissable,
Notre âme dans ta voix passe et nous fait frémir
Et les vers que ton art fit saigner ou blémir
Ont cessé pour jamais d'être inscrits sur le sable.

Le lyrisme de l'ode ou le ton de la fable,
La berceuse par qui l'enfant doit s'endormir,
Savent dans tes accents murmurer ou gémir
Non loin de l'intangible et près de l'ineffable.

Hermione, d'abord ! il ne te déplaît pas
De sentir Ophélie éclore sous tes pas
Étant brune beauté, mais qui daigne être blonde;

Et qui, sur sa pâleur d'ambré gardénia,
Sut mettre un peu de rouge et conquérir le monde
En faisant d'une Electre, une Titania.

XXXIX

L'OISEAU LYRE

A Madame Félia Litvinne.

Les nombres ont bien fait de vous nommer Litvinne
En vous donnant la vie et la voix pour présent :
La voix peut consoler de la vie, où l'absent
Est souvent le bonheur... vous rimez à divine.

Ceux dont la joue en pleur, de larmes se ravine,
De larmes qui parfois osent être de sang,
Apaisent leur tristesse au bord de votre accent
Qui, sachant être doux aux peines, les devine.

Et c'est comme un berceau de roses sur des lacs
Dont les flots sont nos pleurs, sous les clairs entrelacs
D'un arbuste odorant d'où sort un chant sublime.

Car un oiseau s'y pose, admirable, inouï,
Par qui le cœur languide est soudain réjoui,
Et qui donne raison, Litvinne, à votre rime.

XL

ARGUMENTUM

Tous les anneaux, tous les colliers, toutes les gemmes;
Tous les bijoux,
Tous les bandeaux, les couronnes, les diadèmes,
Tous les joujoux.

Les bleuets qui ne sont que vos métamorphoses,
Saphyrs, lapis.
Les violettes d'améthystes et ces roses
Qui sont rubis.

Tous les rayons, tous les feux, toutes les extases
D'astres sertis;
Et les turquoises qui sont vos iconostases,
Myosotis!

Tous les joyaux, les plus sacrés, le plus profane,
La perle, pleur
Qui loin de vous, douce beauté, meurt et se fane
Tel qu'une fleur.

XLI

LES FLEURS ET LES PLEURS

Pour la Grande-Duchesse Marie.

Une collection de fleurs en pierreries
Attire nos regards chez un orfèvre heureux
D'avoir su disposer leurs gentilles féeries
Pour les regards charmants de deux augustes yeux.

C'est le jardin de Votre Altesse Impériale,
Pensée en améthyste et perles de muguet,
L'humble fraise des bois, la sauge prairiale,
Un papillon d'émail, entre elles, fait le guet.

C'est un autre jardin de fleurettes de pierres,
Dont brillent sous les fronts les regards, les couleurs;
Mais les fleurs de joyaux qu'enchâssent les paupières
Pour rosée adorable et terrible ont les pleurs.

XLII

CRYSTAL

Je veux vous faire une place en ce livre,
Mon cher Philœ,
O vous que nuls des ciseleurs de givre
N'ont égalé.

Vous eûtes droit à mes fleurs par vos vases
Dont le cristal
De leurs parfums comme de leurs extases
Est piédestal.

Vous méritez mes joyaux par les groupes
De vos bijoux.
Flacons divins, prodigieuses coupes...
J'y bois à vous!

XLIII

PIERRAILLE

L'agate de Pyrrhus figurait les neuf Muses,
Apollon, lyre en main; et Boëce de Boot
— O nature, à ces jeux quelquefois tu t'amuses!
Distingue en un onyx un évêque debout.

Le succin dit *insectifère*, dans sa pâte
Enferme un grêle insecte à jamais casanier,
Que la substance a pris avec elle en sa hâte,
Et qui nous vaut les plus doux vers d'André Chénier.

Une opale aux feux roux : l'*embrasement de Troie*,
Brilla sur Joséphine en l'an dix-huit cent huit.
Le *Régent* vint au roi par une folle voie
Dont Saint-Simon narra l'étrange sauf-conduit.

Un patenôtrier, Jacquin, prit aux ablettes
Leurs écailles d'argent et fit des chapelets
De perles fausses, qui fournirent aux toilettes...
— O nature, à ces jeux parfois tu te complais.

XLIV

GUSTAVE MOREAU

L'art des ruissellements d'irradiations,
Nul autre que Moreau ne sut ce qu'il déferle,
Et c'est l'être chargé des médiations
Entre l'onde et le feu, les rubis et la perle.

De cascades en flamme ou d'eau pleine d'éclairs
Il dispose un décor crépitant comme un âtre,
Dont la diversité des personnages clairs
Se partage la scène, occupe le théâtre.

Rôles sans fin soumis à leur suggestion
De mystère troublant dont la thèse varie
En un inquiétant cercle d'allégorie
Qui paraphrase un thème au cours de l'action.

Sur des soleils couchants et sous un péristyle,
Des chœurs de Salomés, d'Hélènes, de Saphos
Parmi de grands rayons, luisants comme des faux,
Qu'une lumière d'art sur leur corps clair distille.

La Salomé qu'arrête une stupeur du sang
Dont Hérode paîra sa danse dulcisone ;
Et l'Hélène debout, dans le soir qui descend
Sur les morts infinis que sa beauté moissonne.

La Sappho morte que le flux ramène au bord
Du flot, comme une fleur à la paroi d'un vase ;
Et deux colombes au-dessus de son front mort,
Qui volent, vivant nimbe aux ailes en extase.

Les aligères sphynx au secret indompté
De leur poitrine vierge, aux prunelles de pierre
Et que l'Œdipe sans lequel ils ont compté
Bizarrement contraint à baisser la paupière.

La Galathée au corps de lait, sous le regard
Unique du Cyclope, au milieu de la flore,
Coquilles et coraux, dont le jardin hagard
S'épanouit autour d'elle, versicolore.

Le Phaëton perdu dans la poudre des cieux,
Hors du chemin igné de l'aube coutumière ;
Et les grands signes fous pour broyer ses essieux
Sortant du zodiaque et mordant la lumière.

Le Jacob rencontrant la terreur qui se doit
De lutter dans le vide, et l'extase invincible
De l'irréel assaut d'un archange invisible
Derrière lui debout et le touchant du doigt.

Or la cendre des morts qui parsème le sable,
Or la fleur qui parfume, impassible à côté,
Pendent comme un bijou le mot *irresponsable*
Au cou mystérieux de la pâle beauté.

Irresponsable Hélène, autour de qui tant d'hommes
Tombent, et dont les jours, à tes pieds, se sont tus
Sans altérer d'un seul de tes rêves tes sommes,
Tu nous souris encore à travers tes lotus.

Irresponsable, toi, fille d'Hérodiade,
Qui danses seulement parce qu'on t'en pria ;
Qui, pour salaire, attends quelque collier de jade
Et qu'on paîra du chef de Jean le paria.

Irresponsable, en ses rêveuses promenades,
La vierge dont le pas n'est point habitué
A se heurter au front qu'ont frappé les ménades,
La tête du dieu mort qu'elle n'a pas tué.

Irresponsable encor Sappho dont la victime
Est sa vie et son cœur, sa lyre et sa vertu ;
Que, pour venger l'affront de la défaite intime,
La douleur jette aux flots où son chant s'est perdu.

Irresponsable enfant, néfaste Prométhée
Qui joue avec le feu pour brûler l'univers,
Phaëton qui, sur soi, voit la troupe ameutée
De capricornes fous et de taureaux pervers.

Irresponsable sphynx dont l'énigme stupide
Représente la femme, infirme en sa splendeur,
Qui perce le passant de son regard limpide
Et de meurtre se paît sans tacher sa candeur.

Jacob, irresponsable adversaire de l'ange
Qui l'opprime dans l'ombre, et qu'il ne trouve point;
Moïse, irresponsable ennemi dès son lange
D'anciens sphynx aveuglés par cette aube qui point;

Sans qu'Œdipe et Moïse et l'ange de Judée
Autrement que par droit d'essence et de clarté
Aient vaincu, l'un, la bête à vaincre décidée,
Lui, le vieux monde mort, l'autre Jacob tenté.

Crimes inconscients et fatale blessure,
Irresponsable coup qui les souille aussi peu
Que la colonne d'or dont le lapis s'azure
Dans l'infini lointain de leur brûlant ciel bleu.

XLV

ANTIDATE

(ENVOI)

Les autres ne sont que des écrans;
Les autres ne sont que des médailles;
Tous, parmi les grands, et les plus grands!
Portant leurs revers et leurs entailles.

Sur une surface ils ont reçu
Le reflet d'une heure, et qui les date;
Mais l'autre panneau, veuf et déçu,
Ressemble au verso d'une cantate.

Ils ne sont que mur, cloison, paroi,
Qu'une mode, un jour, a peints à fresque,
Sous un peuple, un pape ou bien un roi,
Et dont les plus grands font dire : presque.

Le quai de leur art a son anneau ;
Mais il n'est que mur, cloison, précepte ;
Et souvent le pan de leur panneau
Ne vaut pas le jour qu'il intercepte.

Or votre œuvre à vous, gemme et métal,
Portant sa clarté, comme un fulgore,
Est comme une sphère en pur cristal,
Et que tout le rêve autour décore.

Globe-mosaïque, Orbe-vitrail,
Autant diapré que diaphane ;
Limpide lapis et clair corail,
Sans rien qui s'efface, ou qui se fane.

Sans âge, sans cours et sans instant ;
Tout ce qui brillait y coopère ;
Ce qui brille, en elle, éclôt, constant ;
Ce qui brillera s'y réverbère.

Au cœur de l'espace, aux mains du Temps,
Emaillée ensemble et translucide,
Et peinte au dehors comme au dedans
Des gestes d'Orphée ou faits d'Alcide.

Au sein de l'Espace, au cœur du Temps,
Comme tout ce qui survit au leurre ;
Et visible à tous ceux que j'attends,
Et sensible à tous ceux que je pleure.

Au vol de l'Espace, au pas du Temps,
Elle est isolée et suspendue,
Comme un météore où les Printemps
Ont perpétué leur chanson tue.

Elle ne devra jamais ternir,
Sans rien qui l'effeuille ou qui l'effleure ;
Et sera toujours de l'avenir,
Etant du Passé, même avant l'heure !

A qui s'en souvient, ou la songea,
Répondant par ce qui l'édulcore...
Ceux qui ne sont pas l'aiment déjà,
Ceux qui ne sont plus la voient encore !

Elle a tout le Mythe ; les yeux clos
Encor — et déjà fermés — pour cible
L'auront, ou l'ont eue ; et nos sanglots
S'en apaisent... c'est l'*Immarcescible !*

XLVI

VESPRÉE

Toute en or sur un fond roux de soleil couchant
Dont la splendeur qui saigne en plaie horizontale
Goutte à goutte confond à la turquoise étale
De la mer un remous d'améthyste changeant ;

Sereine, inconsciente, ingénue et fatale,
Vers ses trente beautés dans cette ombre sachant
Sur mainte bouche ouverte en bas comme un pétale
La malédiction éclose comme un chant ;

L'œil bleu, dans son horreur sacrée, irresponsable
De la cendre infinie et fine dont se sable
Incessamment le sol que baise son péplos ;

Un lotus à la main, insensible aux tableaux
Que pourrit à ses pieds l'extinction des races,
Hélène prend au soir le frais sur ses terrasses

PIERRES DE LUNE

Ce qui l'éclairait était semblable à une pierre de jaspe transparente comme du cristal.

PIERRES DE LUNE

XLVII

PARRAINAGES[1]

« La lune se mire dans les yeux des poètes. »
Livre de Jade.

Le spectre de la lune est au tiers de sa course,
Que le soleil, là-bas, est à peine couché...
L'or et l'argent, à flots, de l'une et l'autre bourse,
Pleuvent, et chaque front d'un rai d'astre est touché.

Le genre humain pratique épris de la ressource
Se voue à son Phœbus, de dorure entiché ;
Mais dans le chemin creux à côté de la source
Le regard de Diane élit l'enfant caché.

Ainsi les rayons bleus et roses accaparent
Les fronts, et, de leurs feux magnétiques, préparent
Tout aux langueurs, les uns, les autres, aux ferveurs.

Et sous la fixité des rayons despotiques,
Ceux-ci poussent joyeux, ceux-là croissent mystiques.
Viveurs se font les uns et les autres rêveurs.

1. Je le répète au lecteur qui pourrait en avoir souci, c'est le défaut même de la composition de ces poèmes, de juxtaposer des pièces de date très ancienne, et de toutes récentes. C'est aussi leur qualité pour ceux qui veulent bien y prendre de l'intérêt. Le présent groupe de sonnets irréguliers, en sa forme pauvre, et sa formule enfantinement philosophique, témoigne de cette disparate. Je n'ai pas cru, en regard de gemmes sans doute moins imparfaites, devoir lui refuser sa place trouble de pierre de lune.

XLVIII

QUOD AGIS

« La vie doit être vivante. »
LÉOPARDI.

On devrait — puisqu'on vit — ne songer qu'à la vie;
Le viveur est le roi du terrestre verger.
Sa prunelle est toujours directement ravie.
Le viveur au plus rêve... et ne veut point songer.

Vivre est le but exact, l'immédiate envie;
Tout ce qui voit plus loin, en somme, est mensonger.
Il faut — puisqu'il n'est pas d'autre philosophie,
Se borner au passage, étant le passager.

Dieu ne fait ses élus que de ceux-là qui vivent
Et de leur turbulence organisée avivent
La mascarade humaine, agonisant milieu;

Les autres, parias, entités anomales,
Loin des plaisirs vautrés des races animales,
Se sont entre eux leur ciel — et se passent de Dieu.

XLIX

Oh! que je vous envie avec vos clairs teints roses,
Terribles bien portants, autocrates humains,
Car vous n'avez jamais le temps d'être moroses,
Lavant de nos soucis vos âmes et vos mains!

Nous murmurons nos vers, et vous hurlez vos proses ;
Vous chantez vos pœans et vos hymnes d'hymens ;
De vos pléthores, nos langueurs sont les chloroses,
Comme de nos pâleurs, vous êtes les carmins.

Celui qu'enivre, enfant, le bruit des feuilles mortes
Qui craquent dans l'allée, ou le pleur suraigu
Du vent mélancolique à la fente des portes,

Contemplant tout à coup votre corps convaincu,
Se prend à jalouser vos attitudes fortes...
Car vous savez mourir, ayant beaucoup vécu.

L

« Bétail innocent et goulu. »
V. H.

Car, dans le paradis terrestre de la vie,
Vous eûtes le bon sens d'être des animaux ;
Mais nous, pour contenter notre plus humble envie,
Astronomes déçus, nous souffrons mille maux.

Notre aspiration n'est jamais assouvie...
C'est vous que Dieu créa, nous sommes anormaux.
Baisser les yeux est bon : le pré nous y convie...
L'homme vit seulement de pain et non de mots.

Au bout de l'âge humain dont vous vivez les phases,
Vous entrez dans la nuit ignorée... Et nous, vases
Où l'esprit inquiet fermente incessamment,

Nous redoutons la mort, puisque nous y songeâmes...
Car vous êtes les corps, et nous sommes les âmes,
Et les corps savent seuls mourir en s'endormant.

LI

CULBUTE

« La vie, ce pèlerinage à la mort. »
ALOYS BERTRAND.

Mais la vie est pour nous, le poète, trop brève,
Car nous voudrions être et rêveur et viveur.
Nous exigeons le droit de proroger ce rêve,
Nous voulons savourer encore cette saveur.

Le temps de terminer un songe, molle trêve;
L'affaire d'épuiser l'instant, courte faveur;
L'aiguille de chaque heure agonisante crève
La bulle où notre espoir s'enivrait, clair buveur.

La roue inexorable et ponctuelle tourne;
Là notre cœur s'ébat — là notre âme séjourne;
Là nos pensers sont pris, là nos sens attachés.

Au détour du chemin bâille la trappe sombre...
Et dans ce que l'on voit de l'âme humaine, y sombre
La malversation des projets ébauchés.

LII

Oh ! ne songer jamais ! oh ! mourir endormis,
Ainsi qu'on a vécu, dans l'ivresse de vivre ;
Adapter sa pensée aux passages permis,
Et ne pas commencer par la table du livre.

A travers les vitraux teintés du rêve, suivre
Des projets enfantins le sillage soumis ;
Ne point toucher aux clefs de ce savoir qui livre
La terre, fourmilière, aux hommes, ses fourmis.

Car la vie a raison d'être une patience ;
Car le mystère niche en l'arbre de science :
L'homme ne peut que perdre à tuer ce condor ;

Car le rêve finit où cesse le mystère,
Et le calme de l'âme échoue à l'astre d'or
Cessant d'être le lustre allumé pour la terre.

LIII

Le couvercle des jours n'est point trop effrayant :
Un dôme gris ou bleu, plus ou moins économe
De clarté, que la pluie oblique va rayant...
Sage horizon borné, bon pour les yeux d'un homme.

Donc, en somme, la terre et, par-dessus, le ciel ;
Un ciel où le bon Dieu bonhomme se promène,
Avec, sous son grand front très providentiel,
Un prévoyant souci de la nature humaine.

Mais vient l'étoile, et naît la constellation !
Et l'épouvantement jaillit comme d'une urne
De ces premiers clins d'yeux de la voûte nocturne.

Saturne ! Jupiter ! ô ponctuation
Lumineuse où la terre est une humble virgule
De la phrase illisible où le secret circule.

LIV

« Croyez-moi, votre esprit a besoin d'une cure,
Ces radotages-là d'où vous sont-ils venus ?
Qu'est-ce qu'Aldébaran ? Qu'est-ce qu'un Dioscure ?...
Des dilemmes cornus ou bien des cosinus ?

Quel honneur vous rapporte, et quel bien vous procure
Votre évolution parmi ces inconnus ?
Ne vous trouvez-vous pas bien de la nuit obscure ?
Pourquoi donc parlez-vous si souvent de Vénus ?

Baissez les yeux : la terre est verte, je la broute ;
Regardez à vos pieds, car vous faites la route :
C'est un digne horizon, étroit, borné, petit...

Quelle mouche êtes-vous pour vous prendre à ces toiles
D'araignée ?... Ayez donc plus de raison ! » — nous dit
Un myope qui n'a jamais vu les étoiles !

LV

ROSACES

La prunelle est la vitre à colorer la grève
De l'âme, quand l'amour n'en fait point un miroir;
Sa nuance tamise à l'erreur longue ou brève
La perpétuité d'une aurore ou d'un soir.

Les mystiques yeux bleus sont des verres de rêve...
Les yeux bruns, de bravoure, et les yeux verts, d'espoir;
L'œil gris emmagasine une brume sans trêve,
Et la nuit éternelle habite sous l'œil noir.

Mais les yeux que toujours rêvèrent mes paupières
D'enchâsser en leur orbe, éblouissantes pierres
Plutôt que l'améthyste, et mieux que le lapis,

O gouras couronnés, c'est vos yeux de rubis;
Ces gouras couronnés ne sont jamais moroses,
Car ils voient un ciel gris à travers deux yeux roses!

LVI

VERRIÈRES

Albus chantait : « Mon Dieu, que je sens de lilas!
Que j'entends de pinsons! Que je vois de cytise!
La nature est toujours en habit de galas
Et le feu de l'amour incessamment s'attise. »

« Mon Dieu, geignait Niger, combien j'entends d'hélas !
Voici la félonie — et voilà la sottise.
Que les cœurs sont brisés: et que les corps sont las.
La trahison des gens et des choses pactise. »

Un sage qui passait dit: « Tous deux ont raison
Et tort: vous ne voyez chacun qu'une saison
Ayant l'un, les yeux gris, et l'autre, les yeux roses;

Il est de bonnes gens, il est de douces choses...
Mais la nature, en somme, arrangeuse de rets,
Vous prête le printemps à de gros intérêts. »

LVII

DISSONANCE

> Je n'ai donc pas souci de l'immortalité, et la laisse volontiers aux poissons à qui Lœwenhock la promet.
> LÉOPARDI.

« Pourvu que cette vie à d'autres jours s'annelle,
Dit l'un; toujours souffrir, qu'importe? pour durer!
L'extinction possible empêche la prunelle
De jouir du bonheur de voir... et d'éclairer !

La perpétuité diffuse ou personnelle;
Même pour saigner! cœur ; œil, même pour pleurer !
L'allongement d'un corps, l'allègement d'une aile,
Le droit de toujours vivre et de toujours vibrer ! »

Mais l'autre : « c'est assez d'attitudes ilotes;
Mes oreilles ont trop des sanglots et des glottes;
Rentrons dans la coulisse, et dormons-y nos souls!

Un sommeil éternel, ô frères, ce n'est guère
Pour nous défatiguer de soixante ans de guerre
Avec notre mère alme en qui tout est dissous. »

LVIII

BRAVADE

Il venait de voir la mort dans toute sa hideur.
STENDAHL.

Oh! ne jouez jamais avec votre regard!
La prunelle à dessein, parfois reste voilée..
C'est que sa vision craint d'être violée;
Et de ces duels-là l'esprit revient hagard.

Un rêveur entouré de symboles funèbres
Souriait : « Que me font ces signes du trépas?
Mes yeux pleins de clartés provoquent les ténèbres...
Nul son à mon oreille encor ne parle bas. »

Mais soudain on le vit pâlir. Comme la flamme
D'un astre met parfois des siècles à venir,
Tel il avait senti la vitre se ternir.

Et voici qu'à travers l'œil crevé trouant l'âme
Un soleil noir dardant son effluve qui mord
Lui montrait tout à coup l'inéluctable Mort.

LIX

La vie est le verger qui force de germer,
Mais marchande son mur inique ou le prodigue,
Son mur mystérieux, bâti comme une digue
Où, derrière, on entend monter comme une mer.

Ce tronc peine à grandir ; l'autre croît sans fatigue.
Cette grappe est exquise, et ce limon amer.
Tel ne veut que nourrir, tel autre qu'embaumer ;
Et la glycine est douce, et suave, la figue.

Sur la vie, espalier partial, grave mur
Où les pousses jamais n'ancrent assez leurs vrilles
Pour durer deux étés, c'est bien dit : l'âge mur!

Sur l'injuste treillis que le désir quadrille
Laissez l'espoir grimper et le rêve courir...
L'âge est mûr de tomber... l'âge est mûr de pourrir.

LX

Le corps n'a-t-il donc point de révolte dernière
Contre la pourriture affreuse de sa chair,
Et la fosse qu'on va faire de son ornière
Apprêtant sa mâchoire affreuse à le mâcher.

Ce corps qui fut un moi, qui fut une manière,
Une attitude, un geste, et surtout qui fut cher!
Plus rien n'en restera qu'une affreuse bannière
A sa hampe squelette osant se raccrocher.

La jeune femme ainsi, de même le jeune homme
Disent. Mais les vieillards ont horreur de leur œil
Aveugle, et s'en iraient sans peur au dernier somme,

S'ils savaient le sommeil dans le fond du cercueil.
Car ils sont las de vivre et d'être... car, en somme,
Leur amour de la vie est la crainte du seuil.

LXI

PALINGÉNÉSIE

Oh ! oui ! plus que jamais devenir excentrique !
Certes ! puisque le centre est l'imbécillité.
Laissons-le convenable, en son lit, alité,
Ou bien réveillons-le d'étonnants coups de trique !

Que plus d'un jour par an notre esprit électrique
Lui semble décharger l'étrange qualité
D'enfermer en un mot qui ne soit pas rubrique
Un sens qui ne soit pas non plus banalité.

— Mais voir de simples mets sur une nappe bise,
De son lit écouter, l'hiver, souffler la bise,
De ce lit où son père est mort, où l'on mourra...

Peut-être cette vie où la pensée est forte
Pourra ressusciter l'âme qui se croit morte
Et valoir tout ce dont le vœu s'énamoura.

LXII

DIRECTION

Un peuple de fourmis sous une clématite
Exaltait la beauté de ce vert firmament,
D'où, sur elles, l'étoile immense — et si petite!
Pleurait son rayon pâle et son parfum charmant.

Les unes en rêvant les peuplaient de milices,
D'insectes saints; une autre y lisait l'avenir;
Une autre astrologuait : « Il est de ces calices
Dont les aromes sont cent heures à venir! »

Et mainte bestiole à l'instant rétractée,
De ce chemin poudreux, vers cette fleur lactée,
Levant ses petits yeux, courbait son petit dos,

Parlait migrations, délivrances, passages...
— Mais vers la fourmilière, en somme, les plus sages
Continuaient là-bas de porter leurs fardeaux.

LXIII

SANGUINE

Les hommes sont, ma foi, nature, bien lotis
Sous les événements noirs dont tu les corrodes;
Et leur Terre me semble un Colosse de Rhodes
Que le Destin aurait bâti sur pilotis.

Pour quelque printemps rose et blanc que tu leur brodes,
Que d'hivers durs et froids dans leur âge blottis !
Que d'*assa fœtida* pour un stéphanotis :
Et pour un Simon de Cyrène que d'Hérodes !

Car il est d'autre perle, hélas ! et d'autre pleur
Que le pleur épanché par l'aube dans la fleur,
Et la perle échappée au cheveu de Campaspe ;

La forêt d'où la crainte avec la nuit descend
A de beaux taillis verts, comme des murs de jaspe...
Mais j'y vois suinter trop de gouttes de sang.

LXIV

DESSOUS

« Arboribusque comæ. »
HORACE.

Ah ! je sais ce qui fait la douceur de l'Automne :
Plus que l'arbre le front saigne à se dépouiller ;
Les bois en s'effeuillant, méandres monotones,
De nos rêves jaunis ont l'air de se railler.

Enharmoniquement la nature détonne ;
Mais l'œil qui tout à coup sent des pleurs le mouiller,
A travers le rideau de ses larmes s'étonne
De voir les verts taillis sans regret se rouiller.

Ah ! c'est que le hallier sait sa métamorphose ;
Le rouge de sa baie est l'aube de la rose ;
Mais ce qu'on sait de l'homme entre dans l'inconnu.

Un futur Floréal dans Ventôse murmure...
Mais l'ossature humaine est la seule ramure
Dont le réseau, l'été prochain, restera nu?

LXV

PENTECOTE

L'Homme ne sent pleuvoir qu'une amère tristesse
Des branchages vieillis qui l'ombrageaient enfant;
L'âge y montre le temps dans sa scélératesse;
Le retour, chaque fois, s'y fait moins triomphant.

Car en caducité s'y courbe la sveltesse;
Ce qu'un âge permit, un autre le défend.
L'Enfance y fut Infante et la Jeunesse Altesse...
Mais les virilités s'y surprennent rêvant.

La vie, à mi-chemin, l'automne, s'y recueille;
Les âmes, peu à peu, sentent l'espoir jaunir;
Les amours, lentement, laissent tomber leur feuille...

Cette vie en ces bois, près aussi de finir,
L'Homme à présent la sait, et voit qu'elle l'emporte...
Et sa langue de feu n'est que leur feuille morte !

LXVI

C'est un doux jour d'automne aux tiédeurs ineffables;
Les feuillages mouillés ont un ton violet;
Un jour dont on ne sait jamais l'heure qu'il est,
Sans fin crépusculaire ainsi que dans les fables.

Un chemin ombragé de feuillages de cuivre
Aux révélations semblant être tout prêt,
S'ouvre, dont on sent bien que l'on n'a qu'à le suivre
Pour rencontrer au bout le *suprême secret.*

Sous le ciel ouaté de floconnements floches
Tout le jour on poursuit le chemin de langueur..
Et le secret toujours semble fuir aux approches.

Mais voici qu'on entend, quand, à bout de vigueur,
On s'arrête, à l'oreille affluer, doubles cloches,
Le rythme de l'*artère* et le nombre du *cœur.*

LXVII

CABLE

Or elle parle bien la double cloche humaine;
Elle dit : qu'allez-vous dans le rêve aggraver ?
L'homme doit regarder la Terre — son domaine;
Le ciel n'est point à lui — qu'il le laisse rêver !

Comme une bulle d'air qui dans l'eau se démène
L'espoir ne peut au bout du songe que crever;
L'âme est aérostat : un souffle le promène ;
Mais l'amour est au sol chargé de le river.

Sage, je vous le dis, ô sage la nacelle
Que l'attache retient au niveau du pré vert
Ignorante du gouffre au dessus entr'ouvert...

Car, de celle là-haut entêtée et de celle
Qui change d'atmosphère avec des pleurs de sang,
Un débris calciné dans la nuit redescend.

LXVIII

ECRAN

« Le Charton n'avait pas dessein
De les mener voir Tabarin. »

LA FONTAINE.

« Dans le char emporté de toute sa vitesse,
Quand plus ne se distingue arbre ou pré, ciel ou champ
Et que l'on sait qu'au bout dort la scélératesse
Du tombeau nébuleux, inflexible et méchant,

D'où te sens-tu le cœur d'ébaucher la sveltesse,
Ciseleur, de ta coupe, et d'entonner ton chant,
Poète? — Toi, plutôt, cisèle ta tristesse ;
Et toi, pleure plutôt l'horreur de ton couchant. »

Le Rimeur répondit : « Ma raison est ma rime;
Et c'est pour moi toujours autant qu'elle supprime
Des inutiles cris du prochain foudroyé. »

Et le ciseleur dit : « Mes yeux sont sur ma coupe;
Et c'est toujours, pour eux, autant qu'elle découpe
De l'horizon plus noir sous le ciel plus noyé ! »

LXIX

LACUNE

Dès l'enfance, cherchant sous l'obscure palimpseste
Du monde, le secret des avenirs humains,
Il avait oublié l'attitude et le geste
Des hommes, et la loi fatale des hymens.

Loin des jeux de l'arène et des luttes du ceste,
Il avait enserré son crâne dans ses mains,
Demandant sans relâche à l'étude indigeste
Une sécurité pour les noirs lendemains.

Mais sous l'hiéroglyphe énigmatique et traître
De la feuille et du flot, s'obstine à disparaître
Le texte primitif raturé pour jamais.

Nul mot n'est plus écrit aux feuilles de Dodone...
Et le penseur au rêve inutile s'adonne...
Puis se prend à sourire... et songe : « Si j'aimais... »

LXX

Chaque espoir avorté, tous les rêves bannis
Font des pensers humains une vaste saulaie
Sans cesse désolée et sans fin consolée...
Aux pleurs cent fois maudits, aux pleurs cent fois bénis.

Sans fin multipliée et sans cesse isolée,
Notre plainte s'écoule aux havres infinis
En des lits faits avec l'ennui du mausolée
Et des sépulcres faits avec l'espoir des nids.

Notre vicissitude incessante promène
L'universalité d'un funèbre flambeau ;
Et je songe qu'il faut que sur le vieux domaine

L'épanouissement d'un nouveau jour soit beau,
Pour que la misérable émotion humaine
Puisse être impunément autant de fois tombeau.

LXXI

ACCEPTIONS

« La lune.
Mais de ce côté, tu vois, il fait jour... »

LÉOPARDI.

Du problème sacré recherchant l'inconnue,
Un homme sur le sable appliqué tout le jour
Écrivait sans relâche — et, clair, ou dans la nue,
Le soleil, au dessus, accomplissait son tour.

A la trouvaille ardente où son vœu s'exténue,
Rien n'eût pu l'arracher, ni la fleur, ni l'amour,
Car il disait : « La nuit sera bientôt venue...
Et le problème est long — et le soleil est court. »

Et l'homme qui zébrait de figures le sable
Mit son front dans ses mains quand le jour fut tombé,
Disant : « Comment chercher sous un jour périssable ? »

Mais sentant d'autres feux son problème frappé
Qui sous l'aspect nouveau lui semblait saisissable...
Il vit que, dans les cieux, là-bas, montait Phœbé

PREMIÈRE PERLE

LXXII

PHYSIOGNOMONIE

L'échelle de Jacob est fourmilière d'anges :
Il en monte et descend ; il en vient, il en va.
Et de la terre aux cieux ces augustes phalanges
Sont le trait d'union de l'homme à Jéhova.

Et Jacob étonné voit du fond de ses sommes
Le même air inquiet, hésitant, odieux,
A ceux qui vont d'en bas conter aux dieux les hommes ;
A ceux qui vont d'en haut dire aux hommes, leurs dieux.

LXXIII

MISSELS

Les enluminures
Sont illuminées
De mille dorures
Luisant par traînées.

Ce sont des rinceaux
  Où sont des anges
Perchés, blancs oiseaux,
  De vols étranges.

Des fleurs, des essaims,
Des scarabées ;
Des fruits et des saints
Foules nimbées.

C'est tout un saint lieu
Peuplé de bêtes,
Bêtes à bon Dieu
Et bons dieux bêtes.

De mille dorures
Luisant par traînées,
Sont illuminées
Les enluminures.

LXXIV

SPIRITUS FLAT UBI VULT

C'est le mois des langueurs torpides, le mois d'août
Le sol est un cratère et le ciel un Vésuve ;
Le sourire du soir n'a pas même un effluve,
La terre fume, l'air rutile, la mer bout.

Des hommes et des dieux, nul ne reste debout :
Cypris rentre en sa conque et Campaspe en sa cuve,
Où sa tête penchée en ces moiteurs d'étuve
S'étiole... Une rose expire, à l'autre bout.

Des pastèques en vain débordent d'une touffe,
La fleur se pâme, le fruit brûle, l'ombre étouffe,
Mais un temple frigide entr'ouvre son portail.

Une fraîcheur n'est plus que dans le cœur du cloître ;
Et l'Espagnole meut, dans ses mains, pour l'accroître,
Un livre de prière en forme d'éventail.

LXXV

L'ÉVENTAIL

A Miss Gladys Deacon.

L'éventail est une aile au bout d'une main pâle,
Il bat l'air et le jour, la brise avec la nuit;
De lui sort un aquilon frêle, un humble hâle
Et de vibrant feuillage un émoi qui bruit.

Son souffle imperceptible émeut jusqu'aux étoiles!
Il atteint l'Océan, la forêt et le ciel.
La goutte d'eau s'offre à la mer pleine de voiles;
Lui, mêle son haleine au soupir éternel.

Quelque chose de vous régit le vol des sphères;
Les univers distants qui roulent dans l'azur
Dépendent de vos doigts, avec leurs atmosphères;
L'éventail participe à leur sort trouble ou pur!

Et lorsque vous frappez légèrement le rêve
Qu'attiraient du lointain vos lèvres de corail,
Peut-être que là-haut, dans l'espace il s'achève
Aux infinis où l'a repoussé l'éventail.

PREMIER ANGE

IDOLE

IDOLE

LXXVI

INDIANA

J'aime l'enluminure étrange que tatoue
D'or, de rouge et de bleu l'imagerie indoue
En des successions d'albums représentant
Krishna, sur un serpent à cinq têtes, tétant;
Puis Péjane-Andavar, une déité mâle
Et femelle; l'hymen entre Pamméammale
Ou Parama-Sivane et Madouré-Vérin
Ou Parvady; parfois la tête de Sourin
Que Patmasoura coupe, aimant après la lutte
Monter sur un taureau pour jouer de la flûte.

LXXVII

IDOLE

Dans le saut, dans les sceaux, le savoir, l'écriture,
La lutte, le calcul, l'arithmétique et l'arc;
Dans la natation, dans la course et dans l'art
De décocher les traits, de mener sa monture,

L'éléphant par le col, le cheval sur le dos ;
De conduire les chars, de porter les fardeaux ;
Tel pour la fermeté, la force, le courage,
Dans l'acte de sortir, descendre, se lever ;
De lier les cheveux, percer sans entourage,
Percer le joint, percer ce qui sonne, couper,
Traverser, secouer, fendre ; aux dés, dans le drame,
La grammaire, les vers, la composition,
La lecture attentive et déclamation,
Jouer de la vînâ ; nouer, dans une trame,
La danse à la musique, et la musique au chant ;
Dans l'entretien du feu sacré, dans la peinture,
La teinture des vêtements et la teinture
Des gemmes ; expliquer les songes ; et touchant
Les signes des humains et les signes des bêtes,
Taureaux, chèvres, béliers ou tout autre bétail ;
La disposition des guirlandes, les fêtes,
L'art de rafraîchir l'air avec un éventail
Et de choisir les mots pour un vocabulaire ;
Magie, astronomie où notre œil au ciel erre,
Plaisanterie ou bien cérémonie, aux rits
Du sacrifice ; interpréter les saints écrits :
Pouranas, Ithasas, Niroukta, Veda, voire
Yoyà, Vaicechikas et l'état Asoura,
L'état de précepteur, les ouvrages d'ivoire
Ou cire ; ciseler, coudre et comme on voudra
Mélanger les parfums ou bien tailler les roses ;
Arranger les filets ou connaître les causes ;
En tout, dans tous les arts et dans toutes les choses
Sur tous ses concurrents, tel le Bodhisatva
Eminemment, lui seul, entre mille, arriva,

PREMIÈRE GEMME

LXXVIII

TROIS CENTS ROUPIES

Le prince Soltykof au pays de Lahore
Goûta d'un vin royal, dont le moindre flacon
Coûtait plus cher que le plus pur catholicon :
Sept cent cinquante francs — trente livres encore.

C'était un vin de gemme et de perles pilé,
Tant de grains de rubis, tant d'or et d'émeraude...
Ce vin dans le Pendjab est fabriqué sans fraude,
Et quiconque en peut boire a le cœur centuplé !

LXXIX

LIBATION A UNE BOUTEILLE VIDE

A Madame Polowtsoff.

L'esprit vivifiant des vendanges anciennes
Fut longtemps enfermé dans tes vertes parois,
Parvis poudreux pleins d'extases musiciennes,
Qui, de ceux qui t'ont bue, ont fait autant de rois.

O flacon sacro-saint, d'Espagne ou de Hongrie,
Lacrymatoire auguste où la vigne pleura
Les larmes du raisin, pour que l'homme sourie,
Et le sang de la grappe où le soleil erra.

Je bois à toi, buire vide, pulpe vitreuse,
Vierge qui nous versas l'ivresse du festin,
Mamelle au vin doré de clarté, perle creuse
Où se désaltéra l'oubli du noir destin.

Or, du nectar enfui, refaisant l'analyse
Au fumet qui sans cesse émane de ton col,
C'est le miel de la ruche et l'encens de l'église
Qui montent de ton cœur et reprennent leur vol;

Et mon rêve reverse en tes flancs qu'il réveille
Tout ce que, dans un soir d'ivresse, tu donnas :
La fraîcheur du cellier, la tiédeur de la treille
Et ton bouquet mêlé de fraise et d'ananas;

Et le pampre, et la pourpre, et les fleurs de la table,
L'émoi des cœurs, le feu des lustres — et l'amour!
Tout ce que tu versas dans un soir délectable,
Et qui se brise avec ta bulle — sans retour!

DEUXIÈME PERLE

LXXX

Un homme Ananias et sa femme Saphire
Vendirent leur terrain au nom du Saint-Esprit,
Mais ce couple impieux sur la somme reprit
La moitié de l'argent où l'Éternel aspire.

« Vous avez, leur dit Pierre, offensé le Seigneur:
La terre était à vous, que ne l'avez gardée?
A vous était le prix pouvant vous faire honneur :
Mais vous mentez à Dieu dans votre âme fardée. »

Ayant ouï ces mots, Ananie expira;
Et des gens aussitôt le prennent et retirent.
Or, trois heures après, sa femme Saphira,
Ignorante du fait, vint vers ceux qui lui dirent:

« Est-ce bien à ce prix que fut vendu le champ ? »
—« Oui. » — « Pour mentir au ciel vous vous mîtes ensemble,
Ton mari comme toi, vous eûtes l'œil méchant.
De ceux qui l'ont vu mort, que le groupe s'assemble. »

Et quand les jeunes gens à nouveau sont entrés,
Trouvant, après l'époux, que son épouse expire,
L'emportent à son tour; et voici pénétrés
Les cœurs, de crainte, aux noms d'Ananie et Saphire.

Il se fit de nombreux miracles en ce temps ;
A l'apôtre on portait des malades sans nombre
Pour que Pierre en venant guérît leurs maux latents,
Ou que sur quelqu'un d'eux passât du moins son ombre.

DEUXIÈME ANGE

BÉLIAL

BÉLIAL

LXXXI

ENFER

C'est lui qui plonge dans les enfers, et qui en retire.
(*Les Saintes Lettres.*)

Une grande cage où sont des âmes :
Vaste lazaret de l'infini
Attendant la voix de leurs sésames
Qui disent l'exil enfin fini.

Les ailes autour, et puis les ailes
De beaux anges blancs qui tour à tour
Viennent délivrer ceux que leurs zèles
Ont mieux rapprochés du pur amour.

Des vols deux à deux parmi l'espace ;
Anges gardiens et prisonniers
Dont le repentir à la fin passe
L'huis des paradis, bleus pigeonniers.

Car toujours finit cette bataille.
Les religions ont beau mentir ;
Et le vice brut un jour se taille
A facettes sous le repentir.

LXXXII

CHAIR DE POULE

Un damné misérable, et piteux et superbe,
Serait celui que hante une telle vapeur,
Que le plus léger bruit le pâlit comme une herbe,
Parce qu'il est en proie au démon de la peur.

De la peur des enfants nerveux et des timides
Qui sous des légions d'invisibles effrois,
Sentent leurs cheveux droits sur leurs tempes humides
Et sursauter leurs cœurs au sein de leurs corps froids.

Celui dont son enfer à lui-même se forge
Et qui, pour des forfaits subtils et vauriens,
Perpétuellement sent l'étreindre à la gorge
L'irréel attentat d'un million de riens.

Celui sur qui l'horreur impalpable promène
Son doigt mystérieux dont le charme effraya
La Lady Rowena Trevanion de Tremaine,
Que, dans son lit bizarre, étrangle Ligéia.

Ceux qu'emplit d'épouvante une chambre inconnue,
Un pli de draperie, un dessin de papier.
Et qui pensent toujours sentir une main nue
Les effleurer dans l'air, ou des yeux épier.

Un pas dans l'escalier, un cri de boiseries,
Tout l'épouvantement des sombres vieux châteaux
Et les rires hideux qui des chinoiseries
Font grimacer les dents comme de blancs râteaux.

Car, au lieu des cris fous du démon et du diable,
Leur supplice n'est fait que de chuchotements
Compliqués d'un relent d'ombre irrémédiable
De corridors anciens, des vieux appartements.

Car sur eux la terreur pose son toucher moite,
Car leur effarement s'accomplit d'un recul,
Et le Lucifer vrai jaillissant de sa boîte
Leur serait un joujou près de leur démon nul.

LXXXIII

Quelquefois, malgré tout, les hommes font le bien :
A quelque charité leur main se laisse prendre;
Un bienfait pardonné, des grâces qu'on sait rendre,
Ou de l'argent rendu qui nous étonne bien.

Alors nouant sa queue en un tour gordien,
Auprès de ces humains qui perdent la boussole,
Dans l'ombre on pourrait voir qui pleure et se désole,
Sous sa barbe de bouc leur démon gardien.

BÉNITIER ENDIABLÉ

LXXXIV

DONNEUR

Dans l'eau des bénitiers du seuil des basiliques
Où l'édifice est sens dessus dessous miré,
Par quelques pressements de main peu catholiques
Vous êtes-vous parfois senti le doigt tiré ?

Pour le signe sacré vous y trempez la droite ;
L'Eglise renversée en sa coupe se fond.
Son reflet retourné par surcroît y miroite ;
L'eau bénite se trouble, et le diable est au fond.

Alors, au lieu du pleur amnistiant d'un ange,
Qu'on portait à son front, plein de limpidité ;
La griffe du démon y met sa bave étrange
Pleine d'irrévérence et de stupidité.

LXXXV

L'ange d'Antonin Moyne, au bénitier daté
De sainte Madeleine,
Entre maints objets d'art dont partout j'ai tâté
Est chose d'éther pleine.

Oui, corps éthéréen, robe qu'habite rien,
Figure insexuelle,
Damoyselle des cieux, grand cygne aérien
Pudeur inusuelle.

Rien de plus dérisoire — et nonobstant charmant
Cet ange, cette angèle !
Cet amoureux transi du pâle firmament
Rien qu'à le voir, on gèle.

Moyennageux élu, cantique romancé,
Châtelaine de nue ;
En dessus de pendule archange commencé
Yolande advenue.

Gabriel en couette et Raphaël du temps
De Marie-Amélie ;
Thuriféraire-femme, ange androgyne dans
Ariel-Ophélie.

Princesse virginale aligère debout,
Dans son lac d'eau bénite ;
O stylite céleste, innocente de tout,
Divin hermaphrodite,

Qui paresseusement sur notre sphère, au ras,
Interrompant tes zèles
Poses une heure, et comme on se croise les bras,
Qui te croises les ailes.

LXXXVI

NOTRE PATTE

Quœnam ista jocandi sœvitia!

CLAUDIEN.

Quand Ève avec Adam sortit du Paradis,
Tous deux épouvantés, stupides, interdits,
Devant la glèbe noire à défricher en tâche,
Se sentaient le cœur veule et le courage lâche.
Mais, lorsqu'un grain germa, remplis d'une fierté,
Ils sentirent en lui le goût de liberté.
Heureux de se devoir leur triste nourriture,
Croyant avoir affaire à la seule nature,
Et pouvoir échapper à ce Père gâté
Qui frappe ses enfants, et jamais à côté.
Père capricieux, versatile et fantasque,
Dont l'humeur tournevire ainsi qu'une bourrasque,
Et qui, dans les Edens, tend aux hommes un fruit
Pour en empoisonner tout leur bonheur détruit.
Mais ils avaient compté sans l'hôte atrabilaire,
Zeus hypocondriaque, inhabile à se plaire
Qu'à rêver plaie et bosse et qui suit pas à pas,
Sa proie irresponsable, et qu'il ne lâche pas.
La raison du plus fort est toujours la plus forte :
Tout effort semble vain, toute espérance avorte ;
Et chaque volonté la meilleure est encor
Un cerf, pour l'hallali de Dieu, sonnant du cor.
Et Caïn tue Abel ; et la terre est avare ;
Et, les genoux brisés, les bras rompus, s'effare
Le couple émerveillé de trouver en tout lieu,
A toute heure, partout, le doigt griffu de Dieu !

LXXXVII

PATENOTRE

Prom'nous — dans le bois — pendant que le loup n'y est pas. — Loup, y es-tu?
Jeux d'enfants.

Toujours Dieu ! Toujours Dieu ! — C'est Dieu qu'on remercie,
Et Dieu qu'on injurie. — Il inonde Murcie,
Il consume Ischia. — Toujours Dieu ! Toujours Dieu !
C'est lui qui fait la pluie, et lui qui fait le feu.
On l'implore, on l'insulte ; on lui demande grâce ;
Si quelque chose vient, c'est son nom qu'on embrasse ;
Et si rien ne paraît, on blasphème son nom ;
Ou l'on prend le parti de se voir dire non
Par cette bouche noire à tout jamais muette,
Dont la réponse est plus négative que nette,
Et qu'on va sans merci guettant de son merci.
Tel le Parisien, et pareil le Parsi.
Et les plus curieux de l'engeance arbitraire,
Qui s'entête à tirer ce qu'elle a soif d'extraire,
S'en vont se résignant à ce jeune goulu
Qui n'a rien sous la dent que « Dieu qui l'a voulu ! »
Donc, Dieu quand on jouit comme Dieu quand on peine ;
Dieu sous l'aube d'ivoire et sous le soir d'ébène ;
Dieu quand on meurt ; Dieu quand on vit ; Dieu quand on naît :
Toujours cet Inconnu que pas un ne connaît.
Dieu que rien ne réclame, et rien ne représente ;
Dieu qui n'est qu'une chose infiniment absente,
Qui jamais n'interroge et jamais ne répond,
Et que la volonté de l'homme seule pond.

— Car Dieu, s'il existait, n'aurait qu'une surprise,
Si cette part muette était par lui bien prise ;
C'est, n'ayant jamais mis le nez hors de son bleu,
Que l'homme ait inventé, de toutes pièces, Dieu.

[quoi ?
Toujours Dieu ! Toujours Dieu ! pourquoi ? pourquoi ? pour-
Ce Dieu qui fait le mort ; ce Dieu qui reste coi.
Le Tout-Puissant aphone, et l'omnipotent mythe,
Qui s'obstine à rester dans cette cachemitte
Azurée où la lune est sa veilleuse d'or ;
Ce Dieu qu'éternellement la prière rendort
Avec ses longs amas d'antiennes et d'hymnes
Qu'on lui compte par seaux, par boisseaux, par médimnes.
Ce Dieu plein soi-disant d'abois *ad hominem*
Sans avoir sur son ciel écrit : *cave canem.*
Ce Dieu dont l'éternel mutisme nous assomme,
Qui ne sait que dormir tout son soûl, tout son somme,
Sans qu'un seul ronflement de sa divinité
Vienne dire qu'il est, qu'il a du moins été ;
Car le son prend du temps pour franchir la distance.
Cet Etre à qui ses clercs prêtent tant de jactance,
Mais qui réellement n'a pas même de voix ;
Qui par l'effroi défraie un grand nombre de fois,
Sans avoir au rayon du soleil, à la bulle
De la pluie, ajouté seulement une bulle,
Un monitoire, un long bref, un ultimatum
Qui nous tombe à Paris où leur choie à Pœstum,
Avec sa vérité tout bonnement éclose
Et qui mette enfin fin à toute cette glose
Tirant, l'un une oreille à l'âne de Jésus,
Et l'autre à l'âne de Mahomet, criant sus !

Quelque bonne clarté qui, pour le coup, terrasse
Cette hydre aux cent bonnets, et qui nous débarrasse
De la tête que coiffe une mitre, aussi bien
Que de celle au turban, ou de celle de rien.
Quelque chose qu'on puisse enclore en un musée,
Sous globe, et qu'au dimanche, une foule amusée
Contemplera, faisant la queue à ce salon
Comme on va voir le pied ou le mètre étalon.
Quelque chose sur quoi l'on puisse, en une archive
Diriger sûrement la façon dont on vive;
Sans avoir plus affaire au ministre et bedeau
De ce Dieu qui sans cesse épaissit le bandeau;
A qui mal aisément notre esprit se résigne;
Ce Dieu qu'il faut qu'on aime, et pour qui l'on se signe,
Et qui sur le placet où l'on trace : je crois,
Ne sachant pas signer, met au bas une croix !

Mais, nous l'avons voulu, ce Dieu de laryngite
Qui fait parler pour soi les vents et leur bronchite;
Qui nous force à l'aller tout pantois rechercher
En dépit de l'esprit au cœur de notre chair :
Au sein des bois chanteurs, au sein des mers parleuses,
Qui font bien ce qu'ils font, tourmentés et houleuses
Sans que l'on doive voir au bord de cet œuf clair
Le poussin d'une foi pépier sous l'éclair.
Le travail est trésor, et le Dieu, c'est la chose.
La rose vous dit : Dieu! — Mais non, Dieu c'est la rose
Aux dogmes de parfums; le ciel au parler bleu,
La mer aux voix en flots, l'étoile au verbe en feu.
Mais on a trop d'esprit; mais on est trop poète;
Partout on veut trouver, quoi? la petite bête !
Quelque chose remue au fond de son joujou,
L'homme-enfant veut casser le monde, ce bijou.

Et si mère-nature osait le laisser faire,
Il serait bien puni lorsque son atmosphère
Brisée, éteint Phœbus et brûlé messidor,
Il aurait éventré la planète aux œufs d'or!

LXXXVIII.

INTRUS

Le ciel est vide. Il faut se rendre à l'évidence.
Partout le mal, partout la misère. En tout lieu
Les justes opprimés biffent la Providence...
Mais le grand firmament dit la grandeur de Dieu.

La cloche catholique à toute heure entre en danse
Près d'un lit de malade, agonisant milieu
Que trouble affreusement la plus faible cadence...
Mais le beau firmament dit la splendeur de Dieu.

O mythe invétéré! mythe irrémédiable!
O fol Dieu que, malgré la main forte du diable,
La main forte de l'homme a pourtant dévoilé!

Toi qui n'es plus de rien dans le mourir ou naître,
Mis à la porte, tu rentrés par la fenêtre,
Que l'on ouvre un pur soir sur le ciel étoilé.

LXXXIX

PROPITIATION

Il peut paraître étrange aujourd'hui de parler de vœux et de pèlerinages ; mais, sur ce point, je suis sans pudeur, et je me suis rangé depuis longtemps dans la classe des superstitieux et des faibles.

Itinéraire de Paris à Jérusalem.

Pour toutes les vilenies
Que j'ai le désir de voir
S'effectuer infinies
En mon infime abreuvoir,

Je suis en pèlerinage,
Monté vers un dévot lieu,
Dont la madone est d'un âge
A ne plus dauber sur Dieu.

Dans une prière intime
Aux saints j'ai recommandé
Tout le plus illégitime
Du mal jamais amendé.

Laissant errer mon extase
Vers les sacrés chapiteaux,
J'ai prié pour le pur vase
Des sept péchés capitaux.

Et pour conserver bien vierges
Leurs iniquités en fleurs,
J'ai régalé de sept cierges
Madame des Sept Douleurs.

Pour les réussites sûres
De tous les assassinats
Et de toutes les luxures,
J'ai prié tous les Sinas ;

J'ai pris à témoins les preuves
Présentes des *ex-votos :*
Les cœurs tirés des épreuves
Et tous les petits bateaux ;

Toutes les tapisseries
Aux atroces canevas
Et toutes les rosseries,
O piété, que tu rêvas.

Toutes les plaques de marbre
Où les gratitudes vont
Poser, comme, sur un arbre,
Un vol de corneille fond.

Toutes les plus saugrenues
Démonstrations des vœux,
Les plus sottes, les plus nues,
Les plus prises aux cheveux ;

Les petits membres de cire
En mémoire du guéri :
La jambe que l'on désire
Et le nez éndolori.

J'ai dit à toutes ces choses
Qui prouvent le Tout-Puissant :
Faites que mes vœux moroses
S'incarnent dans le présent.

Et dans la lutte finale,
Obtenez pour mes beaux yeux
La bonne loge infernale,
Bien loin du ciel ennuyeux !

XC

CÔTE DE GRACE

Alexandrine et Bérénice, de Honfleur !
Bizarre souvenir ! L'unique maisonnée
Qui guettait à l'entrée en ville, assaisonnée
D'un pot en coquillage où flambait une fleur.

Derrière le rideau des vertes jalousies
Apparaissait la trogne inouïe en l'endroit,
Comme en tout lieu ! — d'un être aux paupières rougies
Qu'un incendie aurait su charbonner à froid.

Le plus purulent feu d'un prurit de femelle
Avait tanné la joue, égueulé le souris ;
Et quelque frison faux parmi le front s'annelle
Comme une queue atone et morte de souris,

Sur un rose peignoir, sous un fichu de laine
Rose ! où d'affreux bouquets ceints d'un vert d'épinard
Sont mêlés à des grains de fausses perles. — Pleine
Vraisemblance... et pourtant loin d'être un lupanar,

C'est un toit de famille, où, dans quelque fortune
Et d'excellent renom restèrent ces enfants :
Deux filles que la foule indiscrète importune
Et qui se vont paissant de rêves décevants;

De récits de voyage où leur désir s'assoiffe
D'imiter le joujou caraïbe, d'aller
De pair avec l'idole à la géante coiffe.
Le manitou, l'amulette pleins de parler.

A ces albums lointains, leurs songes s'hystérisent,
Et les voici rimant d'étranges fabliaux,
Des chants de guerre où des priapes s'électrisent
Et qui composent de secrets in-folios

Qu'elles osent, la nuit, du fond de leur mosquée,
Lancer vers l'infini comme d'impurs muezzins
Dont l'incantation infernale embusquée
Dérange dans l'azur d'angéliques essaims.

Cependant, comme il faut conserver l'apparence,
Bérénice s'embarque incognito parfois;
Et, sur les bords havrais, un toit de tolérance
A ses déliriums prête ses murs sans voix.

Et le rut apaisé, de retour à sa rive,
Elle reprend ses chants, ses lectures, ses rits,
Jusqu'à l'heure prévue où la minute arrive
D'aller sur l'autre plage épurer ses esprits.

Jamais elle ne sort entre les intervalles;
Toute à son monstrueux maquillage, on la voit
Du dehors quelquefois pour narguer les rivales,
Ou reluquer un mâle, au rideau mettre un doigt.

Alexandrine, plus continente et plus maigre,
En noir, fait les achats qu'aspirant à sa main
Porte, sous sa casquette à galon d'or, un nègre
Cuisinier de l'État, Monsieur de Saint-Romain.

Madame Vannion est plus falote encore ;
Plus respectable, aussi ! son garçon, matelot,
N'est jamais revenu ; mais elle se décore
Pour le voir retourner sans fin de quelque îlot.

Que dis-je, se décore? elle se décollette
— Et se décolle aussi, car ses printemps sont vieux !
Mais elle n'en sait rien ; et sa folle toilette,
Moins folle qu'elle-même, humecte bien des yeux.

La voilà dès l'aurore à s'attifer, contente :
C'est aujourd'hui qu'il rentre, il ne faut point tarder ;
Mais bien courir la ville et rentrer haletante
Avec son panier vide où l'on croit tout garder.

Le cœur est vide aussi, vide encor la cervelle !
Vite un couvert en face, on sera deux, ce soir !
Quel bonheur de l'ouïr raconter la nouvelle :
Comme l'on s'est perdu, comme on rentre s'asseoir ;

Se reposer un peu près de la bonne mère...
— A peine un pleur d'argent s'égoutte sur la main,
Lorsque le soir déçoit l'illusion amère,
Qui se reprend à rire : « Il arrive demain ! »

. . . . . .

Monsieur de Saint-Romain rentre plus noir et maigre.
Sur le soleil couchant dont saigne le carmin ;
Madame Vannion l'entend chanter, allègre...
Vous savez bien, l'époux d'Alexandrine, nègre
Ex-cuisinier d'État, Monsieur de Saint-Romain.

DEUXIÈME GEMME

XCI

Un Seigneur qui jadis fut vice-roi dans l'Inde,
Puis récolta des fleurs sur le versant du Pinde,
Fit à certaine Muse exquise, et qu'il aimait,
Le don d'une amulette étrange. A son sommet
Et sur sa base erraient de sacrés caractères
Et ses flancs se zébraient de traits pleins de mystères.
Le donateur mourut. La dame consulta
Et de cet examen l'oracle résulta :
« A qui porte la gemme échoit la mort subite. »
Et la muse fit atteler, et, dans l'eau vite,
S'en fut précipiter la pierre aux sorts aigris,
Sur qui roule la Seine et qui trouble Paris.

TROISIÈME PERLE

XCII

PENTECOTE

Élamites, et ceux de Mésopotamie,
De Judée et d'Asie, de Cappadoce et Pont;
Parthes et Mèdes; gens de Phrygie et Lybie,
Prosélytes et Juifs, Crétois, Arabes sont
Dans l'émerveillement d'ouïr parler leurs langues,
Par ceux dont les gosiers s'ouvrent comme des gangues
D'où sortent, pour louer le Dieu juste et Dieu bel,
Tous les sons confondus autrefois dans Babel.

TROISIÈME ANGE

DALILA

L'imprudence des yeux et la vanité des cheveux ont précipité beaucoup d'âmes dans l'abîme.

Inscription d'une maison de recluses.

DALILA

XCIII

DOMPTEUSE

Après la longue nuit des robustes caresses,
Samson s'est endormi lourdement. A ses pieds,
Sa compagne — à jamais modèle des maîtresses,
Rêve en des fers sanglants ses bonheurs expiés.

Aux aguets de tous bruits, pleine de peurs traîtresses,
Blanche sous ses bijoux aux émaux copiés
Par les murs de la chambre, où son poing noir de tresses
Épouvante des dieux sans fin déifiés.

Mais le signal chuchote... Aphone, une âpre ronde
Déroule ses anneaux où sans combat abonde
Le géant dans les yeux ayant cette stupeur

De sa force envolée et cet échec sans peur,
Devant la femme frêle aux clairs ongles d'agate,
Qui considère, nue, avec son œil de chatte.

XCIV

CREA MULIEREM

Le géant a donné dans l'absurde piège
Sans comprendre, sans voir, imbécile, dompté,
Sans lutte, ayant dans l'œil où son rêve s'abrège,
Comme un consentement d'impossible accepté.

Triomphante, peureuse, et qu'en sa chair assiège
Le mépris à venir de toute volupté,
La Dalila féline annèle sur la neige
De ses bras la toison du colosse capté.

Dans la chambre traîtresse, éhontée et cynique,
La couche bâille avec l'accessoire ironique
D'une pantoufle sur une peau de lion...

Symboles éloquents de la ruse femelle
Que — pour sentir son front pris sous cette semelle,
Tire de son argile Adam-Pygmalion.

XCV

ÉCHÉANCE

O toison moutonnant jusque sur l'encolure.
BAUDELAIRE.

Quand il les vit plus froids que deux grands lacs de glace
Ces yeux où jeta l'ancre, un jour, son rêve las,
Ces yeux bleus comme une onde où se mire un lilas
Dont la grappe bleuit sous l'eau qui violace ;

Quand il vit se figer comme une pellicule
D'indifférence sur les prunelles d'azur
Où le bord du bonheur s'atténue et recule
Avec son quai voilé que l'on croyait plus sûr ;

Lui, connaissant très bien qu'il ne sied qu'on insiste,
Rien ne sollicita de la froide beauté,
Qu'auprès du corps vivant qu'il se savait ôté
Une veillée encore, d'amoureux et d'artiste.

Elle, surprise un peu du faible grincement
De celui qui pouvait l'égayer d'un orage,
Acquiesce, et refait s'azurer le mirage
Du rêve, pour un soir, dans son regard dormant.

Quand le baiser suprême eut empreint sur leur lèvre
Le cachet dont on scelle un amour accompli ;
Quand le premier sommeil eut abaissé son pli
Sur l'esprit où s'endort une dernière fièvre ;

Quand les fils d'or des cils eurent cousu leurs toiles
Sur les décors éteints du pays fabuleux,
Comme un nuage blond où des firmaments bleus
S'endorment pour jamais les clins d'yeux des étoiles ;

L'amant, dans sa mémoire aux facettes polies,
Sublima le passé du rêve radieux,
En un souvenir long, adorable, odieux,
Comme un alambic plein de cristaux et de lies.

Puis, dans la chambre noire aux suaves fantômes,
De son front pâle, il enferma, tranquillisé,
Le regard où ses yeux ont immobilisé
La danse poudroyante et folle des atomes.

Mais la provision de songes éblouis
Qui souffle dans l'or brun de cette chevelure;
La réserve de rêve où largue sa voilure
La flotte des désirs sans fin épanouis;

A quelle usure lente et sûre d'émeri
D'une réminiscence hermétique assez forte,
Confier le parfum lourd de cette mer morte
Où le rose printemps du corail a fleuri?

Et l'amant qui saisit les ciseaux niellés,
Dans un soupir les plonge en la toison superbe,
Qu'il détache, et, par l'ombre, étreint comme une gerbe,
Où grésille l'essaim des souvenirs ailés.

Et nous t'avons béni, nous tous, cette nuit-là,
O faucheur sans pitié, doux moissonneur farouche,
Baisant les cheveux d'or qui te brûlent la bouche,
Toi qui venges Samson en tondant Dalila!

TROISIÈME GEMME

XCVI

DUO

Mais tu l'as le plus doux et le plus bêau collier.

V. H.

J'ai possédé deux beaux colliers durant ma vie.
Le Prince Doria qui si fort adorait
Les pierres, en eut plus. Mais je n'ai point d'envie;
Et mon double collier sans fin me suffirait.

L'un était un collier géant de corail rose;
L'Impératrice du Japon l'avait porté :
Tout l'Extrême-Orient fut en lui reflété.
L'aurore est en son cœur et pour jamais l'arrose.

J'en ai fait don à la reine des Izéyls,
A la grande Sarah dont la splendeur le pare.
Quand il tourne à son col, nul feu ne se compare
A sa fleur où le laque écrit des traits subtils.

Quelques chauves-souris en onyx s'y suspendent
Pour signer mon présent; et l'améthyste met
Entre les grains où comme des roses s'épandent,
Son doux lilas où la violette germait.

L'autre collier est de turquoises; perles bleues,
Tendres comme un rayon de lune velouté;
Doux collier de Phœbé plein d'espérances feues,
Fait d'un mystère triste et d'un charme envoulté.

C'est l'azurin collier de quelque fiancée
Orientale, exquise et pure, aux fins cheveux
Roses et dont les yeux de couleur de pensée
Sont la seule améthyste ajoutée à ses feux.

QUATRIÈME PERLE

XCVII

DONNANT-DONNANT

Que j'aime les volets latéraux du triptyque
Où la naïveté sereine et sans défis
Des vieux maîtres flamands de l'époque gothique
Place le Donataire, et sa femme, et leurs fils !

Dans l'uniformité de leur geste mystique
Se superpose la parité des profils,
Des mains dévotement jointes, mathématique
Représentation des plis droits et des fils.

Ainsi dans l'autre monde introduits chez le Père
Par la Sainte ou le Saint qu'en habit très prospère
Le peintre a, pour le prix, dûment représentés,

La prosternation de ces hautes statures
Conserve parmi nous les touchantes postures
De l'agenouillement des belles piétés.

QUATRIÈME ANGE

SALOMÉ

C'est le Grand-Paon à l'œil rose
Dessiné sur un fond gris
Qui ne vole qu'à nuit close
Comme les chauves-souris.
NERVAL.

SALOMÉ

XCVIII

BOUT DE BRAS

Dansez, les Salomés, en jouant des cymbales,
Et quand s'arrêteront vos pieds aux vols bougeants,
A vos mères, tendez du bout de vos mains pâles
Ce plat sonore où meurt la tête des Saints Jeans.

XCIX

SUBSTITUTION

Blafarde sous l'élytre où son péplos, cascade
De gemmes à l'œil trouble, et splendide jardin
Accable son corps vierge, et dont chaque saccade
Meut un tremblotement sonore et maragdin,

La Salomé rythmique aborde, sous l'arcade,
L'Hérode qu'éblouit sur son royal gradin
La blancheur des deux pieds au vol grave et badin,
Dont l'âpre Hérodias ourdit son embuscade.

Songeuse et cependant qu'aux gestes dévêtus
Dont elle tend au maître un mystique lotus,
La danseuse promet un retour d'améthyste...

Sa mère âpre les noie en surveillant les pas,
Qui dictent sa vengeance au désir d'Antipas,
Dans ton flot de rubis, ô sang de Jean-Baptiste.

C

REMORDS

Libre de la splendeur pesante de l'élytre
Dont la perle à sa chair apposait des tons roux...
Bleue, en simple péplos, et veuve de la mître
Où ses cheveux profonds s'azuraient dans les trous...

Salomé sous l'arcade ombreuse qu'elle attitre,
D'un bosquet de verdure auprès de Machœrous,
Porte le chef tranché dont son pied fut arbitre
Et qui fut le salaire affreux de ses jeux doux.

Avec la tête morte elle entame un colloque
Funèbre, puis songeant à quelque pendeloque
D'où peut-être eût tiré son suprême relief

La lunaire clarté de sa tempe de jade...
Elle s'impatiente... et boudeur, son grief,
Incrimine tout bas sa mère Hérodiade...

CI

LA PAYE

En le miroitement lapidaire et bavard
Dont la stagnation luisante d'une mare
De gemmes et d'émaux tout entière chamarre
Sa vierge éclosion de pâle nénuphar...

Lente comme une proue exempte de l'amarre,
Salomé dans l'éclat lunaire de son fard
S'avance... et de ses pieds hausse l'orteil blafard
Sous le secret trahi de sa blonde simarre.

Mais un râle soudain issu du cabanon
Où gisait le captif... couvrant le tympanon
Implante dans le sol tes pointes trop dociles,

O danseuse qu'effare horrible sous la nef
L'épouvantement roux du formidable chef,
Salaire dégouttant de tes poses graciles...

CII

SALAIRE

Salomé parfois songe en dansant pour Hérode :
« Quel sera mon salaire après ce nouveau pas ?
Le flot de quelque écharpe où mainte fleur se brode
En gemmes dont l'ardeur semble jaser tout bas ?

Le saphir où le ciel tout entier se reflète ;
L'émeraude où la mer offre son vert décor ?
La perle dont sous l'eau la sirène s'allaite ?
Le rubis où le sang paraît couler encor ? »

— Salomé, tu l'as dit, danseuse pâle et sombre ;
Ce n'est point de grenat, d'opale ou de lapis
Que sera ton bijou ; car on te fait dans l'ombre,
Du sang de Jean-Baptiste un collier de rubis !

CIII

L'IRRESPONSABLE

A la comtesse M. de Noailles.

J'aime le jade.
Couleur des yeux d'Hérodiade ;
Et l'améthyste.
Couleur des yeux de Jean-Baptiste.

Salomé danse, avec, en ses yeux froids,
Ce dont l'inconscient compose ses effrois ;
Salomé danse, avec, en ses yeux morts,
Ce dont l'irresponsable apaise ses remords.

J'aime le jade.
Couleur des yeux d'Hérodiade...

Salomé danse, avec, en ses ennuis,
Tout le noir dont le crime élabore ses nuits ;
Salomé danse, avec, en ses pâleurs,
Ce dont l'inexorable apprête les douleurs.

Et l'améthyste
Couleur des yeux de Jean-Baptiste.

Salomé danse, avec, en son pied blanc,
L'arrêt qu'il va surprendre au tétrarque tremblant;
Salomé danse, avec, en son cœur pur,
Tout ce qu'elle ôte à Jean, du ciel aux yeux d'azur.

J'aime le jade.
Couleur des yeux d'Hérodiade...

Salomé danse, avec, en ses atours,
Tout ce que l'espérance emporte sans retours;
Salomé danse, avec, en ses parfums,
Le printemps qu'on dérobe aux prophètes défunts.

... Et l'améthyste
Couleur des yeux de Jean-Baptiste.

Salomé danse, avec, en sa candeur,
Tout ce que, des jardins, Jean regrette d'odeur;
Salomé danse, avec, en sa pudeur,
Tout ce que, des rosiers, Jean perdra de splendeur.

J'aime le jade.
Couleur des yeux d'Hérodiade...

Salomé danse, avec en ses yeux clairs
Ce dont l'arme qui tue avive ses éclairs;
Salomé danse, avec, en sa langueur,
La palpitation que Jean perd de son cœur.

... Et l'améthyste.
Couleur des yeux de Jean-Baptiste.

Salomé danse, avec en sa beauté
La lumière du jour à Jean-Baptiste ôté:
Salomé danse, et rien ne l'accompagne
Qu'un grand cri qui résonne à travers la campagne...

J'aime le jade
Couleur du cœur d'Hérodiade
Et l'améthyste
Couleur du sang de Jean-Baptiste !

CIV

Au duc de Camastra.

Elles portent sans honte à travers les chemins
L'austère dignité d'être des exilées ;
Et leurs souples blancheurs sur l'azur profilées
Ont des pleurs dans les yeux, et des fleurs dans les mains.

J'ai plaint ces trois Vénus dans l'exil réunies,
L'exil que la mort creuse autour de la Beauté ;
Elles qu'un monde impur, en son iniquité,
A, de son cœur étroit, légèrement bannies.

Elles pleurent sans bruit les hommes et les dieux
Du temps où la vertu n'était que d'être belles
Et de faire crouler de rudes citadelles
Du seul éclat vainqueur d'un geste radieux.

Elles portent sans gloire, errantes, délaissées,
Le sceptre qu'en leurs mains Homère fit tomber,
Coupables du seul crime, innocent, d'absorber
Les âmes qu'elles ont, sans le vouloir, blessées.

Des monstres de pudeur dont le fiel fait souffrir
Leur reprochent la mort qui sur leurs têtes plane,
Sans songer qu'elles sont la Trinité profane
Des trois Grâces dont l'œuvre est d'aider à mourir.

Les trois Grâces, qui sont les trois sœurs des trois Parques,
Et, pour trancher le fil, ont des ciseaux plus sûrs :
Leurs yeux, qui, des héros, des prêtres, des monarques
Font tomber les corps froids dans les fossés des murs.

J'ai plaint ces trois Beautés, j'ai pleuré ces Hélènes
A qui la chrétienté n'apprête que des pleurs,
Qui ne leur permet plus qu'être des Madeleines,
Et qui jette la pierre où l'on jetait des fleurs !

CV

La pierre vive dont l'âme fut éblouie
Ce fut la Salomé, la Fuller, la Loïe,
Fille d'Hérodiade, ainsi que la décrit
D'un récit *de visu* Catherine Emmerich.

La gemme faite fleur et la fleur faite femme,
La gemme faite flamme, et retournée en gemme...
Cette danse, ce fut cela; telle aujourd'hui
Telle autrefois, pour eux et pour nous elle a lui.

L'écharpe liquéfiée en la pierrerie...
Toute la gemme éclose en toute la soierie...
Des chatoiements, des ondoiements, des reploiements,
Des mouvements qui sont des éblouissements.

Des vagues qui ne sont que des remous de gazes...
Des flammes qui ne sont qu'un feu de chrysoprases...
Des clapotis, des cliquetis, des friselis,
Un incendie au cœur d'un grand volubilis.

Et le même démon que voyait l'Augustine
Promettre à Salomé, pour son sinistre prix,
La tête du prophète, en cette heure, destine
A notre Salomé la tête de Paris.

QUATRIÈME GEMME

CVI

Démonice promit la livraison d'Ephèse
A Brennus pour tous les anneaux et les colliers,
Les perles, les bijoux et joyaux par milliers
Que la cité renferme. Et le combat s'apaise.
La ville est prise. Alors le prince des Gaulois,
Fidèle à son serment, respectueux des lois
Fit pleuvoir dans le sein de la fille servile
Tant de gemmes et de pierres, de bracelet,
De perles ruisselant sur elle comme un lait,
D'émeraudes ainsi que l'espérance morte
Aux bras des plus vaillants, au cœur de la plus forte;
De saphirs bleus du ciel repris au trépassé,
De turquoises mourant comme un œil effacé,
De rubis rouge sang, du sang vendu des frères,
Que Démonice en proie à tant de flots contraires
De couleurs, de rayons, de facettes, d'émaux,
Succombant à l'excès de ces superbes maux
Se vit murer vivante, écrasée et ravie,
Sous le poids des joyaux qui lui buvaient sa vie.

CINQUIÈME PERLE

CVII

ACCOLADE

Pour Phœbé notre sœur qui sert Dieu dans Cenchrée,
En lui secourez-la, car elle a fait le bien;
Saluez Aquila, Plecque : à l'œuvre sacrée
Ils ont offert leur vie et leur front pour le mien.

Saluez Epénète, asiatique flamme;
Saluez Maria qui travaille avec nous;
Saluez Andronique et Junia dont l'âme
Avant moi, pour le ciel, a plié leurs genoux.

Saluez Amplias que j'aime en Jésus même;
Urbain son serviteur, avec mon cher Stachys;
Saluez Appélès qui, pour le Seigneur sème,
Rufus, Hérodien par le maître conquis.

Tous ceux d'Aristobule et tous ceux de Narcisse,
Et Tryphène et Tryphose et Percide, tous mes
Saints et saintes, tous nos frères en exercice
Asyncrite, Phlégon, Hermas, Patrobe, Hermès.

Philologue, Nérée, Olympiade et Julie,
De la part de Jason, Sosipater, Caïus,
Timothée et Quartus, qu'un saint baiser relie
De Lucius, d'Eraste, et de moi, Tertius.

CINQUIÈME ANGE

SALOMON

Au vicomte de Guerne.

SALOMON

CVIII

BALKIS

La reine de Saba propose des énigmes
Au sage Salomon ;
Et dans les plis cassés de ses courts paradigmes
Se cache le démon :

« Qu'est-ce que la vertu? — C'est la place d'un vice ;
Comme ce bracelet,
Puisqu'il cache ma chair, n'est autre qu'un sévice
Odieux, grave et laid.

Qu'est-ce que la bonté ? — Le goût cruel des plaintes
Qui va se repaissant
De l'écoute des pleurs, ainsi que les helminthes,
De la goutte du sang.

Qu'est-ce que le pardon? — C'est l'appel de l'injure ;
L'écueil de la raison.
Qu'est-ce que le serment, sinon de ce qui jure,
La proche trahison ?

Qu'est-ce que les grandeurs? — Un placement de gloire,
Un intérêt d'orgueil,
Que toujours en secret quelque bassesse moire,
Quand on franchit le seuil ?

Qu'est-ce que la pudeur ? — C'est la maille soignée
Et couleur de béryl
Où la femme, en sa toile exquise d'araignée,
Prend l'homme puéril ?

Qu'est-ce que la beauté? — l'appât que, dans son piège,
La mort a préparé ;
Et de rougeurs de rose et de blancheur de neige,
Quelque crime paré ?

Qu'est-ce l'obscurité, sinon l'âpre revanche
De la nuit sur le jour.
Le crapaud sous la bave efface la pervenche,
La mort venge l'amour.

Qu'est-ce que la nature, hormis la mère-ogresse
Qui dévore ses fils
Pour prendre un bain de sang dont elle reparaisse
Plus belle en ses défis ?

Qu'est-ce que mes joyaux et que tes pierreries
Hormis les regards froids
De la Terre inflexible, alors que tu la pries
D'enfanter moins d'effrois?

Qu'est-ce l'or et l'argent, sinon le sang des veines
De ce monde fatal,
Qui ne peut s'émouvoir de la mort des verveines
Sur son cœur de métal ?

Qu'est-ce que notre Dieu, sinon le Père avare
De nous voir secourir,
Qui ne nous a créés que, pour le goût bizarre,
De nous faire mourir ?

Qu'est-ce que tout et rien, sinon la même chose,
Si le printemps finit,
Puisque la pourriture est au cœur de la rose,
La tombe au fond du nid?

Qu'est-ce que moi qui parle et que toi qui m'écoutes,
Tous les deux éclatants,
Sinon l'heure qui coule en musicales gouttes
Dans l'oreille du temps?

Qu'est-ce la pureté de l'homme aux mille femmes,
Du sage Salomon,
Sinon tout simplement le vice des infâmes,
Et l'âme du démon?

Qu'est-ce que la folie auprès de la sagesse
Que tu prétends chercher?
— La même babouine, et la même singesse
Que voici dans ma chair.

Allons! repais-toi, front avide de lumière
Et de savoirs vermeils:
Les seconds sont dans ma peau noire, et la première
Dans mes yeux, noirs soleils!

Tu veux des pensers forts et des croyances chastes;
Des forces contre Dieu?
Des forces contre toi? — je t'ouvre mes bras vastes,
C'est le suprême lieu.

De l'ébène vivant, de ma nuit tatouée,
S'élève une vapeur,
Par qui toute clarté sera restituée,
Approche donc sans peur.

Tu liras clairement dans chaque caractère
Qui sur elle est écrit
Le sens mystérieux du monde et de la terre,
Et l'essence, et le rit.

Tu comprendras les lois de mes ténébreux marbres ;
Tu verras sur mon corps
Ce que va bégayant le murmure des arbres,
La mer et ses accords.

Viens ! je t'ouvre mes bras comme l'obscur refuge
De la satiété
En qui tout se connaît, se pondère et se juge
En sa variété.

Viens ! tu devineras ce qu'ignore Moïse,
Et ce qui fuit David.
A toi le fruit secret de la terre promise
Que nul être ne vit.

Ce que le serpent vain avait promis aux hommes
Dans l'Eden de douleurs,
Toi tu vas le manger dans les deux noires pommes
De ma poitrine en fleurs.

Tu sauras ce que rien sur ce sinistre monde
N'avait balbutié ;
Tu seras du lait bleu de ma mamelle ronde
L'auguste initié.

Car du bien et du mal c'est l'arbre de science
D'un véridique Eden
Dont tu seras l'Adam brûlé d'impatience
Pour ce charnel jardin.

Par mes embrassements la clarté sera faite
En tes yeux obscurcis ;
Tu seras le voyant, tu seras le prophète
De mes baisers noircis.

Tu seras le Dieu vrai, le Père fort et juste
Et plein de vérité
De l'enfant qui va poindre à l'ombre de mon buste
Sous mon flanc abrité.

Car il naîtra de nous sans attente et sans chaînes
L'antechrist annoncé
Qui prendra sa lumière aux gésines prochaines
De mon ventre foncé.

Le messie incarné parmi la poix méchante
De mon divin forfait
D'avance abolissant le prophète qui chante
Ce que l'autre aurait fait.

Car nous annihilons dans notre union sombre
Le miracle du Christ,
Et nous tuons dans l'œuf par notre pacte d'ombre
Tout ce qui fut écrit.

Sur ce qui fut prédit nous mettons la rature
Superbe du néant ;
Et notre seul baiser jettera la nature
Dans le gouffre béant.

Car, préventif Jésus qui supprimera l'autre,
Ton fils, ô mon amant !
Sera la mort du monde, et d'un univers autre
Le recommencement.

Car nous ne voulons plus de ce Dieu qui nous crée
Innocent et goulu,
Pour tendre les péchés à notre chair sacrée
Qui n'en eût pas voulu.

Car la Rédemption formidable et terrible
C'est ma Rédemption
Qui commence dûment par tout passer au crible
De la destruction.

Viens! Songe qu'il est doux de détruire la joie
Promise aux nations;
Et d'empêcher ainsi que nul salut n'échoie
Aux générations.

Songe au spasme infini que dans notre âme amène,
Si pourtant tu m'aimais,
Le dernier râlement de l'espérance humaine
Tuée à tout jamais.

A l'exquise âpreté qu'en notre esprit déferle
Dès notre premier heurt
Le suprême sanglot du rêve, cette perle
Adorable, qui meurt.

A l'âcre volupté qu'en nos deux cœurs apporte
Qui seuls restent vainqueurs,
En un aveu mourant la dernière amour morte
Dans le dernier des cœurs.

Songe aux rares flambeaux, aux clairs épithalames,
Au grand lit nuptial
Des univers rendus au chaos plein de flammes
Du jour initial.

Où, couple transporté de la noce maudite
Nous nous réjouirons
De rayer l'acte fait, comme la chose dite,
Sous les cieux forts et ronds;

Où loyaux et ravis, éperdus et superbes,
Nous rirons, triomphants
De voir l'astre arraché pleuvoir en folles gerbes
Pour tuer des enfants;

Pour brûler les cités, corroder les campagnes,
Tarir les Océans;
Dévorer les forêts et coucher les montagnes
Ainsi que des géants;

Comme un grand volcan bleu que deviendrait la voûte
Du firmament vaincu,
Afin d'annihiler tout ce qui sous l'absoute
Du ciel avait vécu;

Où sans honte et sans peur, sans espoir et sans crainte,
Sans rêve et sans remords
Nous chanterons parmi les étoiles éteintes
La gloire de la mort!

Impassibles et forts, calmes justiciaires
De la création stupide et sans raison,
A couler de nouveau dans les moules sincères
D'un globe où le printemps soit la seule saison;

A la beauté sans fin, à la vertu sans borne,
Exempt d'hypocrisie, et de haine, et de deuil,
Où tous les éléments de notre univers morne,
Soient laissés à la porte et déposés au seuil.

Repoussoirs effrayants de ces dômes splendides,
Où des passages blancs d'être joyeux et pur
Ne feront dans leurs vols que des taches candides
Sur des massifs sans fin d'immarcescible azur.

Où ni la trahison, ni les lâchetés mères,
Qui fondent nos sols vils et font nos peuples laids
Ne viennent suinter de leurs larmes amères
Aux murs de diamant de ce nouveau palais.

Car la seule Marie, unique vierge noire,
La Madone du mal, et l'Eve de l'enfer.
C'est moi, Balkis, je viens poser, pour ma victoire,
Au front du Serpent-Dieu, le pied de Lucifer.

Je suis l'hostie obscure, et le bouc émissaire
Bruni par tous les maux du triste genre humain,
Pour abolir en moi le germe de misère
Et susciter dans l'ombre un autre lendemain.

Je suis noire, mais belle; approche, ô trois fois sage;
Ce qui fait ma noirceur est aussi ma clarté :
La souffrance de l'être obscurcit mon visage,
Et je suis du malheur la terrible Astarté.

Dans l'ombre de ma chair une aurore va luire ;
Dans l'œuf de notre amour dorment les germes sûrs ;
A mon front gros de nuit, viens baiser et détruire
Tous les maux infinis, et passés et futurs.

C'est pourquoi, dans tes bras, je veux mourir et naître,
Morne idole écroulée en entraînant son fût
Et, dans notre agonie, entendre et reconnaître
Vagir ce qui doit être et râler ce qui fut.

Car notre jour de noce est notre heure dernière ;
Car notre groupe auguste enclot l'infinité,
Et ses longs râlements verseront dans l'ornière
Les affres de la chose et de l'humanité.

Car, dernière femelle auprès du dernier mâle,
Les deux derniers amants et les deux derniers rois,
Nous volons le possible à l'engeance animale
Dans un royal manteau pour linceul aux plis droits. »

. . . . . .

Et Salomon écoute en ces rires funèbres
Parler à ses ennuis
La Reine de Saba, cette âme des ténèbres,
Cette larve des nuits.

CINQUIÈME GEMME

CIX

TOUR DE TAILLE

Les pierres de l'Ephod sont au nombre de douze,
Qui sont les douze mois. Janvier a le grenat;
Février, l'améthyste au reflet incarnat;
Mars, le jaspe sanguin que le lapis jalouse.
L'émeraude est en mai, le saphir pour avril;
Juin a l'agate-onyx, Juillet, la cornaline,
Août, la sardoine. Pour Septembre est le béryl;
Novembre a la topaze, Octobre aigue-marine,
Décembre a la turquoise, autrement callaïs.
Les femmes autrefois ont, en divers pays,
Dans cet ordre sacré porté des phylactères
Où le signe du mois gravait ses caractères.
Sur sa ceinture aux douze amulettes brillants,
Catherine de Médicis, disent les livres,
Eut des onyx plus grands qu'un écu de trois livres,
Et mit le zodiaque à l'entour de ses flancs.

SIXIÈME PERLE

CX

ROSAIRE

Dans les collections de ce missionnaire
Une chose inouïe et douce se trouva
Le plus mystérieux de tout ce qu'on rêva,
Le plus prestigieux de tout ce qu'on vénère.

Une merveille telle... à peine l'on y crut ;
Une prodigieuse et délectable chose :
Un chapelet pilé d'une pâte de rose,
Cueillie au bord du Saint-Sépulcre où Dieu mourut.

Faites, ô mon Seigneur que ces fleurs embaumèrent,
Faites, ô mon Seigneur que ces roses aimèrent,
Que je dise ce chapelet plein de vertus
Né de votre sang mort et de vos pleurs perdus !

CXI

Lors du transfert récent de cette sépulture
D'une dévote ancienne, un miracle surprit,
La dérogation aux lois de la nature,
La plus formelle, et propre à confondre l'esprit.

Le corps était en poudre, en fine et grise cendre,
A peine subsistaient quelques débris humains ;
Et, parmi, le bouquet de roses le plus tendre
Émergeait sous la forme adorable des mains,

Comme vivantes, sans défaut et nulle atteinte
De ces corruptions, ô Mort, que tu nous dois,
Parce que la défunte exquise, cette Sainte,
Ne récita son chapelet *que sur ses doigts !*

CXII

LES BELLES ROSES

A M. Victor Maurel.

On n'a de droit que sur les choses
Pour lesquelles on a souffert ;
Nul ne connaît le prix des roses
S'il n'a, sous leur feuillage vert

Déchiré sa chair aux épines
Qui surent le faire pleurer...
— Alors les roses sont divines
Et nous pouvons les respirer ;

Car nous sentons parmi les veines
De leur pétale rougissant,
A côté de leurs odeurs vaines,
Le fier parfum de notre sang.

CXIII

HISTOIRE D'UNE ROSE

A Mlle S. Lemaire.

Une reine, en sortant, aperçut une rose
Qu'elle voulut cueillir à son retour du bois.
Le carrosse roulait; l'arrêter d'une pose
Gâtait la promenade; elle éleva la voix :

« Que l'on place un gardien près du rosier, dit-elle;
Le chaud de notre course eût flétri cette fleur;
Nous l'aurons, au retour, plus intacte et plus belle,
Car, du soir, dans ses plis, luira le premier pleur. »

Mais les jeux et les ris firent oublier l'heure,
La rose et le gardien, dans un retour hâtif;
Et l'ombre dans les plis des clairs pétales pleure
Pour accomplir l'ordre formel et fugitif.

Le temps s'écoule, la nuit vient, le malheur monte :
La destinée apprête un martyre royal
A celle qui d'un geste élégant et qui dompte
Ordonna de garder la rose pour un bal.

La rose n'est plus là; mais le factionnaire
Veille, veille longtemps; garde, garde toujours;
En vain, de la prison, à l'échafaud, l'on erre,
Les jours chassent les nuits, les pleurs voilent les jours;

La sentinelle est remplacée — une autre veille,
Une autre garde ; nul ne sait d'où l'ordre vint;
Et le rosier n'existe plus... mais on réveille
Dans son cachot, la Reine... et l'ordre n'est pas feint

De la mener mourir, en l'affreuse journée...
Et son sang coule, et c'est la rose de jadis
Que sa tête qui tombe effeuillée et fanée,
Par qui les mots, sur l'autre rose, furent dits.

Mais c'est un ordre exprès qu'un mot de souveraine,
Son vœu fragile dure au-delà du malheur;
Et nous veillons encor le spectre de la Reine
Qu'ordonne de garder le spectre de la fleur.

CXIV

L'ORACLE

Il s'agit d'un espoir immense, d'une attente
Vaine ou féconde ; un mot du destin, il le faut ;
Le cœur est palpitant et l'âme est haletante
Toute parole, en telle alternative, vaut.

Ce mot, qui le dira ? Sera-ce la pendule
Muette, et se prenant soudain à repartir;
Ou la réponse frêle et paraissant sortir
D'un vase qui tout seul se brise, et la module ?

C'est sa robe de fleur que fait choir une rose
Se dévêtant de ses pétales lé par lé,
Qui, d'un bruit mat, rompt le silence, emplit la pause,
Et, dans ce grand mystère, une plante a parlé.

SIXIÈME ANGE

VIRGO MATER

Marie a en toutes choses une simplicité inexprimable : on dirait un fil de soie blanche de la plus grande délicatesse.

CATHERINE EMMERICH.

VIRGO MATER

CXV

AB OVO

Gentille petite Madone
Vers qui monta ma jeune voix,
Il sied pourtant que je te donne
Encore un hymne d'autrefois :

Tu tenais chapelle plénière
Entre les deux lits fraternels ;
Et voici de quelle manière
S'ordonnaient tes jours solennels.

De chapelets, de banderolles,
On ornait ton joli trépied ;
Et des fleurs ouvraient leurs corolles
Dans leur collerette en papier.

Même, lors du Mois de Marie
Et pour la Prière du Soir,
Car c'est le temps où mieux l'on prie,
Fumait un minime encensoir,

L'Abbé siégeait. Vers ta plastique,
Dans l'odeur du géranium,
Montait un enfantin cantique
Qu'accompagnait l'harmonium.

La bleue et la rose bougie
Vers toi flambaient leurs petits feux ;
Et nos petits cœurs en vigie
Vers Toi dardaient leurs petits vœux !

Ces temps sont clos ; ce premier acte
Cesse ; la toile abat son pli,
Hélas ! et ton plâtre contracte
Des tons d'ivoire, dans l'oubli !

Un Rosaire dont la dizaine
Manque, de ton cou recollé
Pend : l'indifférence t'assène
Son interrègne désolé,

D'autant plus piteux qu'à ce rêve
Plus pieux il a succédé ;
C'est injuste ; aussi je m'élève
Contre cet ingrat procédé.

N'était-ce donc pas ta présence
Réelle qui faisait si pur,
Le vieux sommeil de l'innocence
Sous ton influence d'azur ?

Les réveils étaient toujours calmes,
Entr'ouverts sur la queue-leu-leu
De tes cierges et de tes palmes,
Sous un dais de taffetas bleu.

L'âge juvénile s'indigne
Contre ton culte puéril ;
Mais je réagis, et je signe
Ta révocation d'exil.

Et dévotieux, je te dore
Cet Ex-Voto des anciens jours,
O Vierge ! car si je t'adore
Un peu moins, je t'aime toujours !

CXVI

MATER ALMA

A M. de Nolhac.

La Vierge du Corrège est la plus amoureuse
Du Bambino sublime et de l'auguste Enfant;
Tout son corps, qui s'incurve en abri, le défend,
Le sommeillant Jésus qui la fait bienheureuse.

Son geste rassemblé se recourbe et se creuse
Pour mieux environner le dormeur triomphant ;
Et son cœur qui, de loin, dans l'avenir se fend,
Bat sur celui qui doit la faire douloureuse ;

Mais, sans doute, sachant le prix de la douleur,
Elle veut aujourd'hui n'être qu'un cœur de fleur,
Un tutélaire asyle, un élu coquillage;

Et tout à la fois, mère, amante, plante et plage,
Elle penche son buste, ensemble énorme et fin,
Comme un bouquet de lis sur son bouton divin.

TRIPTYQUE VIRGINAL

CXVII

JUSTES PROPORTIONS

(FERMAIL DE DROITE)

A quoi bon tous les cris que le trépas suscite ?
C'est quitter ici-bas pour se rendre en haut lieu.
Mourir, c'est à la fin doter de sa visite
Notre-Dame la Vierge et le grand baron Dieu.

CXVIII

ATTRIBUTS

(VOLET EXTÉRIEUR DE DROITE)

J'ai vu la Vierge au puits, celle au chardonneret,
Et la Vierge au raisin près de la Vierge au voile ;
Mais celle à qui ma palme encor se donnerait,
S'il me fallait doter la plus charmeuse toile,
Ne serait ni la Vierge au fruit, ni celle au seau,
Ni la Vierge au lapin, ni la Vierge à l'oiseau,
Ni celle sur l'Enfant soulevant un blanc linge ;
Mais celle de Durer, l'étrange Vierge au singe.

CXIX

PREMICE

(VOLET INTÉRIEUR DE DROITE)

Quand la lumière fut éteinte enfin. Marie
Fut surprise de voir de flamme encor fleurie
L'ombre ordinairement noire comme un tombeau.
Elle cherchait en vain quelque part un flambeau
D'où partît ce reflet, blond comme une alvéole,
Sans voir s'irradier, à son front, l'*auréole*.

CXX

UN ANGELUS

« ... Et elle se demandait quelle était cette salutation. »

SAINT LUC, chap. 1er.

Hors des murs blancs que l'aube teint de rose,
Maria sort pour s'ouïr saluer,
Et la lueur divine qui l'arrose,
Jusqu'à son cœur, à flots, semble affluer.

De l'*Angelus* à demeure elle est lasse,
C'en est assez du froid intérieur,
Où sans pitié la peinture la place,
L'*Ave* dehors lui sera plus rieur.

Fi du décor flamand, de perspective
Terne, aux murs bas, à l'étouffant plafond,
Où, par la chambre, un ange qui s'active
Du Saint-Esprit fait le lit dans le fond.

Elle s'avance, aimable et délicate,
Pleine de grâce, et d'un pas sans langueur
Et, sous sa chair transparente d'agate,
On sent veiller la clarté de son cœur.

Sur son chemin une svelte asphodèle
Erige en vain ses calices pâlis;
Toutes les fleurs sont laides auprès d'elle,
La Vierge, pure et droite comme un lys.

Jeune première éternelle, ingénue,
Au rôle long comme les cauchemars,
Et si longtemps candide sous la nue
Que l'on dirait Mademoiselle Mars.

Elle s'attend à voir d'une nuée
De bois doré sortir le Gabriel
Pour l'oraison dont elle est ennuyée
Prêt à descendre, à cette heure, du ciel.

Quand, sous l'aurore exquise qui déferle,
Elle distingue au milieu du rocher,
Dans un repli du terrain gris de perle,
Un enfant brun qui n'ose s'approcher.

Car le Seigneur ayant besoin des anges,
Pour l'*Angelus* n'a trouvé, ce matin,
Que ce bambin aux ailes de mésanges
Qu'il a coiffé d'un nimbe byzantin.

Ce garçonnet dans sa robe brodée
Ne trouve plus pour celle qu'il attend,
De l'oraison la phrase commandée,
Et se tient coi, timide et palpitant.

Il sait très bien que sa mémoire lente
Fait manquer la représentation ;
Marie attend, au fond, très bienveillante,
Prête à souffler la salutation.

L'ange marmot la distrait et l'étonne,
Cherchant en vain le texte rabâché,
Et qui, là-haut, croit entendre que tonne
Un Tout-Puissant très méchant et fâché ;

Un théâtral Adonaï qui bouge
Son bras terrible et plein de bacchanal ;
Un Jupiter en robe bleue et rouge,
Un Jéhovah d'image d'Epinal.

Il lui plaît mieux que l'éphèbe languide,
Au geste noble, au visage fleuri,
Que, dès longtemps, lui députent les Guide,
Les Titien et les Cagliari.

Il balbutie, hésite, désespère
Du verset qui jamais ne varia,
Et crie enfin : « Madame Maria !
Je ne sais plus ! n'en dites rien au Père ! »

CXXI

ROSA MYSTICA

(VOLET INTÉRIEUR DE GAUCHE)

L'humble Rose mystique, aux noces, au tombeau,
Près d'elle avait toujours, éblouissant et beau,
Blanche escorte céleste et qui l'aide ou soutienne,
Un ange gardien, une fleur gardienne ;
Et quand elle mourut, l'ange au monde abhorré
Prit Rose évanouie et Lys évaporé.

CXXII

LES SAGES

(VOLET EXTÉRIEUR DE GAUCHE

Elles sont là debout, droites comme des hampes,
Garant du moindre vent les flammes de leurs lampes,
Et fatiguant leur teint à ne point sommeiller.
Et quand l'époux verra leur front las de veiller
Sans se préoccuper de l'huile ou de la mèche,
Il choisira parmi le bataillon qui pèche,
Et mettant, pour dormir, les lampes de côté,
Entretient seulement le feu de sa beauté.

CXXIII

OPTION

(FERMAIL DE GAUCHE)

Il vaut en somme mieux mourir subitement :
Le bon Dieu, s'il est Dieu, pouvait faire autrement;
Mieux vaut — puisqu'il le faut, mourir sans qu'on y compte :
Le bon Dieu, s'il est bon, y trouvera son compte.

CXXIV

INCARNATION

(INSCRIPTION)

Je t'admire, ô Durer, et ta gravure Sphynge,
Dont les suggestions sont une infinité ;
J'adore ta Madone, et, près d'elle, ce singe
Qui figure à ses pieds l'étrange Humanité.

SIXIÈME GEMME

CXXV

LA PERLE

> Cette perle, de la plus belle eau qu'on ait jamais vue, est précisément faite et évasée comme ces petites poires qui sont musquées et qu'on appelle des *sept en gueule* et qui paraissent dans leur maturité vers la fin des fraises.
>
> SAINT-SIMON.

Tour à tour on la nomme *Union*, Marguerite,
C'est la goutte de lait prise au sein de Vénus ;
Sa candeur resplendit sur la candeur des nus,
La blancheur de la chair, de sa blancheur hérite.

La porter dignement est un art plein de rite ;
Vivante, elle se meurt sur les cols malvenus ;
Et sa richesse atteint des chiffres inconnus
Par l'iris, l'orient et la rondeur prescrite.

La maîtresse de Marc-Antoine posséda
Deux poires qui valaient les jumeaux de Léda,
Elle en ornait son sein fait de nocturne albâtre.

Or elle en fit fondre une, et but deux millions
D'un trait, grisée ainsi, sur ses peaux de lions,
D'un vin qui méritait d'enivrer Cléopâtre.

CXXVI

OSTREA

Jules César fit autrefois à Servilie,
Sœur de Caton d'Utique, un cadeau des plus grands :
Une perle qui n'eut jamais sa plus jolie
Et payée onze cent dix mille de nos francs.

Lollia Paulina qu'aimait Caligula,
Fut la plus folle amoureuse des perles fines,
Car pour huit millions sur elle en circula,
Et son époux lui-même en eut à ses bottines.

Néron en parsemait le lit de ses nocturnes,
Et plus tard Buckingham, aux regards éblouis,
En fit sur son pourpoint couler comme des urnes,
Dans les salons d'Anne d'Autriche et de Louis.

Cette reine en porta sur son vertugadin
Un nombre auquel le rêve à peine s'assimile :
Un seul jupon en vit quatre-vingt-douze mille
Rouler par son azur ou son incarnadin.

CXXVII

LES PERLES

Pulchritudinem candoris ejus admirabitur oculus.

A Madame Matilde Serao.

Dans le golfe Persique, et près de Taprobane,
Aux bords d'Acarnanie ou de Coromandel,
Des milliers de pêcheurs désertant leur cabane
S'immergent sous les flots en un danger mortel.

Une pierre, à leur col, les force de descendre;
Ils plongent sous les eaux des instants infinis,
Puis remontent, portant le bijou le plus tendre,
La coquille où la perle oriente ses nids.

Mais leur vie a tôt fait de céder à ces joutes;
Un requin les dévore, ils sont asphyxiés,
Le sang fuit par leurs yeux, et leurs humides routes
Se sillonnent de pourpre... et c'est extasiés

Qu'ils meurent, l'œil fixé sur l'invisible proie,
Qui doit aller parer dans les pays lointains,
De ses feux irisés, la beauté qui les broie
Et par qui leurs printemps sont, en une heure, éteints.

O femme, Hélène encore en quête de parures,
De quel plus pur joyau veux-tu te couronner,
Que du dernier soupir de tant de créatures
Ces tristes pêcheurs morts pour te vouloir orner?

Et je songe parfois, en nos mornes soirées,
Que là-bas le pêcheur mystérieux descend
Apprêter les colliers des épaules moirées
Dont le lait de leur perle a coûté tant de sang !

CXXVIII

MARGARITA

Madame se meurt ! Madame est morte !

A M^me^ Albert Robin.

Quels sont donc les fanaux qui brillent sur ces côtes ?
Quel navire en péril ? quel phare tournoyant ?
De quels feux ces reflets mouvants sont-ils les hôtes
Qui posent sur les mers ce miracle ondoyant ?

Est-ce une boréale aurore entre les ondes ?
Une phosphorescence énorme au cœur des eaux ?
Ou les palais bleuis et leurs grottes profondes
Que gouverne Saleh, roi coiffé de roseaux ?

Non, c'est plus ! un mourant collier d'Impératrice !
Des millions en perle, anémiés et las,
Qui s'en vont immerger sous l'eau réparatrice
L'iris agonisant de leurs tristes éclats.

Les joailliers, interrogés sur les chloroses
De la parure, ont conseillé ce bain de mer,
Qui doit rendre aux doux rangs leurs riants reflets roses
Au baiser retrouvé du natal gouffre amer.

Les perles ont aussi le mal du pays glauque,
Le spleen du pleur salé qui les a fait blondir
Nostalgiques des flots aux cantilènes rauques
Entendus en sentant leur mol grain s'arrondir,

Avant d'aller orner les épaules des femmes,
Sous les lustres brillants dans le bal inouï,
Tarissant de leurs feux, étanchant de leurs flammes,
Le bijou tout à l'heure en la vague enfoui.

Et le joyau débile, en sa caisse de verre,
Maintenant plonge au fond de l'océan du Nord ;
Une garde d'honneur vigilante et sévère
Le veille, nuit et jour, de la vie à la mort.

Il voit le flot natif baiser ses rondeurs nues,
Et se sent frissonner quand les poissons surpris
S'en viennent visiter ses perles reconnues,
Pleins de l'aigre pitié des fraternels mépris.

Baisera-t-il encor l'impériale épaule,
Le collier reparu plus splendide et plus pur,
Ou l'esturgeon luisant dont l'écaille le frôle,
Le verra-t-il enfin expirer sous l'azur?

Et sa perle sans prix devenue inutile
Rouler parmi le sel ses orients éteints,
Et dans les bleus parvis où l'Océan s'instille,
Servir de bille morne aux tritons enfantins?

CXXIX

MARGUERITE

Pour la naissance d'une arrière-petite-fille de Victor Hugo.

Fleurdelys, Esméralde offraient des noms de fleurs
Et de gemmes, à prendre en l'écrin du Grand Maître,
Au jardin du grand-père ; et leurs douces couleurs
Blanche et verte seyaient au front qui vient de naître.

Cosette eût bien été le prénom qu'il fallait,
Pour baptiser la chose exquise, la chosette
Qu'est l'enfant nouveau-né, dont la rose fossette
Tout entière s'emplit d'une goutte de lait.

Mais la goutte de lait qui pare un diadème,
C'est la perle ; et la perle étant *Margarita*,
Cette petite enfant du grand-père hérita
Du beau nom perle et fleur qu'il eût élu lui-même.

CXXX

RESTITUTION

A la comtesse de Grey.

Les perles, qui des pleurs de l'Océan sont nées
Au lever de Vénus sur les flots amoureux,
Au sortir des écrins sont parfois étonnées
Des attraits qu'on leur donne à rendre plus heureux.

La perle meurt d'ennui sur des formes sans charmes,
Nul rose ne s'irise aux gouttes de son lait ;
Et c'est une vertu de ces superbes larmes
De ne vouloir parer que le corps qui leur plaît.

Le collier qui roula vers votre épaule nue
A des bleus de matin, des azurs de couchant ;
Né des chairs de Cypris, il vous a reconnue ;
La mer qui l'a pleuré vous rapporte son chant.

PERLES BAROQUES

CXXXI

BARCA

Hamilcar alluma la lampe de l'idole,
Et des feux verts, bleus, roux, en bigarrure folle,
Les uns, couleur de vin, d'autres, couleur de sang,
Coururent par la salle immense, l'emplissant.
Des trésors y dormaient dans l'or des calebasses ;
Les uns pendant aux murs, d'autres en nappes basses,
Callaïs que la fronde arrache aux flancs des monts,
Des diamants pareils à des yeux de démons ;
Dans l'urine du lynx, des escarboucles nées ;
Des pierres que Tanit avait disséminées,
Glossopètres et Landastrums et Thyanos,
Trois sortes de rubis aux éclats infernaux,
Et quinze genres de saphirs et d'émeraudes.
La nuit s'irradiait d'éclaboussures chaudes,
Parmi des glaçons bleus et des frissons d'argent,
En un éclat nombreux, composite, et changeant ;
Calcédoines et fulgurales céraunies,
Dont contre les venins les vertus sont bénies ;
Les topazes de Zabarca, sauvant des peurs ;
Les opales de Bactriane, des vapeurs.
Et la corne d'Ammon, qui près d'un lit s'allonge
Pour assurer aux nuits la visite d'un songe.

CXXXII

CUEILLETTE

A Paul Musurus.

Aladin ayant pris la géniale lampe,
Regagna la terrasse, et, du bord de la rampe,
Se mit à contempler les arbres du verger.
On les voyait de loin sous la lune émerger
Enormes, merveilleux, de toutes les nuances
De citrins, de lilas, d'azurés, de garances;
De pourpres ; les uns blancs d'un luisant de cristal,
De bleus, de violets aux feuilles de métal,
De tirant sur le vert, et d'autres sur le jaune ;
D'allongés et de ronds, d'autres tournés en cône :
Et c'étaient des rubis et des rubis balais ;
Saphirs, les bleus ; améthystes, les violets ;
Perles et diamants de laiteux et fulgides ;
Et jamais on n'en avait vu d'aussi splendides.
Aladin n'en savait le nom ni la cherté ;
Et stupide devant toute cette clarté,
Regrettait que ces troncs d'escarboucles prodigues
N'offrissent pas plutôt le raisin et les figues
Ou d'autres fruits de Chine excellents et communs.
Pourtant, bien que ceux-ci n'eussent point de parfums,
Séduit par leur éclat, il emplit sa ceinture
De fruits de toute forme et de toute peinture,
D'amaranthe, de vermillon et d'incarnat,
De mûres de jayet, de pommes de grenat.
Il courait dans la nuit qu'éblouissaient ces pierres,
Et sentant sur ses pieds empêtrés dans les lierres

Rouler des citrons d'ambre, un cédrat de béryl,
Des oranges d'aventurine et de topaze,
Des cerises d'onyx, des pastèques de prase...
— A peine, pour les ramasser, se baissait-il.

CXXXIII

CASTELLA

Au comte Boni.

Vous avez bien porté le nom de Castellane,
Le soir que, nous ouvrant des châteaux de rubis,
De saphir, d'émeraude, et d'ambre, et de lapis,
Vous nous avez joué cette noble Attellane.

Le cygne qui sur l'eau mystérieuse plane
En des miroitements de fluide tabis
S'étonne d'effleurer un liquide tapis
Où le reflet des feux refleurit et se fane.

Mais vous fûtes vous-même un reflet d'Aladin
Lorsque, dans le méandre ébloui d'un jardin
Fantastique, aux fruits d'or faits de lanterne peinte,

Vous nous montrâtes cet érable négundo
D'un blanc bleui par des lumières d'un ton d'eau,
La perle d'un collier tout plein d'exquises feintes.

CXXXIV

JARGON

Quand le prince eut épousé
La fille parlant des perles,
Nul discours ne fut dosé,
On jasa comme des merles.

Jamais assez ne parlait
La diseuse d'escarboucles;
Elle parlait violet :
Améthyste, croix et boucles.

Quoi de plus délicieux
Que d'entendre qui dégoise
Le verbe prestigieux
D'un cantique de turquoise?

A peine avait-elle dit
En murmurant, le mot : j'aime!
Que son amant, interdit,
Voyait pleuvoir une gemme.

De ce discours qui versait
Des joyaux comme un fulgore,
Jamais on ne se lassait;
Toujours on disait : encore!

Au point qu'un fleuve roula
De rubis aux clartés chaudes;
Tout le pays s'emperla,
On mangea des émeraudes.

La fille parlait toujours
De précieuses matières
Elle parlait tous les jours,
Et toutes les nuits entières.

Jamais on ne se plaignait
Du plus aigu bavardage
Dont toujours un béryl naît,
Dont un girasol s'étage.

Mais une inondation
De perles fut signalée
Sous la conversation
De trop de perle parlée.

Et ses sujets lui coupant
Chaque gemme qui s'élance,
La fille en dit tant et tant
Qu'on l'induisit au silence.

CXXXV

PAGODIE

Laidronnette vit venir
Devers elle des pagodes
Nombreux à n'en plus finir
Et bâtis d'étranges modes.

Ils étaient de diamant,
De perle, de crystal, d'ambre ;
Les uns laids, d'autres charmants,
Lesquels emplirent la chambre

D'un tumulte de rubis,
De saphyrs et d'émeraude,
Qui, le long de ces habits,
Caquète, tournoie et rôde.

Ils se mirent à jouer
Des citoles de coquilles ;
A l'ajuster, à nouer
Sur elle cent passequilles.

Laidronnette maniait
Leurs corps de cristaux de roche,
D'améthyste, de jayet ;
Elle en nichait dans sa poche,

Dans son sein, dans son manchon,
Riait de voir leurs opales
Monter à califourchon
Sur les doigts de ses mains pâles.

Et, s'asseyant sur les bancs
Du boulingrin, Laidronette,
Entendait dans ses rubans
Leur voix de marionnette.

CXXXVI

NOUVELLE ROCHE

La turquoise, dit-on, naît sur les os de morts.
Et j'ai parfois, Hélène, un instant de remords,
Quand je vous vois, le soir, redoubler de turquoises.
Et je songe à toutes ces angoisses grégeoises,
Aux fils agonisants, aux époux transpercés,
A tant d'esprits rendus, à tant de sangs versés
Qu'il a fallu, pour que vous parussiez plus bleue ;
Et qu'une robe égale en splendeur à la queue
De l'oiseau de Junon, se constelle des yeux
De tant de héros morts expirés sous les cieux.

CXXXVII

« Adieu patrie.
Azur. »
V. H.

O vous l'homme sur qui toutes turquoises meurent
J'en suis épouvanté.
Et nos velléités d'alliance en demeurent
Comme un mort enfanté.

Où sauver les boutons, les bagues et les cannes
Que vous allez tuer?
Comment du bleu qui sort de mes cent sardacanes
Me déshabituer?

Et quelle affinité peut exister en somme,
Quel lien ou quel rit
Entre le meurtrier des turquoises et l'homme
Que « turquoise guérit ».

Vous tuez les turquoises :
Le sinistre forfait :
Quelles lois iroquoises
Ont-elles ainsi fait,

Par antithèse due
Et paradoxal heurt,
Rencontrer qui les tue
Et qui, sans elle, meurt ;

« Tout ce que l'on voit bleu ne saurait pas verdir, »
Disent les bijoutiers.
« Tout ce qu'on voit vivant ne saurait pas mourir... »
— Et si vous ajoutiez

Au sensitif écrin des amitiés offertes
Quelques neufs sentiments,
Je me résignerais à mes turquoises vertes,
Peut-être sûrement.

Nous avions eu Gérard le tueur de lions,
Bonbonnel, de panthère,
Et ce tueur de cygne, en ses rébellions
Dont Villiers déblatère.

Mais toujours, ô nature, et tu renchéris sur
Et de neuf tu dégoises,
Et tu nous réservais ce tueur de turquoises,
Cet assassin d'azur.

CXXXVIII

TURQUOISES MORTES

Les turquoises, comme les femmes,
Meurent d'une fragile mort
Et rendent le bleu de leurs âmes
Comme elles le bleu de leur sort.

Mourir, c'est verdir, pour ces pierres,
Mais le vert devient bleu, le soir.
Qui leur rend le droit d'être fières,
Quand le jour meurt dans le miroir.

A mesure que la nuit tombe,
La turquoise reprend son bleu,
Et la gemme sort de sa tombe
Et l'azur n'a pas dit adieu.

CXXXIX

> Je vis une plume de paon dans les feuilles des cahiers sacrés. Je lui dis : « Telle dignité me semble au-dessus de ton mérite. » Mais elle me répondit : « A l'être doué de beauté, nul ne refuse la main, partout où il se présente. »
>
> SADI.

La Pompadour s'éprit de l'art de Pyrgotèle ;
Elle protégea Guay, ciselant avec lui ;
Sous la pierre gravée, auprès du sien, à lui
Son nom faisant de loin envieux, Praxitèle.

L'art de Dioscoride eut l'honneur de ses mains,
Elle portraitura des dieux et des humains,
Manœuvrant les touret, tarière et bouterolle,
Et signant au dessous en une banderolle.

La glyptique lui doit des essais ingénus
Et savants, un camée où sont des enfants nus,
Un buste de son roi, des têtes, un génie.

Et c'est un bibelot vraiment digne d'amour,
Qu'une intaille où Louis gravé par Pompadour
S'éternise en sa précieuse gémonie.

CXL

A Sarah Bernhardt.

Vous m'avez enchaîné, de deux anneaux, amie :
L'un en fleurs d'amaranthe à l'amour éternel :
Platine ciselé, symbole fraternel,
Dont rien ne dissoudrait l'alliance affermie.

L'autre a deux masques bleus sculptés dans deux opales,
Roses, jaunes, lilas — tous les feux de l'iris ;
Et vos tragiques pleurs, et les comiques ris
De l'éblouissant rouge y tournent au vert pâle.

Votre charme, pour moi, vit dans ces deux sœurs bagues ;
L'une est la foi fidèle, et l'autre a les jeux vagues
Où l'âpre volonté s'attendrit de langueurs.

Et lorsqu'à mes doigts froids se nouera Libitine
Qu'elle éternise auprès de l'anneau de platine
L'opale aux tons changeants qui n'a rien de nos cœurs !

CXLI

Le même à la même.

Je possède une bague, et qu'entre toutes j'aime,
Un jaune scarabée et qui garde en son cœur
Une goutte d'eau vive enfermée en la gemme,
Souvenir du déluge immortel et vainqueur.

Je t'offre cet anneau parce qu'il est, je pense,
Le seul qui de tes doigts soit le digne décor;
Mais un cadeau plus rare, et pour ma récompense,
M'offre un lacrymatoire *où des pleurs sont encor!*

CXLII

J'ai porté, tout un jour, la bague d'un Génie [1];
L'enfant du Grand Aïeul l'avait mise à mon doigt;
Noble alliance avec le rythme et l'harmonie,
Fiançailles d'honneur que ma Muse lui doit.

Tout un jour, j'ai porté l'anneau du Grand Poète,
Attendant, en mon cœur, la naissance du dieu,
L'éclosion du germe auguste dans ma tête,
Et l'incendie, en moi, d'un invisible feu.

Mais l'anneau se faisait plus pesant d'heure en heure;
L'Océan d'émail vert devenait son chaton,
La pierre était le roc de Guernesey qui pleure...
— Et j'ai rendu la bague, en demandant pardon!

1. Victor Hugo.

CXLIII

Les *conversations de la magnificence*,
Auxquelles excellait la sœur de Scudéri,
Ont parlé de la pierre en qui tout est décence,
Douceur : la chrysolithe, et dont l'air fut chéri

Par Louis Treize, roi si plein d'hypocondrie !
Dont pour que son ennui se déride et sourie,
Il suffisait parfois, quand il avait souffert,
D'un regard de la bague aimée au doux œil vert !

CXLIV

Pour une fiancée.

Le poète vous offre un anneau de Lalique,
Le fin bijoutier-fée aux délicats émaux.
La bague est fée aussi, d'un printemps métallique,
Distillant tous les biens, dissipant tous les maux.

C'est la couronne de Titania, coiffée
De fleurs dont la rosée est un deuil d'Ariel ;
C'est pourquoi, pour auréoler vos doigts de fée,
Sa guirlande est reprise à l'Immatériel.

Elle est rosaire aussi, chapelet de fleurettes ;
Dites en la dizaine à parfumer vos jours.
Et si parfois un pleur est dans leurs collerettes,
Qu'il s'évapore au feu de vos nobles amours !

CXLV

J'aime les vieux bijoux faits de pierres bizarres
Dont les noms inconnus, familiers ou barbares,
De leur initiale écrivent à leur tour
Le nom mystérieux d'une idole d'amour.
Presque toujours ils ont perdu de leur prestige ;
Ce qu'ils disent, sans fin, est sujet à litige.
Ils s'en vont bégayant de leur nombre incomplet
Le nom estropié qui maintenant déplaît,
Après avoir comblé d'ivresses et d'extase.
Et leur turquoise morte et leur défunte prase
Phrasent autour d'un bras indifférent leurs mots
Indéchiffrés, ou vont suspendant leurs émaux
Pâlis au col qui n'a cure de leurs syllabes ;
Ou tournent à nos doigts leurs tristes astrolabes.
Et leurs vides chatons repeuplés peu à peu,
Au hasard, remplaçant le rouge par le bleu,
Font trébucher les orthographes disparues,
Et les sonorités qui, peu à peu, décrues
Infligent aux doux noms des belles et des beaux
Hélas ! le même affront, qu'à leurs corps, leurs tombeaux.

CXLVI

CORTÈGE

En dix-huit cent quatre-vingt-quatorze, à Bruxelles,
Une fête inouïe eut lieu, vraiment de celles
Qu'on n'oublie, en l'honneur des gemmes. Ses déduits
Furent organisés par le peintre Den Dhuyts.

On y vit tout d'abord le char de la lumière ;
Ensuite la turquoise apparut la première ;
Puis vinrent la topaze et l'améthyste avec
Le saphyr et les diamants à l'œil plus sec ;
Le rubis, l'émeraude et les bijoux stellaires.
Ce ne furent que feux vifs ou crépusculaires

Sans discontinuer durant tout le parcours,
Qui transformait la nuit en le plus beau des jours
Et dont s'irradia la clarté sans un leurre
Des *marchés aux poulets* jusqu'à la *Rue au beurre*,
En rayons mauves, bleus, roux et chrysoprasés...
Des gens venus de loin y furent écrasés.

CXLVII

Un buste de Tibère en pâte de turquoise
Qu'à Florence je vois,
Au menu cabinet des gemmes qui dégoise
Tant d'extase à la fois,

Me revient : je vois peu de chose précieuse,
Rarissime à ce point,
Envoultante quasi, froide et prestigieuse,
Je ne m'en dédis point,
Ou comme un clair de lune à l'intérieur point.

Singulière, bizarre, étrange, ravissante,
Noble, folle et sans pair,
Mystérieuse, oh ! mystérieuse !... et qui hante
Hic et nunc et semper
Et de scrupule exempte
Où l'art de Phidias baise l'art de Samper.

CXLVIII

LE PAIN DE SAINT ANTOINE

Au sanctuaire de Saint-Antoine, à Padoue,
Deux candélabres ciselés, d'argent massif,
Tendent leur luminaire... et l'artiste les doue
D'un sensuel attrait qui me laisse pensif.

Entre des gerbes de blancs lis pris au Carrare
Des chérubins, très semblables à Cupidon,
Se baisent d'un baiser adorable et bizarre,
En remerciant Dieu de leur faire ce don.

Et j'aime parmi tant d'*Ave* piaculaire,
De mystiques saluts, d'ex-votos embrasés,
Ces Éros égarés dans le beau sanctuaire
Rendant grâces au Saint pour la fleur des baisers.

CXLIX

RÉTABLE

Cette *Pala d'Oro* de Saint-Marc de Venise
Est un bijou sublime, incroyable, inouï,
Où dans l'ardeur des ors, la gemme s'infinise...
Et l'œil qui la contemple en demeure ébloui.

On dirait une treille aux grains de pierreries,
Cep de rubis, vignes de perles, de saphir.
Feuillage d'émeraude aux mystiques féeries
Mirant tout l'arc-en-ciel en des perles d'Ophir.

Et je crois voir pleurer sous l'ennui de leur grille
Qui les sauve du vol et les garde au saint lieu,
Ces pierres qui, rêvant d'un col de jeune fille,
Se fanent dans l'ennui de ne parer que Dieu !

CL

LE TRÉSOR DE VERTEUIL

(CHORAL DE CHAUVES-SOURIS)

De l'or monnayé dans les trous des murailles où l'ont caché les citoyens, effrayés, depuis longues années, des guerres et des révolutions. Il ne s'agit que de faire paraître ces richesses à la face du soleil, au moyen des forces données à l'homme par la nature et par l'esprit.

Second FAUST.

Nous sommes les gardiennes
Des trésors cachés;
Nos ailes vont et viennent
Pour nos péchés.

Ce mur qui se délabre
Dans le vieux corridor,
Là sont maint candélabre
Et des arbustes d'or ;
Et des vaisselles plates
Et des bijoux ternis
Où s'accrochent nos pattes,
Où se pendent nos nids.

Nous sommes les gardiennes
Des trésors cachés;
Nos ailes vont et viennent
Pour nos péchés.

Si nous étions jolies,
On vous découvrirait,
Trésors pleins de folie
Dont nôtre est le secret;
Mais les horreurs qu'inspirent
Nos vols velus et gris,
A vous garder conspirent
Sous l'aigreur de nos cris.

Nous sommes les gardiennes
Des trésors cachés;
Nos laideurs se souviennent
De nos péchés.

On oserait vous prendre
Si, parmi ces débris,
Une couleur plus tendre
Nous faisait colibris;
Et, dénichant nos voiles,
On verrait sous le mur,
Palpiter les étoiles
Du trésor à l'œil pur.

Nous sommes les gardiennes
Des vastes écrins,
Dont les feux appartiennent
A nos chagrins.

Avisez cette pierre,
Que distingue une croix,
Qui, telle une paupière,
S'ouvre sous nos effrois.

Descellez cette dalle,
Une étrange splendeur,
A vos regards s'étale
Sous notre vol rôdeur.

Nous sommes les servantes
Du gisant métal,
Et notre vol évente
Emaux, cristal,

Des marbres, des statues,
Des sceaux, des encensoirs,
Des cassettes vêtues
De rayons d'ostensoirs;
Des perles et des prases
En lumineux sanglots
Entr'ouvrant les extases
De leurs yeux longtemps clos.

Nous sommes les veilleuses
Des trésors cachés;
Nos ailes anguleuses
Les ont touchés.

Vases, tapisseries,
Des armes, des vélins,
Rutilantes féeries,
Dont nos rêves sont pleins.
Des caisses et maint coffre,
Belles au bois dormant,
Dont la beauté qui s'offre
Soupire après l'amant.

Tout se dore et s'argente
Aux flancs du rocher
Notre aile diligente
Y vient nicher.

Un pan de mur s'écroule,
Voici que, sur le sol,
Un reflet se déroule
En ruissellement fol;
Et de hautes armures
Semblant des chevaliers,
Veillent sur les murmures
Des siècles oubliés.

Nous sommes les suivantes
Du luisant trésor,
Fait aux courbes savantes
De notre essor.

Des vignes d'émeraudes,
Qui grimpent aux piliers,
Que préservent des fraudes,
Nos doux vols repliés;
Et des treilles d'opale,
Dont le feu rose et bleu
D'un jour ardent et pâle
Enguirlande le lieu.

Nous sommes les prêtresses
Des autels cachés,
Où nos deuils en détresses
Sont accrochés.

Ouvre-toi donc, Sésame!
La caverne d'Ali,
Près de ta vive flamme
Qu'on réveille, a pâli;
De lumineuses bandes
Filtrent sous les linteaux;
Nos mornes sarabandes
Desserrent leurs vetos...

Clouez, clouez nos ailes
Au cœur du portail;
Pliez nos corps fidèles,
En éventail.

ENVOI

A la Comtesse Aimery de La Rochefoucauld.

Moi qui décris ces choses
En poète voyant,
Ces rubis et ces roses
Dont je suis le croyant;
Que je sais sous la terre,
Que je sens, dont je vois
Le renaissant mystère
Aujourd'hui, d'autrefois,

Reprenant aux gardiennes
Des trésors cachés,
Tant de splendeurs anciennes,
D'ors arrachés,

Si, quelque jour s'entr'ouvre,
La nuit des souterrains,
Si la pioche découvre
Les trésors souverains,
Du merveilleux prodige
Que présage mon art
Je réclame et j'exige
Ma légitime part.

Sous peine que vous hantent
Les essaims fâchés
Des gardiennes méchantes
Des ors cachés.

Si je vois la lumière,
Qu'on porte en mon pourpris,
La splendeur la première
De ces rares débris ;
Si trop tôt je succombe,
Pour voir ce que je crois,
Qu'on plante sur ma tombe
La plus belle des croix,

Où vous irez dans l'ombre
Faire vos cris,
Et votre ronde sombre,
Chauves-souris !

L'OR PUR

Et la place de la ville était d'un or pur comme du verre.

PERSONNAGES

SEMEN, savetier.
MATRENA, sa femme.
MICHAIL, l'inconnu.
LE BARINE.
FÉDJA, serviteur de Barine.
DEUX PETITES FILLES JUMELLES.

La scène se passe en Russie.

CLI

MICHAÏL[1]

A la Comtesse d'Haussonville.

PREMIÈRE SCÈNE

L'automne. Une route à l'entrée de la nuit, sol gelé, temps froid.

SEMEN

Mauvais jour ! que dira ma femme Matréna,
Qui croit me voir venir lui portant des fourrures ?
— Donc être un savetier, travailler les mains pures
De tout ce que l'envie en l'âme réfréna ;
Ne posséder pour deux qu'une vêture vile,
Ce n'était point assez ! Quand je vais à la ville
Toucher mon dû, choisir quelques peaux de moutons
Pour doubler la chouba que réclame l'épouse,
Je m'entends rebuter partout, sur tous les tons.
Les moujiks sont absents. Qu'on raccommode et couse.
Bon, mais d'être payé, ce n'est jamais le jour,
Le traître eût-il bétail et pré, maison et cour.
Combien pour rapiécer ces deux bottes de feutre ?
Vingt kopecks. Deux griven. Belle affaire. Le pleutre !
Que servent qu'à les boire à l'instant, vingt kopecks ?
Les chemins sont mouillés et les gosiers sont secs
Et mon verre de vin me tient lieu de touloupe.
Mais ma femme qui taille en sa tête, et recoupe
Son étoffe, au logis me va recevoir mal.

1. Interprété d'après Tolstoï.

(Le savetier s'approche d'une chapelle bâtie à un coude de la route : il regarde et aperçoit quelque chose de blanc. Semen ne peut distinguer ce que c'est.)

Qu'est ceci ? quelque pierre ou bien quelque animal ?
Non. Un roc est moins blanc. La bête est d'autre forme.
Un homme ? étrange lit pour qu'un dormeur y dorme !
Miracle ! un homme est là ! Vivant ? mort ? demi-nu,
Assassiné sans doute. Un passant inconnu.
L'affaire est louche. Peu me chaut d'en rien connaître.

(Ce disant, le savetier a passé son chemin. Puis, se retournant, il voit que l'homme n'est plus appuyé contre le mur, mais s'agite comme s'il cherchait à distinguer quelque chose.)

Tiens, on dirait qu'il bouge. Y courrai-je ? Peut-être
C'est quelque malfaiteur qui ne respecte rien.
Ma foi : que Dieu l'en tire !

(Et le savetier a hâté le pas ; il a recommencé à s'éloigner de la chapelle ; mais il s'arrête.)

Ah ! Semen, est-ce bien ?
L'homme meurt de besoin et tu le laisses faire...
De crainte de risquer une mauvaise affaire.
Ce n'est pas bien, Semen.

(Semen se retourne et s'approche de l'homme.)

Un jeune homme. Il a froid.

(Il ôte sa ceinture et son caftan et les tend à l'inconnu.)

Mets ces habits, veux-tu ? — Ton regard est amène,
Viens, lève-toi. — Ses pieds sont blancs, sa face humaine.
Prends ma ceinture, mets ce caftan. — Nul endroit
De son corps n'est meurtri. — Parleras-tu ? Viens, frère.
Le temps pour discourir, à cette heure, est contraire,
Et si tes pas sont lourds, prends mon bâton aussi.

(L'homme regarde affectueusement Semen, mais semble ne pouvoir articuler aucun son. Il a revêtu ses vêtements. Ils se mettent en marche.)

Quel est ton maître, ami ?

L'INCONNU

Je ne suis pas d'ici.

SEMEN

Tous ceux d'ici, je les connais. Cherche, rappelle
Tes esprits. Qu'allais-tu faire en cette chapelle ?

L'INCONNU

Je ne saurais parler.

SEMEN

Les hommes t'ont honni ?

L'INCONNU

Non, nul ne m'a lésé. Le Seigneur m'a puni.

SEMEN

Certes. Tout vient de Dieu. C'est bien dire. Ta voie,
Quelle est-elle ? Où vas-tu ? Vers qui ? Quelqu'un t'envoie ?

L'INCONNU

Il ne m'importe pas.

SEMEN

Cet homme est fort secret.
Son langage est très doux ; mais il parle à regret.
Viens donc en mon logis pour que tu t'y reposes.

(Ils continuent de marcher. — A part.)

Me voici sur les bras d'embarrassantes choses.
Je sors pour un manteau, je reviens sans caftan ?
Oui, ma femme me va tourmenter comme un taon...

(Après un court silence et contemplant l'inconnu.)

— Mais le regard de l'homme était plein de mystère !...

DEUXIÈME SCÈNE

(L'intérieur de la maison de Semen)

MATRENA

Semen ne peut tarder à revenir. La terre
Est dure, le vent rude ; âpre sera l'hiver.
— Il me tarde aujourd'hui de le voir arriver,
Mon homme. Il a soupé. Ce peu doit lui suffire.
— Pourvu qu'il n'ait point bu... qu'il ait choisi les peaux
Comme il sied. Les marchands sont trompeurs; leurs appeaux
Sont bien plus qu'il n'en faut pour duper et séduire
Un homme si candide, et que joue un enfant !
— J'entends un pas. C'est lui !... Non... quelqu'un va devant.
Et qui voudrait venir en visite à cette heure ?
— Ce fut assez souffrir, la dernière saison,
Sans manteau. Celle-ci nous puisse être meilleure !
— On monte. On dirait deux hommes. Quelle raison ?
De quelque vagabond se serait-il fait suivre ?

(Entre Semen, suivi de Michaïl.)

Doux Jésus ! sans caftan ! sans ceinture ! Il est ivre !

(Elle le considère pleine de stupeur et de mécontentement.)

Donc il a bu l'argent et fait le généreux !
Et donné ses habits à ce faux malheureux ;
Sournois qui fait le mort et qui baisse la face,
Marque de sa traîtrise !

(A Semen.)

Infâme ! réponds-moi !

SEMEN, doucement

Donne-nous à manger, femme. N'importe quoi,
L'étranger a grand'faim.

(A l'Inconnu.)

Frère, prends cette place.
N'aurais-tu rien de prêt, Matrena ?

MATRENA

Rien pour vous !
Pour les ivrognes, rien ! Rien non plus pour les fous
Qui laissent leur esprit dans le vin, et leur bourse!
Qu'as-tu fait de l'argent, ma dernière ressource ?
L'as-tu bu, comme tout le reste?

SEMEN

Matrena,
Demande-moi plutôt quel est cet homme. Il n'a
Rien fait de mal. Retiens ta langue.

MATRENA, elle s'emporte de plus en plus

Rends les roubles!
Combien de fois tu dus t'amender ! — Tu redoubles!
Les toiles que j'avais en mariage, chien !
Passèrent où, ce soir, va la pelleterie.
Pourquoi t'ai-je épousé? Tu m'as mangé mon bien ;
Misérable ! c'est donc ainsi qu'on se marie !
Non, pas un jour de plus je ne reste avec toi.
Que la peste te frappe.

(Elle fait mine de sortir. Puis, sur le seuil.)

Et cet autre, sans foi
Ni loi, d'où tires-tu ce gibier de potence?

SEMEN

Tu ne me laisses pas parler. C'est en partance
Pour revenir ici que je le rencontrai,
Tout près de la chapelle, et tout juste accoutré
D'un haillon. Ce n'est pas l'été, Dieu nous le donne.
Il périssait de froid. Chère femme, pardonne!
La colère est péché. Songe à la mort; au ciel!

MATRENA, elle quitte la porte, s'avance vers le coin du poêle, et prépare à souper

Allons! buvez ce kwass, mangez ce pain, ce miel.
Oui, cet être est touchant, mon courroux se retire.

(A Semen.)

Regarde, il est moins triste, il se met à sourire...

(A l'Inconnu.)

Que fais-tu? d'où viens-tu?

L'INCONNU

Je ne suis pas d'ici.

MATRENA

Comment t'es-tu trouvé sur cette route-ci?

L'INCONNU

Je ne puis en parler.

MATRENA

Quelqu'un t'a fait injure.

L'INCONNU

C'est Dieu qui m'a puni.

MATRENA

Parle, je t'en conjure.
Que cherchais-tu, près la chapelle?

L'INCONNU

Je mourais
De froid, de faim. Semen vint à passer auprès,
Il me met son caftan, me console et m'entraîne...
Et vous me recevez, votre air se rassérène,
Vous m'accordez pain et pitié... Soyez bénis!

MATRENA

Prends donc aussi ce linge, étranger, et finis
Ta nuit dans ce grenier...

(L'inconnu se retire avec un geste de remerciement.)

Semen!

SEMEN

Quoi?

MATRENA

L'aventure
Est rare. L'homme est doux; mais l'étrange nature,
Pas un seul mot de lui.

SEMEN

Sans doute, il ne saurait.

MATRENA

Pourra-t-on le nourrir?

SEMEN

Le ciel veille!

MATRENA

Il m'oublie !
Je ne fais que donner. Qui me rend ? C'est folie !
. . . . . .
Le sourire de l'homme était plein de secret !

TROISIÈME SCÈNE

Même décor que le précédent

MATRENA

Te souviens-tu, Semen, de cette matinée
Bénie, inoubliable, auguste, fortunée,
Le lendemain du jour que parut l'étranger
Par qui notre destin dut si vite changer?
Son front obscur, la veille, était plein de lumière.
« Quelle est — lui disais-tu — ta tâche coutumière,
Que sais-tu faire, ami? » — « Rien. » — « Ton nom, quel est-il? »
— « Michaïl. Je travaillerai : l'homme travaille. »
— « Tu ne veux rien conter de toi. Bon, Michaïl,
C'est ton affaire. Essayons donc, vaille que vaille,
De voir ce que tu peux apprendre. » — « J'apprendrai.
Le ciel te bénira. » — Puis, degré par degré
— Si rapides ! il suit le fil de sa besogne.
Ses progrès sont sans nom; il pique, cire, cogne;
Il comprend tout; rien ne l'arrête. En quelques jours
Il en sait bien plus long que son maître; et le cours
De la prospérité pour nous commence. Il semble
Que le ciel soit entré dans la maison. Je tremble

Que Michaïl ne parte. Il a, dans le pays,
La réputation. Les clients ébahis
Ne veulent de nul autre obtenir de chaussure.
Sa couture est solide et sa maîtrise est sûre.
Il mange à peine, dort de même. Son travail
L'occupe tout entier. Jamais, près du vantail
De la porte, il ne reste à regarder la rue.
Et, n'a-t-il point d'ouvrage, il se tait, et sa vue
Paisible n'a de goût qu'à contempler les cieux.
Toujours mystérieux, toujours silencieux
Et n'ayant point souri qu'au soir de l'arrivée....

(Michaïl entre. Au dehors, bruits de chevaux et de voix.)

Un traîneau! le barine! (Oh! la chose rêvée!)
S'approche de l'isba! Cours, Semen!

SEMEN

Monseigneur,
C'est nous faire, d'entrer chez nous, bien de l'honneur!

LE BARINE, énorme, apoplectique et brutal

Lequel est, de vous deux, le savetier?

SEMEN

Moi, maître.

LE BARINE, à son serviteur qui porte un ballot

Apporte donc ici la valise, Fedja!
Marchand, tu vois ce cuir. Il me coûte déjà
Vingt roubles. Je t'en veux donner quinze, peut-être,
Pour des bottes qu'on porte au moins une saison
Sans la moindre avarie. Ou bien c'est la prison.
Tu m'entends bien.

SEMEN

Seigneur !

(Bas à Michaïl.)

Michel, accepterai-je ?

MICHAIL, simplement

Prends le travail.

LE BARINE

Tu sais, par la pluie et la neige !

(Désignant Michaïl qui semble fixer admirativement un point invisible au-dessus de la tête du barine.)

Qu'est celui-ci ?

SEMEN

Mon ouvrier.

LE BARINE

Que fixe-t-il ?

SEMEN, à Matrena, bas

Femme, vois en effet le front de Michaïl
Qui s'éclaire et sourit à d'invisibles fêtes...

LE BARINE

Parle-moi donc plutôt de mes bottes, niais !

MICHAIL

Le jour qu'il le faudra, juste elles seront prêtes.

LE BARINE, il sort en murmurant et se heurtant violemment au chambranle de la porte

Hum !

MATRENA

Cet homme est un roc. Il sort tout de biais

Et se cogne, il arrache un morceau de la porte,
Et ne sent rien ! La mort n'en veut de cette sorte.

(Michaïl, dès le départ du barine, a commencé de préparer le travail et l'entamer activement.)

SEMEN

Travaillons, Michaïl. Je redoute un ennui.
La marchandise est chère et l'homme d'aujourd'hui
N'est point accommodant. Moi je coudrai les tiges,
Toi tu les tailleras. Je crains quelques litiges
Et tes yeux sont meilleurs et tes doigts plus adroits.

(Michaïl confectionne avec contention et activité.)

MATRENA, après un silence, l'examinant

Comment donc s'y prend-il ? déjà par maints endroits
Le travail est coupé, qu'il commence de coudre,
Et je ne comprends rien aux formes... Que résoudre ?
Lui parlerai-je ? Il s'y connaît mieux que Semen.
On dirait des chaussons. Plus j'en fais l'examen,
Moins je comprends le tour des bottes du barine.

SEMEN, perplexe

Mon cœur, pour y songer, saute dans ma poitrine.
Depuis un an qu'il est auprès de nous, Michel,
Epiant nos désirs, docile au moindre appel,
Ne nous a point causé de chagrin. Il s'acquitte
Du travail comme un ange. Et quand ce seigneur quitte
Ma demeure sur cent recommandations
De finesse, de soin et de précautions,
L'ouvrier, cette fois, gâte la marchandise !
Je n'y puis plus tenir, il faut que je lui dise.

(A Michaïl)

Chère tête, pourquoi me tourmenter ainsi ?
Tu sais ce que voulait le barine, et voici

Ce que tu m'as cousu ! fourniture perdue !
En ravoir de pareille est chose fort ardue.
Ignores-tu qu'il m'a menacé de prison?
Il commande une botte et tu fais un chausson!

MATRENA, vivement

Le valet du barine est près de la fenêtre.
C'est quelque décommande, un changement peut-être...

SEMEN

Je tremble.

FEDJA

Il faut changer, mes maîtres, le travail !

MATRENA

Que dis-tu ?

FEDJA

Le barine en quittant le portail
S'est heurté. Se fit-il au front quelque blessure ?...
Je ne sais, mes amis, mais une chose sûre,
C'est qu'il est mort. Il a passé dans le traîneau.
En arrivant chez lui l'on eût dit un tonneau
Renversé. Nous étions quatre pour le descendre
Ce que c'est que de nous! Bientôt il sera cendre.
Ce seigneur si puissant ! Il ne portera plus
De bottes à cette heure, et les voilà perclus,

(Matrena et Semen le regardent. Michaïl continue de travailler.)

Ses pas qui résonnaient rudement sur les dalles.
Ce cuir vous peut servir à tailler les sandales
Qu'il faut pour le défunt.

MATRENA, à SEMEN, suivant les mouvements de Michaïl

Entends-tu bien, Semen ?
Regarde, Michaïl a déjà dans sa main
Le cuir qu'il a coupé d'avance sur la forme
Qu'on demande à cette heure, et cousu, pour que dorme
Tranquille le barine... Il présente au valet
Les sandales mystérieuses qu'il fallait,
Qu'il fallait pour le mort qui croyait longtemps vivre...
Michaïl savait mieux que lui ce qui dut suivre,
Te voilà comme il faut, barine, contenté.

FEDJA sort en emportant le paquet.

Adieu maître, salut. Tenez-vous en santé.

QUATRIÈME SCÈNE

Même décor que le précédent

SEMEN

Six ans déjà depuis que Dieu chez nous demeure
Sous les traits de cet homme. Et pas un jour, une heure
De relâche dans ses travaux. Toujours muet,
Si doux ! habile, adroit. Bien qu'il semble fluet,
Toujours courbé sur la besogne, sans relâche.
Et pour qu'il se repose, il faut que je me fâche.
Je ne m'informe plus du pays dont il vient,
Tremblant de rompre un fil léger qui le retient.
Deux fois il a souri. Le soir de ma rencontre,
Puis le jour du barine.

(A Matrena, sur un mouvement de Michaïl.)

Eh ! qu'est-ce qu'il te montre?

Michaïl regarder dehors, c'est peu commun!

MATRENA, à la fenêtre

Tiens, la voisine approche avec ses deux fillettes.
Dont l'aînée est boiteuse. Elles sont grandelettes
Et gentilles, déjà.

(Regardant avec surprise Michaïl, dont le visage s'illumine doucement.)

Vois donc, Semen, comme un
Merveilleux changement se fait dans notre frère.

LA VOISINE, entrant avec les deux Bessonnes

Bonjour, Maître.

SEMEN

Que faut-il, femme, pour vous plaire ?

LA VOISINE

De beaux petits souliers en peau, pour le printemps.

SEMEN

Je puis les faire. Il y faudra mettre le temps,
C'est vétilleux ; mais si cet ouvrier s'en charge.

(A Matrena.)

Matrena, vois, il n'a jamais ouvert si large
La prunelle... à grand'peine on reconnaît Michel.

MATRENA

Il aime ces enfants ; n'est-ce pas naturel ?
Elles sont douces, leurs cheveux sont pleins de flammes.

LA VOISINE

Je recommande bien mes deux petites âmes,
La malade surtout.

MATRENA

Est-ce quelque accident
De naissance? La vie à l'aurore est amère.
Une chute en des jeux, à cet âge imprudent?...

LA VOISINE

Non. Tombant sur l'enfant, elle-même, leur mère...

MATRENA

Quoi ? leur mère, ce n'est point toi ? Leur grande sœur,
Sans doute ?

LA VOISINE

Non, vraiment. Je les ai recueillies.
J'ai perdu mon enfant à moi. Ces deux jolies
Jumelles ne sont pas moins chères à mon cœur.

MATRENA

Veux-tu nous raconter toute l'histoire ?

LA VOISINE

Oui, certes!
Dans la même semaine elles pleuraient deux pertes.
Un mardi meurt le père, et la mère, un jeudi;
Elle passe, et son homme est à peine roidi.
Lui, c'est un arbre mort et croulant qui l'écrase,
Il était bûcheron en forêt. Dans leur case,
La femme en accouchait de son saisissement.
Pauvre et seule, elle met au monde deux bessonnes.
On a toujours pourtant ses voisins, des personnes...
Elle est seule. Elle tombe et blesse à ce moment
Cette fillette-ci. La malheureuse morte,
Le lendemain, la trouvait telle sur la porte.

Les pauvrettes pleuraient. Des paysans venus
Ont lavé le cadavre, et, sur ses membres nus,
Jeté quelques habits avec la fleur sauvage.
Puis on a discuté. Personne ne voulait
Des bébés. J'étais mère et n'avais que mon lait...
Ma foi, j'ai pris les deux poupons en élevage.
Le ciel m'ôta le mien. Mais je ne me plains pas,
Toujours ces deux vivants chérubins sur mes pas
Me consolent de mes chagrins, me font la vie
Heureuse et douce et de ma fortune ravie.
Car le gain est venu. Dieu me récompensa.
Comme aux enfants, par ma mamelle il dispensa
Le lait qui se figeait au sein de la défunte;
Sans doute à mon enfant parti leur grâce emprunte
Les célestes attraits de cet ange envolé.
Par leurs deuils consolés, mon deuil est consolé.

MATRENA

Le proverbe dit vrai : l'on vit sans père, sans mère,
Sans Dieu l'on ne vit pas.

(Elle se retourne et aperçoit Michaïl qui a écouté tout ce récit, contemplatif et souriant. De l'angle où il est assis, une lumière qui rayonne autour de lui éclaire toute l'isba.)

SEMEN

Semen, vois notre frère,
Est-ce lui qui sourit, illuminant l'isba ?

MICHAIL quitte son banc, dépose son ouvrage et son tablier, et, s'inclinant devant le maître et la maîtresse

Oui, le pardon du ciel enfin sur moi tomba.

SEMEN

Regarde, son visage est comme un luminaire.

(A Michaïl en s'inclinant.)

J'ai bien vu que tu n'es pas un homme ordinaire,
Michaïl. Je ne veux pas te questionner,
Plus que te retenir. Mais dis-moi quelque chose.
Lorsque je te trouvai, ton air était morose.
Une première fois, ton visage a souri
Quand Matrena s'est adoucie, ayant guéri
De sa colère. Un autre jour, quand le barine
Est entré, je t'ai vu sourire. Et je te vois
Aujourd'hui qui souris pour la troisième fois,
Avec au front comme une flamme purpurine.
Dis, quelle est la lueur que ta face répand,
Michaïl, et quel fut, dis, ce triple sourire?

MICHAIL

J'étais puni. Dieu me pardonne, et relevant
Mon front, l'illumina. Je puis encor te dire :
J'ai souri les trois fois pour trois verbes divins.

(A Matrena.)

Le premier je l'ai su, femme, lorsque tu vins
A moi les yeux plus doux et de pitié remplie.
L'autre fois, le barine entrait plein de folie,
Et j'ai connu le second mot. Ces deux petits
Anges sont apparus. Alors une troisième
Parole a retenti.

SEMEN

Dis-nous, Michaïl, dis
Quels sont ces mots, que je les sache et je les aime.

MICHAIL

J'avais désobéi. J'étais ange du ciel.
Dieu m'avait envoyé prendre une âme de mère,
Je volai vers ce sol, et, sous un toit mortel,
Vis une femme. Auprès d'elle, dans une amère
Détresse, vagissaient deux enfants : celles-ci.
La mère m'aperçut et dit : « Tu viens ici
Pour retirer aux cieux mon âme. Pourtant songe,
Ange de Dieu, qui dans notre misère plonge!
Un arbre vient, hier, d'écraser mon mari.
Je n'ai point de parents. Ces enfants n'ont souri
Au jour que pour tomber dans une nuit profonde.
Vont-elles donc rester toutes seules au monde?
Qui donc en prendra soin? Ange, porte vers Dieu
Ma plainte et laisse-moi vivre encore ce peu,
Allaiter ces enfants grelottantes et nues... »
— Alors, vers le Très-Haut, j'ai volé par les nues.
« Pouvais-je prendre l'âme, ô Seigneur, ai-je dit?
Le père est mort, la mère agonise en son lit
Et ne veut point quitter ses deux filles jumelles,
Tant qu'elle sentira du lait dans ses mamelles. »
— Mais le Seigneur gronda : « Va chercher l'âme : apprends
Ensuite les trois mots par qui les cœurs sont grands.
Apprends d'abord le mot qui vibre au cœur de l'être ;
Ce qu'il n'est pas permis aux hommes de connaître ;
Enfin ce par quoi l'homme aime, comprend et vit;
Après, tu rentreras au ciel. » — Alors on vit
Une flamme monter, une flamme descendre.
L'âme au ciel s'éleva que je retournais prendre,
Et je tombai sur terre au bord du grand chemin.
— Ce fut alors que j'aperçus venir Semen.

SEMEN

Mon âme se remplit d'épouvante et de joie
Songeant quel fut celui que Dieu vers nous envoie.

MATRENA

Celui que nous avons reçu, vêtu, nourri,
Celui qui, par trois fois seulement a souri,
C'était un ange...

MICHAIL

Alors j'ignorais votre essence,
J'étais glacé, mourant de faim, sans connaissance,
En proie à tous les maux de votre humanité.
La chapelle était close, et par elle abrité
A peine, je souffrais, lorsque parut un homme,
Le premier qui s'offrît à mes regards — et comme
Je le considérais, il m'apparut affreux.
« Comment se garantir quand on est malheureux,
Disait-il, se loger?... » J'étais plus misérable,
Et pourtant il me vit, passa, peu secourable,
Et la mort me parut tout entière sur lui.
Sur son visage noir nul éclair n'avait lui.
Mais voici qu'il revint. Je le connus à peine.
Car, au lieu de la mort, la lumière sereine
L'éclairait doucement; il ressemblait à Dieu.
Il vint à moi, me revêtit, et, dans ce lieu,
M'emmena; — mais la mort m'y recevait encore,
Sous vos traits, Matrena, que la bonté décore
A cette heure, mais en ce moment-là, cruels.
Vos lèvres, du reproche exhalaient tous les fiels;
Vous me chassiez, lorsque Semen vous en fit honte;
Et comme le torrent furieux que l'on dompte,
Vous redevîntes douce. — Alors je me souvins
Du premier, recherché, d'entre les mots divins :
Que contient l'homme? Et je vis que l'amour le hante.
Et je souris alors à l'amour dont s'enchante
Votre misère, et je rendis grâce à l'oint.
Mais j'ignorais encor ce que l'homme n'a point

Et ce qui le fait vivre. Or, dans votre demeure,
Depuis un an je vous servais, quand, certaine heure,
Apparut ce barine. Et je le regardais;
Lors je vis le couvrant d'une aile comme un dais,
L'ange des morts, mon frère élu qui me fit signe
Qu'avant que le soleil fût couché, l'homme indigne
Aurait cessé de vivre. Et tout bas je songeai :
L'homme pour se vêtir n'aura rien négligé,
Il se prépare pour le mois et pour l'année,
Mais ne sait pas qu'avant la fin de la journée,
Il aura disparu ! — Donc l'homme ne sait pas
Ce qu'il faut à son corps, où le mènent ses pas
Et ce que veut son âme. Et je souris de même
Ayant connu ce second mot. — C'est la sixième
Année. On voit venir la femme et ses enfants,
Et par elle je sais que les cœurs sont vivants
En Dieu... J'avais pensé qu'il fallait une mère
Aux nourrissons. Mais quand je vis la peine amère
De celle-ci se dévouer aux orphelins,
Je compris que les cœurs seuls qui de Dieu sont pleins,
Sont vivants, et qu'avec la troisième parole,
Dieu me rouvrait du ciel la divine corolle,
Et je souris encor...

MATRENA

Sa lumière s'accroît.
L'âme, à le contempler, adore, espère, croit...

SEMEN

Sa voix grandit, se fait si haute et si sublime,
Qu'on dirait qu'elle vient de la sainte Solyme...

LA VOISINE ET LES DEUX BESSONNES

L'âme, à le contempler, adore, espère, croit.

MICHAIL

Non, l'homme ne vit point du souci de sa vie,
Mais d'amour! — Du souci de ses enfants suivie,
La mourante ignorait ce qu'il fallait aux siens.
Le riche ne savait choisir entre ses biens.
Nul ne sait s'il lui faut des robes d'hyacinthe
Ou le pan d'un linceul pour s'endormir, le soir.
Ce n'est pas le souci de vivre et de surseoir
Qui m'a gardé quand je fus homme; mais la plainte
D'un homme sur mon sort. Ces filles ont vécu
Non du souci qu'on prit de leurs jours, d'un écu
Dépensé pour leur soin; mais de l'amour de celle
Dont le cœur sur leur cœur de tendresse ruisselle
Et qu'elle leur donna. — Les hommes sont vivants
Non point parce qu'ils sont de leurs besoins savants,
Mais par l'amour qu'ils ont et l'amour qu'ils inspirent.
Je savais que Dieu veut que les hommes respirent
Et croissent; aujourd'hui je sais mieux: qu'isolé
L'homme est maudit; que l'un par l'autre consolé
Doit marcher où Dieu veut qu'on s'entr'aide et s'entr'aime;
Que l'amour est divin, que l'amour est Dieu même,
Qu'être avec Dieu, vivre avec Dieu, ce n'est qu'aimer!

(Michaïl, entièrement transfiguré, apparaît comme un ange ailé et rayonnant qui s'élève vers le ciel en bénissant. — Tous tombent à genoux.)

MATRENA

Le voyez-vous splendidement se transformer!
Sa voix fait tressaillir l'isba, le plafond s'ouvre,
La gloire du Très-Haut l'illumine et le couvre,
L'aile éployée, il fuit vers le céleste lieu...

SEMEN

Gloire à Dieu!

MATRENA

Gloire à Dieu !

LA VOISINE ET LES ENFANTS

Gloire à Dieu !

TOUS

Gloire à Dieu !...

LE CRISTAL

A Mme Delarue-Mardrus.

« Un fleuve d'eau vive, clair comme du cristal... »

LE CRISTAL

A Mme Delarue-Mardrus.

CLII

Lidwine de Schiedam fut cette bienheureuse
Dont le corps s'effrita dans d'immenses douleurs ;
Monument inouï de l'histoire des pleurs
Qu'un martyre sans nom broie, édifie et creuse.

L'abcès peupla son corps d'énormes acarus
Qui rongèrent bientôt ses hanches et son ventre,
Et dont on dut nourrir le flot qui vibre et rentre,
Pour préserver ses flancs à demi disparus.

L'épaule et l'avant-bras alors se desséchèrent,
Laissant voir à nu l'os, les nerfs et les tendons ;
Lidwine fut réduite à tous les abandons,
Et pour de plus grands maux ses membres se couchèrent.

Une plaie à son front, jusqu'au nez s'étendit ;
Sa lèvre et son menton n'étaient que déchirures,
Et le sang qui sortait de toutes ses blessures
L'empêchait de parler — et sa voix se perdit.

L'œil gauche s'éteignit ; le droit, sous les lumières,
Pleurait des pleurs de sang, comme fit Jésus-Christ ;
D'horribles maux de dents, des semaines entières,
La vinrent torturer jusqu'à perdre l'esprit.

Elle cracha bientôt ses poumons et son foie ;
Son corps déchiqueté par le pus et les vers
Demeura dix-neuf ans sans aliments, sans joie,
Sans sommeil, sans boisson, et l'on vit au travers.

Le médecin de Marguerite de Hollande,
Devant cette princesse, ôta les intestins ;
On en prit la moitié pour jeter dans la lande ;
L'autre, pour attester ces étranges destins.

Des curieux sans nombre attirés par ces choses
Vinrent pour voir Lidwine ; et son corps exhalait
Un délicat parfum de lilas et de roses,
Qui merveilleusement des ulcères coulait.

On admira comment pouvaient de tant de sortes
De carie et de sang fuir de son corps détruit :
« Les vignes, qui, l'hiver, dit-elle, semblent mortes
Ont en mai tant de sève, et, l'été, bien du fruit ! »

Nul, par les plus durs froids ne secourut Lidwine.
L'entier délaissement en elle s'accomplit ;
Ses pleurs furent gelés sur sa joue en ravine,
Son corps devint de glace aux planches de son lit.

Pourtant elle existait, miraculeuse hostie,
Victime expiatoire aux péchés des humains,
Et dans ses os rongés la seule Eucharistie
Portait l'ardeur d'oser vivre leurs lendemains.

Et comme un prêtre faible, ému de ces prodiges,
Pour son pur sacrement, le lui voulut nier ;
On vit Jésus lui-même orné des cinq vestiges
S'avancer vers son lit pour la communier.

LES DOUZE PIERRES

Au milieu de la place de la ville
est un arbre qui porte douze fruits.

LES DOUZE PIERRES

CLIII

PRISME

Violet, indigo, bleu, vert, jaune orangé, rouge.

L'arc-en-ciel est l'ardent diadème de Dieu.
L'améthyste y répand l'éclat de son doux feu,
Le saphir son bleuet, la turquoise son charme,
L'émeraude, la mer, en une seule larme,
La topaze, l'éclat de midi rayonnant,
Qui meurt aventurine en son soleil saignant
Enfin dans un rubis dont la pourpre divine
Met au front de Jésus la couronne d'épine.

CLIV

TU ES PETRUS

L'homme-pierre, la pierre angulaire c'est Pierre,
Il est Pierre, et la pierre, *et Petrus et Petra ;*
Son nom dedans sa chair s'immisce et pénétra.
Pierre rentre en son nom ; l'arme dans la rapière.

Cette femme de Loth dont la statue encor
Pleure des larmes d'ombre et de sang sur Sodome
Est la statue en sel et l'étrange fantôme
Qui souligne sans fin le monstrueux décor.

Mais le spectre de pierre à tout jamais c'est Pierre,
Qui dans Rome est debout près d'une Madonna ;
Et nous voyons toujours rouler sous sa paupière
Les pleurs pétrifiés que Jésus pardonna.

CLV

LE DIAMANT

> J'ai considéré notre âme comme un château fait d'un seul diamant... dans lequel il y a, de même que dans le ciel, diverses demeures.
>
> LE CHATEAU INTÉRIEUR.

Sainte Thérèse a peint les sept châteaux de l'âme,
Maison spirituelle où l'amour s'épura ;
Où la noble colombe en Dieu s'énamoura
De l'air toujours plus pur que son ardeur réclame.

Et toujours plus avant l'esprit pénètre au cœur
De la sainte demeure où Jésus se révèle,
Et le poil se hérisse et le front s'échevèle
Et notre chair se fond d'extase et de langueur.

Et le Sauveur sans cesse aiguisant sa morsure
S'abandonne et se livre au septième salon,
Et sur la rose rouge en fleur de sa blessure
L'âme se pâme enfin, mystique papillon !

CLVI

BRENTANO

« Aux noces de Cana que Jésus présida
Il dispose des lots pour une loterie.
Chacun gagne une fleur. De toute la série
Je ne me souviens que d'un brin de réséda.

De son corps Madeleine est fort préoccupée.
Quand sur sa plate-forme elle se vient montrer
L'excès d'atours dont elle excelle à s'accoutrer
Lui donnent un air lourd et gauche de poupée.

Les Saintes Femmes sont douze : Sainte Marie,
Maroni, deux Suzanne, avec Jeanne Chusa,
Véronique, Madeleine qui s'accusa,
Marthe, trois Maria, Dina par Dieu guérie.

Un peintre vient pour faire un portrait de Jésus.
Sur sa planchette en bois il étale la cire,
Mais ne peut réussir ainsi qu'il le désire;
La ressemblance échappe à ses poinçons déçus.

Salomé dont la jupe ardente se dégrafe
Danse et laisse un frisson sur Hérode courir...
Et je suis seule à voir un démon chorégraphe
Réglant chacun des pas dont saint Jean doit mourir.

A la Vierge j'ai fait trois couronnes d'airelle
Dont ma chair et mon sang font toute la saveur.
La première est pour Dieu, la deuxième est pour elle,
La troisième pour Jean, bien-aimé du Sauveur.

Pour guérir les lépreux, le divin thaumaturge
Fait le signe de croix sur le sel et sur l'eau.
Eau bénite par qui toute lèpre se purge...
— Il s'y prend comme fait monsieur de Hohenlohe. »

Ainsi parle en son livre à la flamme intestine,
Livre mystérieux, sujet à l'examen,
Le merveilleux récit de l'étrange Augustine,
Catherine Emmerich du couvent de Dulmen.

CLVII

FONS GOMBALDI

La nef de Fontgombauld fut longtemps un verger.
Ruinée, oubliée, on la vit héberger
Des oiseaux et leurs nids sur vingt sortes d'essences;
Des pommiers, des poiriers, ayant pris leurs naissances
On ne sait d'où, de ci, de là, du tendre apport
D'un palombe amenant aux siens le réconfort
D'une herbe, d'une graine où le germe se fonde.
Ouvrez la porte, ayez la surprise profonde
De ce clergé-verger, de ces arbres courbés
Sous l'absoute invisible, et vous même tombez
A genoux au milieu des pampres et des gerbes.
Car les moissons d'or pur, les vendanges superbes
S'y courbaient en l'abside, y grimpaient aux parvis;
Et sans que nuls abbés, nuls chanoines ravis
N'y fissent de répons, n'y donnassent d'absoute,
L'édification néanmoins régnait toute
En ce temple désert peuplé de végétaux.
Des passiflores s'enroulaient aux chapiteaux

Pleines des instruments de la Passion sainte.
Et lorsque le passant pénétrait dans l'enceinte,
L'épi disait pour lui la messe, et le raisin
Obéissant au rit du céleste dessein
Se pressurait dans le calice du lys même.
Et le fidèle à jeun, religieux, abstème,
Se communiait seul extatique et troublé,
Avec le sang du grain et l'azyme du blé.

CL VIII

Dans le chœur incurvé des vieilles cathédrales
L'abside incline à gauche et tendrement fléchit
Pour imiter le col divin, plein de saints râles
De Celui qui, pour nous, dans le ciboire gît.

La tête de Jésus plia sur ses bras pâles,
Ainsi le chœur s'afflige et baise le transept;
Et le soleil se meurt dans les vitraux d'opales,
Et va mourir, le temps de compter jusqu'à sept.

Et je suis à genoux dans la nef qui s'incline
Comme en le corps du Dieu qui confond le moqueur,
Et je sens le frisson de l'auguste colline
Dans ce chœur de l'église où s'entend battre un cœur.

CLIX

SACRÉ-CŒUR

Sursum Corda!

A M^lle Moreno.

Une colombe osa se poser sur le flanc
De Jésus, et baiser la plaie ouverte et vive
Par où notre salut ruisselle et nous arrive
Dans le sang et dans l'eau, baptême rouge et blanc.

L'oiseau but le sang pur et goûta l'eau divine;
Mais, comme il était simple, innocent et troublé,
Notre-Seigneur permit qu'il s'en allât, comblé,
Retrouver ses petits dans la fraîche ravine.

Mais il garda la marque étrange de son sort,
Et l'on vit s'étoiler une plaie en sa plume,
Comme d'un sang ailé qui rougeoie et qui fume,
Et le fait à la fois sembler vivant et mort.

Et ce fut la *colombe* élue et *poignardée*,
Qui fait saigner dans l'air le cœur de Jésus-Christ
Écumeux et visible, en son duvet écrit,
D'une blessure feinte exquisement fardée.

Victime voltigeante et factice martyr;
Oiseau shakspearien qui vainement essaie
D'ôter la tache en feu qui ne veut pas partir;
Doux Saint-Esprit navré qui promène sa plaie.

CLX

Un exégète élu remet sainte Diane
En honneur, par un culte orthodoxe et charmant,
Elle ferma ses yeux d'un bleu de gentiane,
Et cette sainte fut la sainte au bois dormant.

La voilà maintenant, réveillée et priée ;
L'antiquité lui prête un paganisme saint ;
L'ardeur profane à la mystique est mariée,
Et le baptême, d'un tel nom, peut être ceint.

La chasseresse en ce vocable nous allèche ;
Mais un regard de la bienheureuse y descend.
La forme de son lis est celle d'une flèche,
Et le nimbe, à son front, prend des airs de croissant.

CLXI

DEUX DIEUX

Deux crucifix élus sont dans ce trésor vaste,
Un blanc, un autre rouge — et corail, et cristal.
Des plus purs de nos pleurs l'un est la source chaste,
Et de nos pleurs saignants l'autre semble l'étal.

Le blanc crucifié pris sur le madrépore
Est l'écorché sublime où se brise l'enfer.
L'autre, tel qu'un Messie idéal s'évapore,
Dont en un rayon d'or fleurit le clou de fer.

Et tour à tour je prie en leurs forts et doux charmes
Où le cristal près du corail va rougissant,
Le translucide Christ ceint de toutes nos larmes,
Et le Christ empourpré teint de tout notre sang.

CLXII

ELEEMOSINARIO

Un tronc mystérieux s'ouvre au seuil de l'église,
Un blanc Christ à mi-corps en régit les deniers!
Et, de ses bras ouverts, dans l'aumône égalise
Les premiers donateurs et les pauvres derniers.

L'or y coule, l'argent y roule par les bouches
Des blessures d'où tombe, avec l'onde et le sang,
En retour, la douceur dans les âmes farouches
Et la sérénité sous le deuil renaissant.

Mais le plus noble don qu'à ce Jésus dédie
L'indigent qui du temple a repris le chemin,
C'est le pleur que celui pour qui ce dieu mendie,
N'ayant rien à donner, lui verse sur la main!

CLXIII

PRECES

La prière est bien loin des cieux faite des plaines
Où pour le vert des prés on fuit l'azur du ciel;
Les étoiles en fleurs, pour d'humbles marjolaines,
Et, les rayons divins, pour les rayons du miel.

La prière est moins loin du ciel, faite de pentes ;
La pâquerette éclot des astres faits pour nous ;
Les génuflexions sont à peine tombantes,
Car la terre est déjà plus proche des genoux.

La prière est plus près du ciel, chantée aux cimes.
L'aurore y verse un rose, un lac, son tendre bleu ;
Et la candide neige en ses blancheurs sublimes
Lui tisse un vêtement moins indigne de Dieu.

CLXIV

Tous nous avons nos croix, nos chutes, nos calvaires,
Nos Golgothas après bien des Gethsémanis,
Nos Pierres reniants au chant des coqs sévères.
Et nos traîtres Judas aux baisers infinis.

Nos amis, sous leurs doigts voulant rouvrir la plaie
Sans qu'une Véronique, à l'angle des chemins,
Songe à vérifier au voile qu'elle éploie
Notre divinité qui se prouve en ses mains.

La nuit aux noirs cheveux, auguste Madeleine,
Seule au banquet sinistre à nos fronts fait courir
Le baiser tiède et doux de sa pensive haleine
Et son nard sur les pieds des dieux qui vont mourir.

SEPTIÈME PERLE

CLXV

Le Christ est vrai, le Christ est saint, le Christ est Dieu !
Comme l'enfant béni qui s'agenouille et prie,
De la bouche de l'être entr'ouverte ou flétrie
Doit s'envoler ce cri qui parfume le lieu.

Le Christ est bon, le Christ est fort, le Christ est l'homme
Céleste, le salut, le maître, le Seigneur,
Qui s'est fait serviteur pour nous sauver, tout comme
La douceur charme mieux, venant de plus d'honneur.

Il a lavé les pieds de tous ceux qui souffrirent
Et desserré les cœurs qui n'ont que soupiré ;
Il a fait que tous ceux qui moururent, sourirent,
Quand ils ont dans ses bras ardemment expiré.

Sur ses flancs dont la plaie est la lèvre divine
Qui de son sang nous parle et lave de son eau,
Dont la voix s'entend moins qu'elle ne se devine
Au décours d'une page, au détour d'un tableau,

Quand on s'attend le moins à ce miracle intime,
Que son amour embusque au jour qu'il a voulu,
Et que sa patience infinisée intime
Au rosier remontant d'un livre qu'on ait lu.

Au rosier remontant de notre foi tuée,
Dans notre espoir trop jeune encor pour en mourir ;
Mais qui n'est pas de nous tant déshabituée
Qu'elle ne puisse en lui remonter et fleurir.

Et qui s'épanouit sous la taille insensible
Que nos doutes d'hier émondaient en secret,
Quand le front assez mûr pour devenir la cible,
Que le ciel en veut faire a crié : « je suis prêt ! »

SEPTIÈME ANGE

VIRGO FILIUS

VIRGO FILIUS

CLXVI

NOEL PANTHÉISTE

L'Enfant Jésus est là dans l'étable sacrée ;
La nature s'émeut devant ce qu'elle crée,
Car voici que la femme enfante sans douleur,
Et voilà que l'enfant vient au monde sans pleur.

On sent qu'une grande heure en l'univers s'ébruite...
Et l'univers attend, calme et silencieux.
On entend par les cieux comme une grande fuite...
On surprend comme un grand arrivage en les cieux.

C'est comme un vol de flûte et comme un chœur de harpe,
De profanes accents, des cantiques sacrés,
Et l'on voit sous la nuit des passages d'écharpes
A des frémissements d'ailes enchevêtrés.

C'est comme un chœur de harpe et comme un vol de flûtes,
Des cantiques sacrés, et de profanes chants,
Dont il semble qu'en haut s'organisent des luttes
Harmonieuses, dont les notes en volutes
Se déroulent là-bas sur la plaine et les champs.

Au fond des cieux vibrants, tels que des cathédrales,
Les flûtes sont parfois plus fortes, et parfois
Ce sont les harpes dont les notes en spirales
Descendent... et tantôt mêlent des râles...
Descendent... et tantôt croisent comme des voix.

Voici le Seigneur unique !
O tous les anges, chantez,
Dans les plis de sa tunique
Habitent les vérités.
Il l'étendra sur les mondes,
Et les yeux seront ouverts ;
Purifiés les immondes,
Et rachetés les pervers.

Telles du sein des cieux font les harpes étranges
Qu'il semble que formaient de leurs ailes les anges.

O les Orphées,
Et par les bois
Des bruits de voix
Très étouffées...

O saint délyres
Des Apollons,
Dans les vallons,
Au chœur des lyres !

O des Ménades
Dont la forêt
A le regret,
Les promenades !

O les naïades,
Pleurant aux nuits
Leurs clairs ennuis
Dans les cascades!

O les neuf sœurs,
Et les poètes
Aux silhouettes
De blonds danseurs!

O les vieux faunes,
Dans les prés clairs
Et les éclairs
De leurs yeux jaunes!

Amaryllis
Qui les attire
Près de Tityre
Dort dans les lys.

Alphœsibée,
Aux yeux ardents,
Fait des bonds dans
La nuit tombée...

O les ramures,
Où les pipeaux
Près des troupeaux,
Font des murmures...

O l'humble asyle,
Où, pour un prix,
Lutte Mœris
Avec Mnasyle !

O les lambrusques,
Et, des corps fins
Par les sylvains,
Les prises brusques !

O les viornes,
Dont les réseaux
Emplis d'oiseaux
Cachent des cornes !

Sous les acanthes,
Le guet-apens
Des œgipans
Pour les bacchantes.

Des oiseleurs,
Pour les mésanges,
Sous des losanges
D'arbres en fleurs.

O les silènes,
Et les amours !
Et les longs jours,
Et les nuits pleines !
O les silènes !
Et les amours !

Au cœur des bois ainsi vibre la flûte agile,
Où meurt comme un écho des bergers de Virgile.
Puis les hymnes sacrés à la chanson profane
Se mêlent, et l'écharpe à l'aile diaphane :

Voici le Seigneur unique
O les Orphées !
O tous les anges chantez...
Dans les plis de sa tunique
Se logent les vérités...
— *Très étouffées...*

Il l'étendra sur le monde,
Au cœur des lyres,
Et les yeux seront ouverts...
Purifiés les immondes
Et rachetés les pervers.
— O saints délyres!

Mais au-dessus du Dieu lumineux de l'étable
Voici qu'une chanson plaintive et lamentable
Se mit à résonner par mille chalumeaux.
Et des blonds brins de paille agglomérés en chaume
Qui couvraient de l'Enfant-Jésus l'humble royaume
S'enfuirent des sons et des mots.

Et cette plainte d'or aux angoisses humaines,
Ravie aux cent mille tuyaux,
C'étaient les testaments divins des Melpomènes,
Des Euterpes et des Clios.

C'était l'envolement mélodique des mythes
Arrachés à leurs sacrés bois ;
Et l'effarouchement devant les Sunamites
Des Terpsichores aux abois.

Et c'était, ces accents ineffables que tire
Le vent de la flûte sans fin,
Un éparpillement immense du satyre
Devant l'ange auguste et divin.

Et c'étaient, ces accords indicibles que tire
Du vieux passé le souvenir,
Ces rapides adieux qu'on se hâte de dire,
Lorsque l'on sent la mort venir.

Et les anges du ciel et ceux de la géhenne,
Vainqueurs enfin de l'œgipan,
Écoutaient s'exhaler la grande âme païenne
Dans le dernier soupir de Pan.

CLXVII

NOEL A TROIS VOIX[1]

A M^me^ de Brantes.

Trois filles assistaient le coucher de la reine,
La beauté de la reine éclate entre les trois.
Elle parla de Dieu, de la Vierge sereine...
Le peigne, à ses cheveux, glissait en tours adroits.
Maria, forte souveraine,
Mène-nous contempler ton Fils le Roi des Rois.

Les filles suspendaient l'œuvre d'art de leur peigne,
Interrompant leur geste, un peu hors des cheveux.
La reine dit le chant de la Vierge qui règne,
Et de son lit fécond plein de célestes feux.
O pleine de grâces, oh ! daigne
Tendre au front de ton Fils nos inhabiles vœux.

Pour les soins de son lit, Marie avait trois femmes :
Deux ayant le cœur pur et le visage ouvert.
L'une portait du blanc et du rouge de flammes,
Le corps de la troisième était vêtu de vert.
Maria, douce entre les âmes,
Mène aux pieds de ton Fils notre hommage souffert.

1. Interprété de Swinburne.

Trois coiffeuses ont soin de ses boucles ténues,
Deux avec de beaux gants et des souliers d'or bleu;
La troisième gardait les pieds nus, les mains nues,
Et paraissait ainsi mieux ressembler à Dieu.
Maria, qui descends des nues,
Mène-nous vers la main de ton Fils, au saint lieu.

Pour ses allègements, Marie eut trois chéries;
Des premières des trois la vertu rayonna.
Les premières des trois étaient les deux Maries,
La troisième Marie était Magdalena...
Maria, qui, pour elle, pries,
Mène-nous au baiser que ton Fils lui donna.

Joseph, pour l'assister aux soins de sa boutique,
Avait trois ouvriers qui le servaient au mieux.
Les premiers, Pierre et Paul, recevaient la pratique,
Le troisième était Jean qu'aima le roi des cieux!
Marie, ô servante mystique,
Que l'ardeur de ton Fils nous dessille les yeux!

Le Christ naquit ainsi, sans même une chaumière,
Le Christ naquit ainsi par une nuit d'amour,
Le Christ naquit ainsi sans flamme et sans lumière,
Le Christ naquit ainsi sans fifre ni tambour.
Maria, l'épouse première,
Mène-nous vers le seuil de ton Fils, roi du jour!

L'astre surgit à l'Est avec une voix tendre,
Et, d'un son grave et doux, l'ombre l'ouït chanter,
Les mages chargés d'or qui brûlent de l'entendre,
Portent myrrhe pour oindre, encens pour enchanter.
Maria, qui sais tout comprendre,
Mène-nous où ton Fils peut seul nous contenter.

Trois servantes veillaient l'Enfant-Dieu qui repose,
Deux soutenant sa tête, une portant ses pieds;
La première était belle, et la seconde rose,
La troisième était douce aux soupirs épiés...
O Marie, ô mystique rose,
Mène aux yeux de ton Fils nos péchés expiés.

CLXVIII

SÉRÉNADE CÉLESTE

A M^lle^ Bréval.

Cornemuses et biniou,
Flageolets, fifres et musettes,
Où l'Enfant-Dieu qu'on renie, où,
L'Ange lui fait-il la risette?

Lyres, harpes et clavecins,
Violons et violoncelle,
Dites-nous où le Saint des Saints
De miracles luit et ruisselle.

Mandores, violes d'amour,
Et guitares et mandolines,
Dites-nous où le Roi du jour
Sur notre misère s'incline.

Galoubets, fifres et rebec,
Cor, serpents, trombone et cithares,
Dites-nous où vient de son bec
L'Esprit-Saint becqueter nos tares.

Dites-nous, orgue gémissant,
Dites-nous, harmonium tendre,
Où cette colombe descend,
Que nous puissions l'aller entendre.

Dites-nous, jeux forts et jeux doux,
Dites-nous, tuyaux pleins de sable,
Trémolos, expression, tous,
Où ce toit est reconnaissable.

Dites-nous, bourdons et tambour,
Dites-nous, cloches et clochettes,
Où le mystère s'offre, pour
Que d'un repentir je l'achète.

Dites-nous, tambourins, grelots,
Dites-nous, drelins et sonnaille,
Où le pardon se verse à flots,
Que de tout ailleurs je m'en aille.

Accordéons, harmonica,
Tympanons, cymbales et sitres,
Dites où se communiqua
L'absoute des forfaits sinistres.

Dites-nous crotales, syrinx
Et psaltérions et théorbes,
Où de tous les antiques sphynx
Le secret déroule ses orbes.

Dites-nous, flûtes et pistons,
Dites-nous, cordes, et vous, anches,
Où les chérubins de festons
S'enguirlandent de roses blanches.

Dites-nous, clairons et buccins,
Dites-nous, trompettes et cuivre,
Où les Archanges par essaims
Nous encouragent à les suivre.

Dites-nous, ténors, soprani,
Dites-nous, baryton et basse,
Quelle essence de l'Infini
Autour de nous passe et repasse.

Dites-nous, refrain des oiseaux,
Dites-nous, meuglements des bêtes,
Par quels harmonieux réseaux
Nos âmes sont mises en fête.

Dites-nous, pépiement des nids,
Et bêlement des bergeries,
Où la paille aux fêtus bénis
Se transforme en flammes fleuries.

Dites-nous, battements du cœur,
Palpitations de l'artère,
Où nous aller mêler au chœur
Des allégresses de la terre.

Tous accords, tous accents et sons,
Tous baisers, tous rythmes, tous nombres,
Tous couplets et toutes chansons,
Guidez-nous à travers les ombres

Jusqu'au gîte où le tout petit,
Tout-puissant et tout misérable,
Pour notre infirmité pâtit
Et veut bien se faire adorable.

Les ramiers volent leurs pigeons,
Cependant qu'ils rêvent encore,
Pour porter au roi des saisons
Ce dont un frisson s'édulcore;

Les anges à leur aile ont pris
Leur duvet de grand cygne chaste,
Pour réchauffer le froid lambris
Du maître de l'univers vaste.

Les fleurs ont donné leurs parfums,
Leurs caresses et leurs calices,
Et les petits enfants défunts
Ont donné leurs saintes délices.

Ne demeurons point en retard
Sur ces voix et sur ses balsames,
A Saint Jésus pour un regard
Apportons un peu de nos âmes.

Et nous appellerons Noël,
Et nous nommerons Noëlie,
Tout garçon naissant sous ce ciel,
Ou fille de la nuit jolie.

CLXIX

CRÈCHE

Murillo le peint brun, Raphaël l'a fait blond,
Et Luini, dans sa main, fait fleurir l'ancolie;
Un autre y mit l'œillet ou la gemme polie,
Ceux qui veulent de lui son doux sourire, l'ont.

Il suffit d'un discours sans apprêt et peu long,
Où le cœur ingénu s'entr'ouvre et se déplie,
Non moins que le vin pur, il accepte la lie,
Et sait gré d'un caillou comme d'un cacholong.

C'est le maître du ciel et de la terre, l'astre
Qui fait trembler le crime, et fait fuir le désastre,
Et qui remplit de flamme et d'ombre le saint lieu.

C'est le petit Jésus de frisure et de cire,
Qu'en allant l'adorer la fillette désire,
Pour en faire à la fois sa poupée et son Dieu.

CLXX

DISPENSAIRE

Les mendiants sont pleins de manières étranges,
Le matin de Noël;
Ils semblent se hausser et se sentir être anges,
Et revenir du ciel.

Ils frappent aux volets et heurtent à la porte;
Se pendent aux cordons;
Ils exigent du pain, du vin, qu'on leur apporte;
Et réclament des dons.

Ils ont, dans leurs sabots, la paille de l'étable
Du Dieu que nous croyons;
Et, sur leur front, naguère encore épouvantable,
Un brin de ses rayons.

Ils se jugent les fils, les frères et les mères
De ce nouveau Jésus,
Pour qui les boursicauts les plus pleins de chimères
Se font soudain Crésus.

Ils savent que l'enfant pour lequel ils témoignent
Ne peut abandonner...
Et j'en vois qui, là-bas, quand dans l'ombre ils s'éloignent,
Se mettent à donner!

CLXXI

Sacristain mécréant, ou bien frileux élu,
Ce vieillard que l'on vit se chauffer de sculpture,
Dont il faisait du tison rare et hors nature,
Brûlant plus d'un chef-d'œuvre en fol hurluberlu.

Quand le froid redoublait, l'homme alimentait l'âtre,
D'un saint plus combustible et frère de Laurent;
Et peut-être estimant la prière idolâtre,
Jugeait le calorique efficace, plus grand.

C'est ainsi que ce juste aux fournaises étranges
Fut, près de son foyer, certain soir de Noël,
Trouvé devant un feu, fait d'anges et d'archanges,
Qu'on eût dit un enfer, flambant avec du ciel!

CLXXII

HÉRÉSIE

« Il me semble voir ces paladins du temps passé, se présentant aux jouxtes et aux combats avec des corps et des armes faëes. »

MONTAIGNE.

Pour honorer leur oint, les prêtres oblitèrent
Ce sur quoi son mérite unique se fonda;
Et les Orientaux ont mieux fait leur Bouddha
Que purent égaler tous ceux qui l'imitèrent.

Dans la douleur, les dieux savent ne pas souffrir :
Si Jésus était Dieu, son prestige décline,
Au cours des passions de l'amère colline,
Car les dieux dans la mort ne savent pas mourir.

Mais si du seul néant de la faiblesse humaine
Le Christ fit sa vertu qui brave l'avenir;
Alors le Ciel vidé veut être son domaine,
Et mieux qu'être né Dieu, vaut de le devenir.

CLXXIII

SINITE

Jésus avait raison de pencher vers l'enfance :
C'est d'elle qu'il tirait toute la pureté.
Et quand il s'inclinait vers l'être sans défense,
Son front se relevait plus plein de vérité.

Et dans ce tableau vrai qui figure l'approche
Du Fils et de l'enfant en ce paisible lieu ;
Le front à qui le plus de lumière s'accroche,
Le front le plus divin n'est pas celui du Dieu.

Tous ces petits oiseaux humains qui s'apprivoisent
S'en viennent becqueter dans sa main et ses yeux ;
Et les gazouillements aimables qu'ils dégoisent
Calment sa nostalgie effroyable des cieux.

Le grand mal du pays des célestes ramées
Ou dans des arbres bleus aux hommes interdits
S'envolent des oisels aux plumes d'or tramées
Qui déconcerteraient l'oiseau de Paradis.

Tous ces petits oiseaux humains dont les ramages
Des arcanes fermés sont les purs traducteurs,
Plus sages que les rois, plus savants que les mages,
L'enseignent comme il fit jadis pour les docteurs.

Mais eux, intimidés par sa seule tristesse
Se font autour de lui graves et curieux,
Près de l'humilité qu'ils sentent une altesse,
De ce voyageur doux, étrange et sérieux.

Il passait, il s'arrête et n'a rien fait en somme,
Que d'être un instant là, sans prestiges trahis ;
Et plus tard on apprend que c'était lui, cet homme,
De qui l'on parle mal à travers les pays.

Alors on se souvient : l'un dit qu'il se rappelle
L'avoir trouvé troublant, bizarre, peu normal ;
C'est un loup dévorant que cet agneau qui bêle.
Un autre dit pourtant qu'il n'a rien fait de mal,

Et toujours l'affront louche et l'allusion lâche
Aux cœurs prédestinés qui portent le rachat;
Aux fronts illuminés qui marchent vers leur tâche,
Sans se déconcerter de la haine au crachat.

CLXXIV

I. N. R. I.

A Mlle Breslau.

Tous ces faiseurs de Christs efféminés sont faux;
De Christs pimpants, poupins, jolis sous les sévices:
Ils omettent que l'homme a souffert pour des vices,
Et non pour des péchés mignons et des défauts;
Que toute la souffrance humaine concentrée
En sa chair de dieu mâle est tout entière entrée
Pour fuir en l'âpre Eli lamma sabbachtani;
Et lorsque l'agonie effroyable a fini,
La lèvre du cadavre en doit rester tordue;
Puisque toute la faute immortelle, éperdue,
En est sortie éparse et folle sous les cieux,
Dans le cri de Celui dont nul n'a clos les yeux.

Car le Christ est trop loin; car la croix est trop haute;
Car l'avare gibet ne lâche point son hôte,
Avant que la chair froide ait cessé d'obéir:
Et quand des plus vils morts on baisse les paupières
Afin de ne point voir ternir comme des pierres,
Le regard du cadavre, affreux à tressaillir;
Du seul Jésus, on n'a point caché la prunelle,
Afin, que dans l'effroi d'une vue éternelle,
Qui regarde sans voir et poursuit sans trahir,
Il considère ceux qui l'ont osé haïr.

Ces yeux mystérieux qu'aimaient les Madeleines,
Au-dessus de la bouche où, comme des haleines,
Les mots volaient dans la parole au bord des lacs ;
Aucun, ni le doux Jean, ni la pâle Marie,
Celle de Magdala, celle de Samarie,
N'ont su de leurs cils fins clore les entrelacs.

Ils étaient tous au pied de la croix taciturne,
Dont ils voyaient les bras noirs sur le ciel nocturne
Se découper comme une aile d'immense oiseau ;
Et dessus, l'oiseau blanc, le pélican mystique,
Détacher sa blancheur tordue et fantastique
Sous la nue enfermant la lune en son réseau.

Et sur eux descendait parmi le crépuscule
Le regard de la mort qui, sous les yeux, recule,
Et qui ne verse plus qu'une faible lueur,
Propre à déconcerter la vertu la plus forte
Quand l'œil sans orient, comme une perle morte,
Sur le dernier soupir verse un suprême pleur.

CLXXV

GESMAS

Alta, petit Dismas, infelix infima Gesmas.

Quand il eut blasphémé, tenant pour faible et louche
Son frère qu'éblouit l'appât des paradis,
Il expira, baissant la tête, âpre et farouche,
Sarcastique et perdu dans ses rêves maudits.

Gesmas que l'abandon de son complice blesse
Raille ce larron faux qui veut dans le rayon
De Christ luire à jamais, et qui met sa noblesse
A renier sa vie à l'heure du pardon !

Leur suprême penser régit chaque cadavre;
Dismas lève les yeux vers l'espace promis;
Gesmas baisse son front qu'un regret sombre navre,
Vers quelque amour terrestre où son vœu s'était mis.

Tels, éternellement les contemple la terre:
Front sinistre et têtu vers elle dirigé;
L'autre, front lumineux, que baigne le mystère,
Du trône, avec le Fils, ce jour-là partagé!

Gesmas n'est point docile et ne fait pas cortège;
Il est le voleur fier qui meurt impénitent,
Et qui, près de ce Christ à la blancheur de neige,
Dans l'avenir, pour soi, veut l'horreur qui l'attend.

Pas plus qu'il n'aimerait le Nazaréen lâche,
Sous l'aigreur du vinaigre et l'âcreté du fiel,
Désavouant son rôle et reniant sa tâche,
Il ne cède point, lui, son enfer pour un ciel.

Entre Celui qu'on va transpercer d'une lance,
Et ceux dont on doit tordre et briser les genoux,
Rien n'étant de commun, il garde le silence,
Et meurt sans vouloir dire : Ayez pitié de nous.

Gesmas n'estime point la conversion brève
Qui rétracte en une heure un âge de mépris;
Mais Gesmas a surtout l'âme mise en un rêve
De quelque amour terrestre où son cœur était pris.

Il meurt en murmurant: « Puisqu'en vain se cramponne
Mon vouloir à la vie, eh ! qu'importe où je vais.
Je n'offenserai point l'heure qui me fut bonne.
Je suis fidèle, moi, qu'on nommera mauvais ! »

Il meurt ; et cependant que Dismas dans la flamme
De Celui dont le verbe à l'absoudre fut prompt
Lève la tête toujours plus, et lui rend l'âme,
Gesmas, de tout son poids pèse aux cordes qu'il rompt.

Ah ! c'est qu'on n'a pas vu dans l'ombre de la plaine
Flotter le voile blanc qu'il veut pour son linceul;
Et lentement monter d'en bas, comme une haleine
De brume vers celui qui meurt infâme et seul.

Il semble que le corps augmente sa pesée,
Anxieux de rejoindre, avide de chercher
Une étreinte invisible, où soit récompensée
Sa fidélité folle à la funeste chair.

C'est qu'ils s'en sont allés sans voir et sans entendre
Dans la désertion du calvaire obscurci
Cette absolution de celui qui fut tendre,
Et que, pour cela seul, on proclame endurci.

Ils n'ont pas vu la femme enfantine et mièvre
Se hausser sur sa mule au sommet du rocher
Pour calmer de son souffle et sacrer de sa lèvre
La lèvre du maudit qui semble s'approcher.

Ils n'ont pas vu, superbe à jamais sous l'obscure
Malédiction longue et les mépris déçus,
Le Gesmas qu'à son tour rachète et transfigure
Un baiser qu'il préfère à celui de Jésus.

Mais la foule a tôt fait de réparer son vide,
De regagner son trou, reprendre son terrain;
Et ce n'est qu'un rêveur qui, sous ta croix livide,
Se reprend à creuser ton mythe souverain;

A se garer du mal et se sauver du pire,
Braver la douleur morne et l'ennui répugnant;
A l'ombre et sous l'abri de la fleur qui respire
Par le calice ouvert de ton côté saignant.

CLXXIX

L'enseignement le plus éloquent de Jésus,
Entre tous ceux que nous avons de lui reçus,
Ce ne sont ni les charités, ni les martyres,
Non point les choses les meilleures, ni les pires,
Non le fiel dans l'éponge ou les clous dans la croix,
Ni les épines, ni les maux auxquels je crois,
Au cours mystérieux et sombre de ces luttes,
Ni les crachats, ni la mort même... mais *ces chutes!*
La première et seconde et la troisième fois.
Ces chutes sans un cri, sans un soupir, sans voix,
Pour nous apprendre à remonter après la faute,
Au sortir de l'affreuse angoisse qui nous ôte
Le courage et la force et le désir d'oser;
Car dans la vie où l'on ne peut se reposer,
Quelle que soit la nuit que notre aurore escompte,
Quelle que soit la suite affreuse qu'elle dompte
De l'angoisse qui veut au vivant incomber.
Il sait qu'on doit mourir, mais non qu'il faut tomber!

CLXXX

PARANGONS

N'est-ce pas que Marie était folle et que Marthe
Était sage, et qu'il faut qu'à sa suite l'on parte
S'occuper du repas, du vin et du brouet;
Et dehors au jardin, et dedans au rouet,
Tendre aux légumes, non aux fleurs; tisser des toiles,
Non des linons; voir aux fourneaux, non aux étoiles.
Ne recevoir de rien nulle suggestion,
Ne point faire de rêve et point de question;
Voir bien directement les hommes et les choses
Et regarder à terre, aux choux, non pas aux roses;
Et bâiller non aux cieux, mais aux stricts paradis
Où les saints sont plantés ainsi que des radis.
Voir bien directement les choses et les hommes;
De pair thésauriser des mérites, des sommes,
Et dans un quiétisme inutile, odieux,
Ne point perdre son temps aux paroles des dieux.

Marthe, de Maria, n'est ni sœur ni cousine.
Elle monte au grenier, descend à la cuisine,
Et caresse ses chiens et maltraite ses gens.
Elle n'a de vertus qu'aux dehors exigeants,
Qui la font redouter de tout son domestique,
Et nuisent au renom de la rose mystique.
Tout en elle est correct, exact, ponctuel, strict;
Sa maison est rangée en province et district,
Où toujours son museau sous ses bésicles flaire.
Elle est peu soucieuse, apparemment, de plaire,
Et pourtant, parfois, porte un fol ajustement.
Son mari, s'il a lieu, n'est jamais son amant;

Ses enfants — elle en a — ne sont que des prétextes
A des flots de raisons, à des foules de textes,
Qui n'autorisent plus nulle ingénuité.
Par elle leur esprit est sans fin anuité ;
Et leur tête est de poix tout entière inondée,
Qu'elle frémit encor d'y voir poindre une idée.
Elle moule ces pots comme fait un potier;
Le génie entrera dans le fils du portier,
Plutôt que dans ce rang de cruches de bêtise
Où cette Niobé de l'ineptie attise
La superfluité des superstitions.
Lors, rassurée un peu sur ses gestations
Qui n'auront désormais de but et de carrière,
Que ceux de regarder à toute heure en arrière
Si leur fait ou leur geste a d'avance été fait,
Et si rien de nouveau n'en dérange l'effet.
Satisfaite en ce point, elle retourne au lucre
De compter ses aves et de peser son sucre.
De remplacer l'esprit par la lettre en des fronts,
Et de substituer aux lis, des potirons
Dans les champs. Ayant fait de son âme une armoire
Et du cœur un tiroir, de l'esprit un grimoire,
Et de l'être tari, séché, sec, un milieu
Où plus rien ne fleurit, elle les offre à Dieu.

De Marthe, Maria n'est point non plus parente :
Elle va dans les prés cueillir une amaranthe,
Un lys que, dans la main, elle tient tout un jour ;
Elle vit de clarté, de silence, d'amour;
Elle est moins une vie, au fond, qu'une mémoire
Qu'un souvenir lointain ride sans cesse et moire
Qui cherche à retrouver des mots demi-perdus
Dans sa préexistence autrefois entendus.

Elle aime sur son cœur le toucher des écharpes,
Autour d'elle flottant parmi le son des harpes,
Dont elle goûte moins la voix que les échos
Qui lui semblent des bouts de phrases musicaux,
Dont la traduction lentement parachève
Ce que disaient les dieux qui parlaient dans son rêve.

PATENOTRES

CLXXXI

GRATIS PRO DEO

Mon esprit est faible, et mon cœur est tendre ;
L'un voudrait te voir, l'autre t'enfermer.
Mon esprit est faible, et mon cœur est tendre,
Mon esprit est faible et ne peut t'entendre,
Mais mon cœur vaut mieux qui cherche à t'aimer.

La tendresse est bonne, elle ouvre la porte
Que l'ombre à l'esprit se plut à fermer.
La tendresse est bonne : elle ouvre la porte,
Mon esprit discute, et mon cœur m'emporte...
Mon cœur vaut le mieux qui cherche à t'aimer.

L'inquiet esprit fait, de maint système,
Autour de ton nom trembler le halo.
L'inquiet esprit ébauche un système...
L'inquiet esprit te cherche — un cœur t'aime!
Et le rêve inscrit des ronds sur de l'eau.

De l'oraison monte une humble spirale,
Le raisonnement darde un javelot ;
La flèche retombe, et le chercheur râle...
Peut-être épandue au loin, la spirale
Trouve quelque ouïe où perdre un sanglot,

Le poète lit dans chaque nuée
Cette infinité des hymnes humains.
Le poète lit dans chaque nuée
L'aspiration non exténuée
De lever les yeux, de joindre les mains.

Sa prière en haut sans fin agglomère
Du seuil inconnu ces assauts meilleurs ;
Et si son espoir est une chimère,
S'il meurt tout entier, cet homme éphémère,
La prière au moins lui revient en pleurs,
Qui sur son tombeau font croître des fleurs.

CLXXXII

ADIEUX A DIEU

En Toi j'ai cru longtemps, suprême Être sublime.
Et je n'ai pas tout dit...
Peut-être on reviendra sur le mot qui t'élime,
T'élimine, interdit.

Mais j'ai pour le moment tout autre chose à faire
Que de songer à Toi...
Tout m'ennuie et m'afflige, et m'outre et m'exaspère
Et je n'ai plus de foi.

Adieu donc, ô mon Dieu, mon âme te salue
Et ne veut pas savoir
Si c'était un péché que d'être trop élue
En faisant son devoir !

Mais ne pas croire en Dieu pourtant est inutile,
Si c'est le seul penser
Qui sur nous fraîchement dans la nuit se distille
Pour nous récompenser.

Que fait qu'il soit ou non, pourvu que son idée
Sur nous descende un peu,
Comme une pure pluie à l'âme corrodée,
Portant un brin de bleu.

Car ce n'est pas Jésus, ce n'est pas notre Père,
Et point non plus Bouddha ;
Mais quelque chose en nous qui croit et craint, espère,
Et qu'en vain l'on bouda.

Quelque chose de doux, de fort et de farouche,
De noble et de subtil,
Qui va des yeux au cœur et de l'âme à la bouche,
Pour dire : Ainsi soit-il.

Tout est mal, tout est bien dans l'étrange machine
Où je suis engrené,
Où va saignant ma chair et ployant mon échine
Depuis que je suis né.

Qui sait ce qui sera? Rien n'est plus impossible
Que tout ce que je vois!
Dieu, demain, l'âme, tout, rien, la flèche sans cible
Ou sans traits le pavois!

CLXXXIII

SPONTE

La prière est pour soi, la prière est pour elle,
Bien plutôt que pour nous ;
Pour l'honneur de sentir sous nos fronts poindre une aile
Allégeant nos genoux.

Pour le trop-plein du cœur, le prorata de l'âme,
La plus-value au ciel,
L'exutoire amolli de ce qui dans nous clame,
Et l'impôt partiel

Qu'on paya de plein gré par désir de prétendre,
Et soif de s'acquitter
De ce que la douleur en nous a mis de tendre
Et qui veut nous quitter.

CLXXXIV

PATER. FATUM. VATES

Qui se révolte est bon ; qui s'abjure est suave,
Qui ne dit mot consent.
Et c'est le meilleur choix dans l'éternité grave
Où l'on n'est que passant

De dire : je suis là sans raison et sans rime,
Sans l'avoir souhaité !
La volonté qui crée et celle qui supprime
Est seule volonté.

J'abdique, étant celui dont il se doit qu'il meure,
Et je n'ai pas d'émoi
En disant : si là-haut quelque chose demeure
Qu'il ait pitié de moi !

Ici-bas tout est bas : rien ne vaut rien qui vaille,
Là-bas est toujours bas !
Là-haut est responsable et pour peu qu'on s'en aille,
On ne tremblera pas,

Ayant toujours pensé que la chose sublime
Est la seule *beauté*,
Dont l'envers et que rien n'élimine ou n'élime
Est l'unique *bonté*.

SEPTIÈME GEMME

CLXXXV

Le rubis d'Orient est la reine des pierres :
Les yeux ont à sa vue abaissé leurs paupières.
La mine en est perdue au moins depuis cent ans.
Et ceux qu'offrait la terre à tous ses habitants
Sont tout ce que jamais en manieront les hommes.
Le plus grand est au roi de France ; il vaut des sommes
Folles et fut taillé sur l'aspect d'un dragon.
Celui que l'on peut dire, après lui, le second
Est au Trésor de Saint-Denis. Saint Louis même,
Et pour mieux rendre honneur à son Seigneur qu'il aime,
L'a fait de part en part, percer comme on l'écrit,
Pour y loger un dard de ta couronne, ô Christ!

HUITIÈME PERLE

HUITIÈME PERLE

CLXXXVI

RHAMNUS

Les arbres ont parlé de se choisir un roi.
L'un dit à l'olivier : « Veux-tu de ce royaume ? »
L'olivier répondit : « J'ai mon huile et mon baume ;
Le Seigneur même et l'homme en font un juste emploi.
Puis-je les oublier pour calmer votre émoi ? »

« Veux-tu régner sur nous ? » dirent alors les arbres
Au figuier. Le figuier répondit : « J'ai mes fruits,
La douceur de leur suc sous leurs couleurs de marbres,
Puis-je les oublier pour régner sur vos bruits ? »

Et les arbres alors parlèrent à la vigne,
Et lui dirent : « Veux-tu notre commandement ? »
La vigne répondit : « J'ai mon vin ; il est digne
Que le Seigneur l'agrée et l'homme en est l'amant ! »

Tous les arbres alors s'adressant à l'épine :
« Vous serez notre Reine ! » et l'épine parla :
« Oui, l'épine, vraiment, un jour sera divine ;
Je serai votre reine, et reposez-vous là,
Car l'épine vraiment, un jour, sera divine ! »

HUITIÈME ANGE

SPIRITUS

SPIRITUS

CLXXXVII

STAGES

S'endolorir, s'enorgueillir,
C'est la vie, et la vie entière,
Tout le temps que notre matière
Passe à rajeunir — par vieillir :

S'enorgueillir, s'endolorir
C'est la vie — et la vie étrange,
Tout le temps que notre pauvre ange
Met à renaître pour mourir.

CLXXXVIII

BARCAROLLE FUNÉRAIRE

Tout prélude en gondole à Venise, les heures
S'y balancent et voilent au fond des *felzés ;*
Toutes nos actions, les pires, les meilleures,
Tremblez — y vont au deuil ; y vont au bal — valsez !

Tout s'achève en gondole, à Venise, les choses
Y bercent les fronts las, les cœurs énamourés,
Blanches caducités, adolescences roses,
Chantez — s'y vont chérir ; y vont périr — pleurez !

Le noir esquif d'amour sert aux heures funèbres,
Et berce encor l'amant dont y glissaient les fleurs,
Les barcarolles parmi les molles ténèbres...
Et la rame s'y mouille à de plus anciens pleurs.

Et n'est-ce pas un des mystères de Venise,
Un de ses charmes dont le vœu s'éprend le plus,
Que ce cercueil flottant où tout l'homme agonise,
Et d'entrer en gondole au séjour des élus?

CLXXXIX

ROMANCE FUNÈBRE

Jamais je ne vis tant de roses
Dans les enclos des trépassés;
Elles nous reparlent des choses
Douces, de leurs printemps passés.

Je n'ai jamais vu tant d'azur
Égayer un décor de tombe,
Où ne gémit qu'une colombe
Sur le fond du lac d'un bleu pur.

Je ne vis jamais tant d'amour
Au-devant d'une sépulture,
Réconcilier la nature
Avec le funéraire jour.

Jamais je n'ai vu tant d'espoir
Dans la rupture de la vie,
Qui ne semble rien que ravie,
Comme un jour expire en un soir.

Les fleurs jusqu'au bord des chemins
Tendent le geste et le sourire
De leurs gerbes qui semblent dire :
Nous sommes encore des mains,

Des yeux, un front, un sein, des bouches,
Qui puisent, pour vous parfumer,
De la sève, aux funèbres couches,
Dans les cœurs qui surent aimer...

CXC

Au Midi, l'on s'aborde en se disant adieu :
J'aime cette formule inverse et transposée;
Elle bénit d'abord la rencontre et le lieu,
Y versant comme un pleur de mystique rosée.

Elle contient en outre un beau renoncement
Pour l'entretien futur et ce qui doit s'ensuivre;
Elle sait bien que c'est dire adieu que de vivre
Et veut s'y préparer dès le commencement.

Ni l'ardeur de l'élan, ni les regards de feu,
Ne lui font oublier le sort de l'espérance :
Elle met sa sagesse, à l'abdiquer d'avance...
Au Midi l'on s'aborde, en se disant adieu !

CXCI

Les flancs de ceux que nous avons aimés respirent
Dans la poitrine énorme et farouche des monts;
Leurs larmes sont les lacs, et leurs cœurs qui soupirent
Sont les vastes forêts aux bruits que nous aimons.

Oui, toute la nature est faite par les âmes,
Les âmes que bien trop nous oublions souvent!
Qui se font les chansons, qui se font les balsames
Riant dans la fleurette et pleurant dans le vent.

O consolation immense, la pensée
Que ce baiser de brise est repris aux amours
De cet amant défunt, de cette fiancée,
Desquels on se croyait séparés pour toujours!

CXCII

LES MORTS QUI N'ONT PAS OUBLIÉ!

Ne sais-tu pas que tu déranges,
En cueillant aux monts tant de fleurs,
Les passants du ciel, tout en pleurs...
Laisses-en un peu pour les anges!

Dans leur souvenir replié,
Les morts n'ont pas tous oublié
Ce dont s'ornaient leurs jours fidèles.
Ils cachent des fleurs sous leurs ailes...
Les morts qui n'ont pas oublié!

Les lis qui sont comme des flammes,
Et les roses, comme des chairs,
Dans le ciel même, leur sont chers...
Laisses-en un peu pour leurs âmes!

Les morts n'ont pas tout oublié
De ce qu'aimaient leurs jours fidèles.
Comme en ton geste replié,

Ils cachent des cœurs sous leurs ailes...
Les morts qui n'ont pas oublié.

Quand dans tes bras blancs tu l'emportes,
L'ardente gerbe de parfums,
Tu rends jaloux de chers défunts...
Laisses-en un peu pour les mortes!

Les morts n'ont pas tous oublié
Ce dont s'ornaient leurs jours fidèles,
Ils cachent des fleurs sous leurs ailes,
Ils cachent des cœurs sous leurs ailes...
Les morts qui n'ont pas oublié!

Ne sais-tu pas que tu rends sombres,
En donnant aux fleurs tant d'amour,
Des morts qui t'aimèrent un jour...
Gardes-en un peu pour leurs ombres!

Les morts n'ont pas tout oublié
De ce qu'aimaient leurs jours fidèles.
Ils cachent des cœurs sous leurs ailes,
Ils cachent des fleurs sous leurs ailes...
Les morts qui n'ont pas oublié!

CXCIII

Ceux à qui les morts ont parlé
N'ont plus du tout même figure :
Du fond des cieux a déferlé
Sur eux la grande vague obscure.

La vague obscure des esprits,
Des âmes, des spectres, des ombres;
Ils ont été pris et repris
Par des étonnements sans nombres.

Ils ont vu ce que l'on ne voit;
Entendu ce que l'on n'écoute;
Ils ont été touchés du doigt
Par d'étranges mains dont on doute.

Ils captent l'immatériel;
Ils saisissent l'impondérable;
Ils ne doutent plus d'Ariel,
L'ayant connu — plus vénérable.

Shakspeare fort les surveillait,
Ces revenants de l'autre vie;
Banquo, le père de Hamlet,
Richard, ombre d'ombres suivies.

Sans parler des êtres larveux
Qui, le soir, ballent sur la lande,
Les sorcières aux nez morveux,
Dont il groupe la sarabande.

« La terre donc, ainsi que l'eau,
La terre aurait-elle des bulles? »
Dit Macbeth, lorsque du tableau
S'évaporent ces noctambules...

Ce que l'on dit n'a plus pour eux
Même sens qu'il avait la veille;
Ils ont un mode d'être heureux
Différent; leur cœur se réveille.

Ils paraissent réfugiés
En un mystérieux colloque
D'entretiens privilégiés
Dont l'interlocuteur s'évoque.

Leur annulaire est enlacé
De l'alliance dont tu lies,
O mort, ce pâle fiancé,
Noir anneau des noces pâlies.

CXCIV

Lorsque les saints esprits veulent venir vers nous,
Par un miracle étrange
Ils effleurent nos fronts, nos cœurs et nos genoux,
Nos fanges, notre frange;

Mais comme quand on est en un lieu ténébreux,
Sans les voir on leur parle,
Ainsi l'on s'entretient avec ces bienheureux,
Un Pierre, un Paul, un Charle...

S'ils dévalent vers nous par notre charité
Des vertus, la première,
Nous ne les distinguons dans cette obscurité
Que fait notre lumière.

Et pourtant ils sont là, visibles pour des yeux
Qui ne sont pas les nôtres,
Ils sont les habitants et citoyens des cieux,
Ils sont les *vivants autres*.

Vivants de l'autre vie, exemptés des remords,
Qui sous nos seins s'avivent ;
Les vrais vivants défunts, les réels vivants morts,
Et nous les morts qui vivent.

Nous sommes bouches d'ombre, eux, bouches de lueurs,
Corps de seule pensée ;
En matière obscurcie, en charogne à douleurs,
Nous, force dépensée.

Eux ils sont vite là, tout aussi tôt qu'ici,
Au Japon, à Mysore,
Incorporéité qui sous l'œil épaissi,
Transparente, s'essore.

CXCV

Quand la mère fut disparue,
Que son enfant,
Toute fillette, fut accrue...
Un jour, rêvant.

Celui qui s'était fait tutelle
De ce petit,
Crut entendre la voix de celle,
Las ! qui partit.

« Sache, — bien loin, que tu t'étonnes
Qu'ici je sois,
Que tout baiser que tu lui donnes :
Je le reçois. »

CXCVI

Les blancs communiants qui lèvent les prunelles
Abordent l'Infini, tant leur regard est pur,
Qui nous rapporte un peu des clartés éternelles,
Éclaircissant leur ombre ou fonçant leur azur.

Votre petite fille a fréquenté les anges,
Et l'un d'eux lui fait voir son aile avec douceur;
L'enfant y reconnaît le chiffre de ses langes
Et l'appelle du nom mystérieux de sœur.

Les blancs communiants qui baissent les paupières
En referment sans deuils les candides écrins,
Leurs yeux y sont cachés comme de vives pierres
Que n'orne pas encor la perle des chagrins.

CXCVII

LŒTUM DECUS

La ferveur du cœur frère et les soupirs de mère
Heureuse vous feront ;
Heureuse et glorieuse! et plus rien d'éphémère
Ne ceindra votre front.

Vous serez glorieuse et vous serez heureuse :
Fraternelle ferveur
Et maternel soupir, de votre âme peureuse,
Arracheront la peur.

Et tout en approchant de la vie éternelle,
Vous verrez s'assoupir
En vous l'inquiétude, à l'ardeur fraternelle,
Au maternel soupir!

CXCVIII

OCEANO LUX

Le secret de la forte attirance des mers,
C'est que la mer est flots et que les flots sont vagues;
Que la vague est écume, et la houle qui vague
Meurt embruns, gouttes d'eau, poudre d'onde, aux rocs verts.

Telle l'Éternité qui contient tant de flammes
Dans l'air se subdivise, et de l'ange à l'Esprit;
Et ce qui nous revient d'un ami qui périt,
Est la parcelle, ainsi, de l'océan des âmes.

CXCIX

FIDÉLITÉ

Le voyageur avait marché sa marche lente
Sous le jour chaud comme un brasier;
Et la fatigue était dans son corps; et brûlante,
La soif était dans son gosier.

Or il était de ceux-là qui tenant soustraite
Au mal leur vie en un désert,
S'il leur faut mettre en terre un frère anachorète,
Ont un fort lion qui les sert.

Puis à ce lion fait une heure chérissable
Et doux dans la bonne action,
Le solitaire avant de le rendre au grand sable
Donne sa bénédiction,

Et souhaite — n'osant aux griffes, à la serre
Livrer la clef des Paradis,
La rencontre là-bas d'un vieux bouc émissaire,
Ou de quelques moutons maudits,

Pour qu'il puisse apaiser sa faim sans aucun crime
Et sans plus rien de défendu ;
Et qu'en sa cruauté la charité s'imprime
Par cet échange inattendu.

Tels les hôtes géants des vastes solitudes,
Trêves fauves, rêves dévots,
Dans l'entrecroisement de leurs mansuétudes
Se secondent dans leurs travaux.

Or le voyageur las aperçut une vigne,
Et de son beau regard serein
Interrogea le ciel — et le ciel fit un signe,
Et le voyageur prit un grain.

Il prit ainsi trois grains aux grappes exposées
Par Dieu qui protège ses saints
Puis dit au triple cep de ses soifs apaisées :
« Que souhaitez-vous, ô raisins ? »

L'un dit : « Être le vin qui fait chanter les hommes,
Le vin qui fait taire les pleurs;
Le vin père des ris, le vin fauteur des sommes,
Où s'amortissent les douleurs. »

Et l'autre dit : « Je veux m'abîmer, disparaître,
Me changer comme il est écrit,
Et me faire à l'autel sous le geste du prêtre,
Le sang sacré de Jésus-Christ. »

Mais le troisième dit : « Aux feuilles des acanthes,
Dans la nuit des mythes géants,
Je veux m'enchevêtrer sur le front des bacchantes,
Au son des antiques Pœans ! »

CC

FUMIER

Dans l'aspiration s'éplore et se démène
La soif d'éternité de la démence humaine.

Les Juifs eussent trouvé stupide et criminel
Cet homme, ainsi que Dieu, rêvant d'être éternel.

Nous voulons une entière et pleine connaissance,
Prorogeant par ailleurs le maintien de l'essence...

Eux trouvaient suffisant, railleurs de ce toujours :
De mourir comme Job, *rassasiés de jours.*

Quand le sage de Hus étant hors de l'épreuve,
Éliphaz de Théman, Sophar de Naama
Et Baldad de Sué, que le Seigneur blâma
Vers Job furent venus se faire l'âme neuve

Par l'holocauste des taureaux et des béliers,
Dieu, de son serviteur plaça la récompense,
Dans le premier état de ses biens ralliés,
Non dans l'éternité dont le Juif se dispense.

Comme il n'avait cessé de hanter son chevet,
Pour le dédommager de l'étreinte et du trouble,
De ses trésors perdus Dieu lui rendit le double :
Mille ânesses au lieu de cinq cents qu'il avait;

Mille paires de bœufs pour cinq cents, et six mille
Chameaux pour la moitié; pour les sept cents brebis,
Quatorze mille; — ainsi le Seigneur assimile
Le soir à l'aube, et fait paraître bon le pis.

Job eut outre sept fils, trois filles; — la première
S'appelait Jemina; Cassia fut sa sœur,
Avec Keren Happouc. L'une était la lumière,
Celle-là le parfum, celle-ci la douceur.

Nulle vierge pareille à ces vierges entrées
Dans l'héritage ainsi que les fils en ce temps,
Ne se rencontrera par aucunes contrées.
Et Job après ses maux vécut cent quarante ans,

Vit les fils de ses fils, la famille doublée,
— Or il en fut ainsi trois générations —
Et mourut plein de jours, tel qu'une urne comblée,
Qui va répandre en Dieu ses longues actions.

CCI

La vie assemble ainsi que des flots
Les humains, des hommes, des femmes ;
Ce sont des corps, et ce sont des âmes,
Ce sont des rêves, des sanglots.

Les flots approchent, voisins, lointains,
Sans se comprendre ni connaître ;
Ce sont des cœurs et ce sont des êtres
Sans cesse animés, puis éteints.

Les vagues se caressent un jour,
Ce sont des voix, ce sont des ondes,
Ce sont des mers et ce sont des mondes
Pleins d'amertume, pleins d'amour !

CCII

ARCANA

Es-tu déjà toute imposture
Et toute putréfaction,
Et fécondes-tu la nature
De toute ta destruction ?

Ou bien ta forme accidentelle
A-t-elle légué sa teneur,
Et ton âme nous attend-elle
Dans la réserve du Seigneur ?

O la forme, la silhouette,
Contours grêles ou sinueux,
Qui tracent au cœur du poète
Leurs sillages harmonieux.

Poses, attitudes, musiques,
Parlers, gestes habituels,
Dont on ne sait s'ils sont physiques
Ou s'ils sont intellectuels.

Ce qui fait qu'on est la figure,
Que l'existence afferme à bail;
Les cheveux, frondaison obscure,
Au dessus des yeux, fleurs d'émail.

Tout ce qui des lignes émane,
Tout ce qui s'essore des traits,
Les lèvres d'où tombe la manne,
Et les yeux d'où partent les traits.

C'est le regard, c'est le sourire,
C'est la voix, personnels accords,
Tout ce que l'esprit sait écrire
Sous la transparence du corps.

Ce que l'on intitule grâce,
Ce que l'on appelle charmant,
Épreuve qu'en nos cœurs retrace
Une pointe de diamant.

Combinaisons toujours uniques
Dont, à l'encontre des oublis,
La fidélité des tuniques
Garde le moule dans ses plis.

Variantes toujours diverses
De tous les mêmes éléments,
Qui pour les maîtresses perverses
Refont les crédules amants.

Individualité, type,
Sphynx, entité, nombre concret,
Qui trouve toujours un Œdipe
Pour l'enquête de son secret.

Car, originaux sans copies,
O nature, tu dédias
A des Catulles des Lesbies,
Aux Horaces leurs Lydias.

Texture que les printemps brodent,
Qui, sous les étés, s'embellit
Et que les automnes corrodent,
Et que l'hiver ensevelit.

Vous frissonnez un temps vos moires
Dans le regret, dans le remord,
Et puis l'oubli dans les mémoires
Vous noie, et le temps, dans la mort.

O la forme, la silhouette,
Contour ailé, contours divins,
Et ce qui veut que je souhaite
Et qui fit que tu te souvins.

*
* *

Sur la table rase de l'âme,
Le premier contour buriné,
Sous l'ombre laisse voir la flamme,
Et Pénélope sous Phryné.

Chaque empreinte se superpose,
Cela recommence toujours,
Et le noir, tamise le rose
Et les jours mauvais, les bons jours.

Dans l'âme ainsi se parachève
En souvenirs, vieux Floréal,
La réalité du long rêve
Et l'atteinte de l'Idéal.

Les regards noirs aux cheveux flaves
Alliés, sous des fronts pâlis,
S'allument, et des cœurs de laves
Bouillonnent en des corps de lys.

La voix, l'habitude, le geste,
Se mêlent dans un demi-jour
Et notre âme est un palimpseste
Où sans fin griffonne l'amour.

* * *

Mais, tandis que les formes vaines,
Où nous habitâmes nos jours,
Dans les effluves des verveines
Se disséminent pour toujours...

Cependant que les giroflées
Que sur nos tombes on sema
De l'homme dispersent, soufflées,
Toutes les choses qu'il aima...

Comme un parfum sort du cinname,
Comme, du passé, l'avenir,
Du corps émane-t-il une âme,
Comme d'un rêve un souvenir?

Dieu la place-t-il dans une urne
Spéciale comme ici-bas,
Dans une forme taciturne
Ou joyeuse?... l'on ne sait pas.

Sous une belle garde d'anges,
Qui battent des ailes en rond
Jusqu'au soir des grandes vendanges
Où toutes grappes mûriront

Pour composer aux sérieuses
Milices des cieux entr'ouverts
Des ivresses mystérieuses,
But suprême de l'univers?...

Dieu, qui dans l'astre a dû l'écrire
Ne veut point qu'on l'aille trouver...
Et le Rieur peut toujours rire,
Et le Rêveur, toujours rêver.

Le Poète sur ce dilemme
Eternel s'acharne sans fin,
Et, dans sa rêverie, il aime
L'immixtion de ce levain.

Être ou ne pas être, infinie
Combinaison dont cet Hamlet
Fit le pivot de son génie
Et la maille de son filet.

Puis sur la rigueur janséniste
De ce monotone réseau
Le Rêveur, cet ornemaniste,
Brode sa fleur et son oiseau.

Raison d'être de ces rhapsodes,
La solution fuit toujours,
Les odes s'ajoutent aux odes,
Comme les jours suivent les jours.

Sous ces fronts toujours en gésine
Le dilemme au terme fatal
Tel qu'en une étrange piscine
Se diamante de cristal.

Leur inquisition désigne
Toutes les faces du vieux Sphynx ;
Et plusieurs ont des chants de cygne,
Mais aucun n'a des yeux de Lynx.

Ils ont des ailes et des griffes,
Hymnes et malédictions,
Et ce sont d'éternels Sisyphes,
Et d'incurables Ixions.

Des clartés là-haut amarrées
Leur esprit doute... leur cœur croit
Et leurs âmes sont des marées
Où sans cesse la perle croît.

Sous la confusion des langues,
La vérité sereine a lieu,
Et dans l'écorce de ces gangues
S'élabore peut-être un Dieu.

Car il se peut que cette perle,
Que cette mer sans fin rêva,
Sur la grève un jour te déferle,
Réalité de Jéhova.

Mais ce fut une ingénieuse,
Que la nature qui, sans fin,
Fit bourdonner, harmonieuse,
L'abeille du secret divin.

De cet autre chant qui divague
De cet autre bruit qui distrait
Elle endort le pleur de sa vague
Et la plainte de sa forêt;

Et le garde, veilleur qui songe
Dans leur repos qu'il se défend
S'apaise une heure et dans le songe
De sa mère ou de son enfant.

Et le garde, songeur qui veille
Sur ces sommeils aux rêves d'or
Chante, car la douleur s'éveille
Quand le Poète se rendort.

CCIII

Sachez que la vie est brève,
Que les ans sont faits de jours,
Quand s'éveillera le rêve,
Jamais sera-t-il *Toujours*?

Pour des conciliabules
En un salon étoilé
S'uniront-elles, les bulles,
Dont on s'était envolé?

Donc, jouissons des durées,
Partagez, si m'écoutez,
Toutes tristesses goûtées
Et tous plaisirs endurés.

Tel, d'avance, je prolonge
Les sursis de qui j'aimais...
— Quand s'interrompra le songe,
Toujours sera-t-il *Jamais ?*

CCIV

ORGANA

Il ne se peut que l'on demeure
Toujours — à quoi bon tant de bruit ?
Il est juste que l'arbre meure
Après avoir donné son fruit.

Juste que l'amant à l'amante,
Juste que l'amante à l'amant,
Perpétuellement commente
La nature et le firmament.

Et c'est l'âge d'or : on épèle
Mots flamboyants, mots gracieux,
Dans les gazons la ribambelle
Des fleurs; des astres, dans les cieux.

Les uns marchent tête baissée,
D'autres, le front haut dans le jour;
Et les uns ont plus de pensée,
Et les autres ont plus d'amour.

Mais Terre et Cieux semblent s'entendre
En compromis harmonieux,
Et le génie est toujours tendre,
Comme l'amour ingénieux.

Elle a donné sa fleur : tendresse ;
Il a porté son fruit : labeur :
Et par la vie âpre et traîtresse
Tous deux ont cheminé sans peur.

Les pétales du cœur de femme
Sans fin jonchèrent le sentier
Que les effluves de son âme
Aromatisaient tout entier.

Au dessus, les luttes sans nombre
De l'homme, artisan de douleur,
Ont enchevêtré leur grande ombre
Au profit de la frêle fleur.

Mais les branches sont dépouillées,
Les mains interrogent les mains,
Car, sous les paupières mouillées,
Les regards doutent des chemins.

Les pieds manquent... et c'est la tombe,
Et l'on y descend pour toujours...
Il est juste que l'homme tombe
Après avoir vécu ses jours.

Nos ossatures sont plus lasses,
Plus cassantes que le sarment,
Et grêles quand tu les enlaces,
O mort, suprême embrassement.

Toutes les feuilles sont tombées,
Tous les espoirs ont dû ternir,
La pampre finit en flambées,
Le rêve fuse en souvenir.

L'âtre se remplit d'étincelles,
Qui bruissent comme des voix...
O mémoire, ainsi tu recèles
Des scintillements d'autrefois.

La vigne nous lègue ses grappes,
Les grappes, leur vin plein d'oublis,
Et l'amour, au cœur où tu frappes
Des souvenirs, rêves vieillis.

Ainsi, lueurs musiciennes,
A l'oreille, aux yeux, nous laissons
Des reflets, visions anciennes,
Et des échos, vieilles chansons !

Car l'Immortalité de l'âme,
C'est notre âme faite le Ciel
Où chaque mémoire réclame,
Son paradis essentiel.

Maint regret que vous enfermâtes
En vous, mêle, feux irisés,
Comme un coffret, des aromates,
Des souvenirs thésaurisés.

Et la dernière créature
Qui râlera sur le chemin
Exhalera dans la nature
Toute l'âme du genre humain,

Que la marâtre enfin calmée,
En un manège maternel,
Évaporera, sublimée
Dans le rêve de l'Éternel.

Donc, soyez digne que l'on baise,
Sous le suaire, votre front
Car c'est l'obole dont s'apaise
L'irrémédiable Caron.

Qu'un cœur garde votre pensée :
C'est l'incorruptible levain
Par où votre âme est infusée,
Un jour, dans le penser divin.

Ainsi l'amour plus adorable,
A, dans la structure des nids,
Logé l'origine durable
Des embrassements infinis.

Pour ton effusion, ô volonté dernière,
En Dieu, de toute l'âme humaine, en une fois,
L'âme de la nature omettra la manière
De ses vieux bégaiements évertués en voix.

Tous les bourdonnements indistincts, ternes, vagues,
Lentement deviendront des syllabes, des mots ;
Et la forêt d'où sort parfois le cri des vagues,
Et la mer qui parfois fait le bruit des rameaux.

Les plaintes, les chansons, à la longue expliquées,
Verbes hier encor, murés en des rumeurs,
Enfin révéleront les formules léguées,
Et les parlers repris aux gangues des clameurs.

Et ce sera la voix comme d'orgues énormes,
Dont les tuyaux seraient tous les arbres géants
Où gémit, immiscée aux chênes comme aux ormes,
La plainte humaine par la voix des océans.

On entendra fluer dans le choral immense,
Symphonie absolue où chacun vibre encor,
Et toute la sagesse, et toute la démence
Qui se fondent là-haut en un parfait accord.

Ainsi le bien au mal s'infiltre et le pénètre;
Le rire a sa raison d'être auprès du sanglot;
Tout vibre, et la douleur enfin se fait connaître
Comme la basse au chant, et l'ombre du tableau.

Les personnalités demeurent intégrales :
Judas est monstrueux près du divin Jésus;
Les chants restent les chants, les râles sont les râles;
Les uns font les dessous, les autres les dessus.

Les mêmes sont divins, — les mêmes sont infâmes.
O Jésus! O Judas ! — Socrates! Anitus!
Et des frémissements passent de voix de femmes,
Hymnes dont on a dit, un jour : ils se sont tus !

Les voilà! Les voilà!! reconnaissez-les toutes,
La Fille de Jephté, la Fille de Jaïr,
Vierges qui dans l'éther dont s'émeuvent les routes
Organisent des chœurs qui paraissent jaillir.

C'est le voluptueux, ce sont les extatiques,
Les amantes de flamme et les saintes de gel;
La chanson amoureuse et les répons mystiques,
Le rire de Phryné, le sanglot de Rachel.

Puis l'on sent tout à coup, dans la rumeur humaine,
Frissonner des accents inconnus, sérieux,
Que, du ciel émanés, la mort au ciel ramène,
Paradis ici-bas passés mystérieux.

Voici les noms fameux, les mémoires honnies,
Homères et Nérons, Tibulles et Timours ;
Et la haute chanson sereine des génies,
Et la douce chanson charmante des amours.

Comme d'un encensoir synthétique, ton ombre,
O suprême soupir humain, amène, amer,
Ainsi dans la divine intelligence sombre,
Telle, l'eau d'un ruisseau se résorbe en la mer.

On eût dit, ce soir-là, qu'en cette cathédrale,
Le vent mettait son souffle, et l'Océan son râle;
La voix de la nature affaiblie y mourait,
Et plutôt que l'Église on eût dit la Forêt.
Les colonnes dans l'ombre avaient des formes d'arbres;
Un frisson effleurait les tombeaux et leurs marbres;
Les visages sculptés paraissaient tressaillir
Et vibrer comme autant de Filles de Jaïr.
Parmi les chapiteaux et sous les archivoltes,
De saints roides semblaient s'agiter les révoltes;
Et l'assoupissement des vitraux nébuleux
Laissait parfois cligner des yeux rouges et bleus.
Le temple était désert et sombre ; sur ses dalles
On n'entendait claquer aucun choc de sandales,
Mais des engouffrements, aussitôt assoupis,
Qui semblaient convier dans les voûtes, tapis
Aux creux des modillons, au bord des architraves
Les clameurs du dehors à des hymnes plus graves.
Des orgues en effet, dont, comme des joyaux
Obscurcis s'éteignaient dans l'ombre les tuyaux,

On ouït tout à coup s'exhaler une plainte,
Qui sous les murs courut de la voûte à la plinthe ;
Et devant tous les cris de la terre assemblés,
Le murmure des bois et le frisson des blés,
Cette moisson d'azur, et cette mer dorée,
Pour qui les vents brutaux avaient forcé l'entrée
Du parvis où longtemps l'homme pieux était
Venu mêler son rêve à l'âme du motet ;
Devant le bruit des bois où le vent se démène
De l'orgue, autre forêt, chanta la voix humaine
De l'orgue, autre océan devant le bruit des flots,
La voix qui des mortels avait pris les sanglots.

Car dès longtemps, ainsi qu'une urne ingénieuse,
L'orgue avait recueilli la plainte harmonieuse
Que dans le crépuscule encourageant des soirs
La prière mêlait aux âmes d'encensoirs.
Sous les spirales d'or, les mystiques volutes,
Que la douleur humaine essorait de ces luttes,
Dans l'orgue déposaient l'amertume du cœur,
Comme sa lie, au fond d'un vase, une liqueur.
Car l'épouse y venait avec la fiancée,
Et dans les oraisons leur extase élancée
Oubliait, sous la nuit des mystiques arceaux,
Des murmures d'amour et des chants de berceaux.
Puis ces mères en deuil y rencontraient ces veuves,
Qui, pour l'allègement de leurs tristesses neuves,
Échangent la clarté que l'âme tient du deuil
Et qui s'allume encore aux clous noirs d'un cercueil.

Devant le bruit des bois où le vent se démène
De l'orgue, autre forêt, devant le bruit des flots,
De l'orgue, autre océan, chanta la voix humaine,
La voix qui dès longtemps se faisait de sanglots.

Et le poète dont l'âme musicienne
Vibre partout où la nature mît la sienne,
Crut que de l'orgue immense et tragique éclorait
Le secret de la Vie et la mort du Secret...
— Mais l'orgue se taisait, et la rumeur des choses
Qui de l'Église avait forcé les portes closes
Se reprit à chanter, à rugir, à hurler,
La forêt à bruire et l'onde à déferler...
— Et l'aède songea que la seule nature,
Cet autre orgue aux cent voix qui berce et qui torture,
Pourrait trahir un jour ce que l'orgue ignorait...
— Et l'aède écouta la mer et la forêt.

O muse, ô musique,
O plaisir physique
Et spirituel,
Qui fait, sonore onde,
Tout le tour du monde
Intellectuel.

O Vague confuse
Et qui se refuse
A dire le vrai
Qu'elle sait et garde,
A l'âme hagarde
Du monde navré.

O mer d'harmonies,
Flux d'acrimonies;
Reflux de douleurs,
Qui t'en es allée,
Comme elle, salée,
Et comme les pleurs !

Lame, mélodie,
Qui, pour prosodie,
A les quatre vents;
Pour longues et brèves,
Les regrets, les rêves,
Déçus, décevants.

O la voix du rire,
Dont la bulle expire
Avant de parler;
Qui, dans les féeries,
De nos songeries
T'en viens déferler!

O le chœur des larmes,
Qui dans les vacarmes
De l'orchestre éclot,
Eclate en un cuivre,
Et qui prend pour vivre
Le temps d'un sanglot.

O la molle extase
Au cœur du grand vase
De sonorité!
O la bégayeuse,
La balbutieuse
De la Vérité!

CCV

NICHÉES

Au Marquis de Clermont-Tonnerre

On raconte que dans les pampas argentines,
Les morts sont suspendus au milieu des rameaux ;
Les airs sont leurs tombeaux, et les voix argentines
De l'aurore et du soir y murmurent des mots.

Des mots pleins de pardon, d'amour et d'espérances,
Selon qu'ils furent bons, sages et vertueux,
Ou des reproches pleins d'injure et de souffrances,
S'ils coulaient dans le mal leurs jours tumultueux.

Ce sont de graves fruits qui dans les tristes arbres,
Pendent, parents, amis, cimetières vivants,
Ailés, mystérieux, sans la lourdeur de marbres
Et que berce, en la nuit, le murmure des vents.

On en voit au lointain blanchir les grappes mûres,
Treilles d'adolescents, de vierges, de vieillards,
Que vendange la bise aux funestes murmures,
Que brûlent les midis, que fondent les brouillards.

Et ces grains lentement se dépouillent, ces femmes,
Ces hommes, leurs seins blonds et leurs sexes troublés ;
Il ne reste que les os pâles et les trames
Des vertèbres, lugubrement désassemblés.

Et le suprême grain d'où pendait cette grappe,
Le crâne, survit seul au corps évanoui;
Les yeux sont vides sous le soleil qui les frappe,
Et le regard éteint n'en est plus ébloui.

Or ce grain vide, peu à peu réincorpore
Les aromes vivants de la terre et de l'air ;
Les aromes mouvants de ce qui s'évapore
Et qui viennent en lui dans l'ombre se mêler.

Mais voici le trésor, l'extase, la merveille :
De doux oiseaux y sont venus faire leur nid ;
Et du crâne muet, le penser se réveille...
— Ainsi tout recommence en tout ce qui finit.

Les oiselets heureux s'aiment dans les méninges,
Vibrent, chantent et font, en leurs abris, l'amour ;
Et ce sont comme des ressouvenirs, des linges
Déchirés, qui dans le vieux crâne font le jour.

Des ailes sont sous la paroi vide étendues,
Des airs ont préludé, des duvets ont volé ;
Et ce sont les ferveurs que l'on croyait perdues,
Qui de nouveau dans la mémoire ont pullulé.

Des espoirs ! — Et ce sont les tremblantes couvées.
Des ardeurs ! — Les roucoulements sous les clartés.
Et toutes les amours dans le passé rêvées
Rouvrent, dans leur présent, leurs grâces, leurs beautés.

Mais les petits ont fui. Nulles désespérances.
Le sublime devoir est accompli d'ailer,
D'ailer les airs, d'aimer, de peupler de vibrances
Les campagnes des cieux — et de se renvoler !

Et les vieilles douleurs demeurent au vieux crâne,
La boîte osseuse triste à voir de nouveau fuir
Comme un dernier rayon dont le jour se safrane
L'espoir d'être et d'encor songer sous son vieux cuir.

De rêver — car les oiseaux bleus, c'étaient des rêves...
De pleurer — car les plumes blanches sont des pleurs;
Et de laisser couler, sous les espèces brèves
Des colibris, de beaux pensers au bord des fleurs.

Mais le nid est resté dans la mort deux fois morte
De la tête, deux fois veuve de l'hôte clair:
Les pensers, qui parfois ont une aile plus forte;
Les oiseaux qui souvent volent comme un éclair.

Un brin d'herbe fané s'échappe de l'orbite,
Un feuillage jauni flotte au bord du rictus;
C'est comme un regard froid qui parfois les habite,
Comme un rire glacé dont les bruits se sont tus.

Et ce crâne endormi sur la table du sage
Nous fait souvent rêver éveillés aux oiseaux
Qui nichent dans nos cœurs, colombes de passage,
Qui couvent sous nos fronts, pensers pleins de réseaux.

Et n'est-ce pas la même chose, deux en une,
Oiseaux enfuis, espoirs éteints, rêves finis,
Qui tout à l'heure rossignolaient sous la lune:
Songes morts, chants cessés, vieux crânes et vieux nids.

CCVI

FAIRE PART

A la mémoire de Doña
GENOVEVA DE Y.

Victime d'une étrange peine,
Cessa de vivre parmi nous
De la triste existence humaine
Celle qui vécut à genoux.

Paix en la tombe de l'éteinte!
Et récitons le chapelet;
Elle fut sage, elle fut sainte,
Dieu la paiera comme il lui plaît.

Ma mission est douloureuse,
Vous, son fils, de vous avertir
Que dans la terre qui se creuse
Elle entre — mais pour en sortir.

Victime d'une exquise peine,
Cessa de vivre parmi nous
De la triste espérance humaine
Celle qui rêvait à genoux.

Paix en la tombe de l'éteinte!
Le chapelet roule et se meut;
Elle fut douce, elle fut sainte,
Dieu la paiera comme il le peut.

Pardon de vous causer ces larmes;
L'absente le voulut ainsi;
Vous, la raison de ses alarmes,
Portez la fleur de son souci.

Victime d'une ardente peine,
Cessa de brûler parmi nous
De notre triste flamme humaine
Celle qui priait à genoux.

Paix en la tombe de l'éteinte
Qui n'eut que l'ombre pour tout bien;
Elle fut pauvre, elle fut sainte,
Dieu la paiera comme il convient.

La tendre mère bien-aimée
N'est plus du nombre des vivants,
Mais de ceux qui, sous la ramée
Des astres d'or, sont plus savants.

Victime d'une obscure peine,
Cessa de craindre parmi nous
De la triste terreur humaine
Celle qui tremblait à genoux.

Paix en la tombe de l'éteinte
Qui ressuscite dans l'air bleu;
Elle fut pure, elle fut sainte,
Dieu la paiera comme il le veut.

Après une lente agonie,
Vers les trois heures du matin,
Elle rend son âme bénie,
En regardant vers le lointain.

Victime d'une amère peine,
Cessa de souffrir parmi nous
De notre triste angoisse humaine
Celle qui pleurait à genoux.

Paix en la tombe de l'éteinte !
Son mal fut sombre — il est passé.
Elle fut bonne, elle fut sainte,
Dieu la paiera comme il le sait.

Elle s'absente de nous autres
Pour toujours — mais non pour jamais.
Résignons-nous : ses maux sont nôtres;
Résignez-vous, toi qui l'aimais !

Victime d'une horrible peine,
Cessa de saigner parmi nous
De la triste misère humaine
Celle qui mourut à genoux.

Paix en la tombe de l'éteinte !
Le chapelet tourne à mon doigt;
Elle fut tendre, elle fut sainte,
Dieu la paiera comme il le doit.

Reçoivent nos condoléances
Ceux qui survivent au malheur;
Le Ciel leur doit ses allégeances,
Nous leur devons tout notre pleur.

Victime d'une affreuse peine,
Cessa de lutter parmi nous
De la triste bataille humaine
Celle que l'on veille à genoux.

Paix en la tombe de l'éteinte,
Dont le chagrin fut sans défaut;
Elle était belle, elle fut sainte,
Dieu la paiera comme il le faut.

CCVII

LA VUE VERTE

Cette fenêtre s'ouvre au niveau des pelouses;
Un monticule, un tertre vert, un tumulus
Contre elle, avec ses fleurs, d'air et de ciel jalouses,
S'appuie, avec ses lis et ses convolvulus.

C'est comme d'être mort d'habiter cette chambre;
On est presque sous terre et sent déjà courir
Le frisson de la sauge et l'or du bouton d'ambre,
Et se mettre au balcon habitue à mourir.

Nous serons donc ainsi sous la glèbe qui pleure,
Arrondissant sa courbe entre l'homme et le ciel;
Puisqu'il faut que la fleur fleurisse et l'homme meure,
Et puisque, sans la mort, la fleur serait sans miel.

Donc, nous serons ainsi dans le gazon qui chante
Et dont sur les tombeaux s'arrondit le contour
Que de pleurs de cristal le blanc muguet argente,
Parce que, sans la fleur, le deuil est sans amour.

CCVIII

L'OMBRE

Cette ombre du faucheur est la plus éloquente,
Elle fait devant lui glisser un autre soi,
Délicat si la silhouette est élégante,
Lourd, si le corps lassé se tasse et se rasseoit.

La faux que porte l'homme est, à ses pieds, pareille ;
La gerbe qu'elle attend, c'est le corps du faucheur ;
Et la fleur du chemin qui tremble à son oreille
Se reproduit, obscure, à l'orteil du marcheur.

Passons, le temps est court, et la nuit est prochaine ;
A nos pieds se répète un autre qui tuera ;
Sosie animé qui rampe et qui s'enchaîne
A nos jours et dont rien ne s'habituera.

Ce faucheur est en nous, et de nous-même émane ;
Il va devant, même invisible, il va rêvant
A ce qui lui revient du passant qui se fane...
Certe ! il aura raison de l'autre. . il va devant.

HUITIÈME GEMME

CCIX

L'OPALE D'ORPHÉE

Au beau premier Lapidaire.
LA FONTAINE.

L'*Opale* même aux dieux est un bijou d'élite.
Splendide et douce, ainsi que la chair d'un enfant.
Elle charme les yeux et son or triomphant
Mêlé d'ambre, de myrrhe et de *lépidolithe*
Rend des oracles et présage l'avenir.
Ce sont deux pierres de bonheur. L'auteur du monde
Leur infusa l'esprit, une strideur profonde,
Et de la majesté ; vous les devez bénir.
A peine en les voyant croit-on à leur parure ;
De véritables feux sont en leur cœur vermeil
Droits, splendides, pareils aux blondes chevelures,
Et ce sont deux joyaux hérissés de soleil!

CCX

L'opale a procréé des ardeurs singulières.
Un sénateur romain fut, d'une de ces pierres
(Nonnius, du second triumvirat), épris
Au point de la payer, assure-t-on, le prix
D'un double million : vingt mille grands sesterces ;
Et préférer l'exil, après bien des traverses,
Au deuil de la céder pour ce que promettra
Antoine, qui veut en parer Cléopâtra.

CCXI

Je sais un bijoutier amoureux des opales.
En vain le tenterait le plus pur diamant,
Il ne cisèlera que la gemme aux feux pâles
Dont l'irisation l'a choisi pour amant.

L'arc-en-ciel enfermé dans la mystique pierre,
Nuit et jour le poursuit de ses rayons nacrés.
C'est elle qu'il revoit en rouvrant la paupière
Et qui, la nuit, le hante en des songes sacrés.

Il en fait des oiseaux-mouches et des rosées,
Des insectes, des fleurs d'iris au bord des eaux,
Sur lesquelles des libellules sont posées
Et dont vous compteriez les délicats réseaux.

Et le joaillier fol en butte au maléfice
Qui réside en l'opale ignore son malheur :
Fasciné de reflets, envoulté de couleur,
Il poursuit longuement son délicat office.

Et les femmes s'en vont chez d'autres sertisseurs
Acheter des bijoux stupides par centaines,
Abandonnant le nôtre en proie aux incertaines
Nuances de sa gemme aux charmes obsesseurs.

Et le joaillier meurt sur sa troublante opale
Que nul ne lui dispute et dont le feu moqueur
Lui miniaturise, à ce Sardanapale,
Le cristallin bûcher qui consume son cœur!

NEUVIÈME PERLE

CCXII

CALVAIRE NOIRMOUTRIN

Sur sa grand'croix de bois où des cœurs d'or respirent,
Le Christ de Noirmoustier
Regarde les flots bleus dont les vagues soupirent
L'azur de leur psautier.

Les grands moulins à vent qui sont des croix qui tournent,
Des crucifix ailés,
Juxtaposent leurs bras où les bises séjournent
A tes bras étoilés,

O Christ mystérieux dont le doux regard grave,
Saturé d'infini,
Contemple l'Océan dont le sel baigne et lave
Moins que ton sang béni !

NEUVIÈME ANGE

CCXIII

QUOS EGO

Mère de Constantin, et de Constance Chlore
Sainte Épouse, quittant Jérusalem, pour clore
Ton pur pèlerinage, aux Romains, tu voulus
Porter de la croix vraie un des fragments élus.

Mais sur ses flots troublés, la mer Adriatique
Te conta les récits de sa fureur antique,
Ses marins engloutis, ses naufrages profonds
Et les soupirs aigus qui vibrent de ses fonds.

L'auguste passagère en fut tant attendrie,
Qu'elle voulut rasseoir pour jamais leur furie,
Et d'un geste suprême, elle osa, par dessus,
Jeter l'apaisement d'*un des clous de Jésus*.

La tempête faiblit de là qu'elle était forte;
Et depuis ce jour-là toute bourrasque avorte,
Au lieu que sainte Hélène assagit de ce fer
Dont l'absoute d'amour eût rafraîchi l'enfer.

Elle mourut à Rome, au dit de Nicéphore;
Un tombeau de porphyre, en forme d'une amphore,
Reçut son corps parfait, sa splendeur, ses vertus,
Devant qui les courroux des vagues se sont tus.

NEUVIÈME GEMME

CCXIV

SMARAGDUS

L'émeraude croît alors que la nudité de la terre et des gazons est à l'extrême.

SAINTE HILDEGARDE.

Le Graal véritable est dans un temple, à Gênes;
Une vigne en émail l'encercle de ses chaînes;
D'une seule émeraude énorme, il fut taillé.
Son symbole s'emprunte au raisin émaillé :
C'est le sang de la vigne aux veines du Dieu prise;
Sang que l'Eucharistie enferme et thésaurise
Et qui doit se changer au vin pur des autels.
Le vin dont les vivants deviennent immortels,
Et que, sur le calvaire, auguste sacristie,
Recueille en ce vaisseau Joseph d'Arimathie.

CCXV

CRUENTATUS

Delibutus sum in oleo viridi.

PSALMISTE.

C'est le rouge qui fait la cruauté du sang.
Un sang bleu n'a plus rien d'affreux ni de terrible.

Les nœuds dont on étreint et les coups dont on crible
N'ont plus rien de hideux, lilas ou vert naissant.
Les martyrs sur lesquels tout l'éclair du ciel rôde,
Néron les voit saigner, souriant, abusé,
Par le ton apaisant de l'énorme émeraude,
Qui servait de monocle à ce monstre excusé.

DIXIÈME PERLE

CCXVI

NOMBRES

Un manuscrit ancien, rêverie anonyme,
Ordonne les pensers profonds en *quinze dents*[1]
Que dans l'Eucharistie on plonge, et qui dedans
Nous font goûter au mieux la saveur de l'azyme.

Le Hollandais Second écrit *dix-neuf baisers*
Qui chuchotent et qui susurrent et suçotent ;
Et qui, pareils à des hirondelles, trinsottent
Toujours inassouvis, toujours inapaisés.

Profanes ou divins livres, l'amour y aime,
Les lèvres et les dents y font d'ardents repas ;
Et quand Second écrit son baiser dix-neuvième,
Angèle à Foligno trace ses *dix-huit pas!*

1. « La trituration des dents, ce sont les profondes et aiguës méditations sur le sacrement lui-même. » Quinze pensées sur l'Eucharistie.

DIXIÈME ANGE

CCXVII

LE CHRIST D'ANGÈLE DE FOLIGNO

Je suis prêt à mourir encore une fois pour le salut des hommes, et cela me serait doux, si l'on pouvait me crucifier sans crime.

(*Vision de Carpus.*)
Lettre de S. DENYS à DÉMOPHYLE.

A Albert Besnard.

Ma fille, ne crains rien, enfant, ne désespère ;
Quand morte tu serais, et de toutes les morts,
Nul n'a pour te guérir le pouvoir de ton père ;
Applique ses secrets sur ton âme et ton corps.

Les attentats commis jusque dans ta parure
Par le fard de ta joue et l'art de tes cheveux,
Tous ces ornements vains et tant de bigarrure,
Tout cela fut lavé. J'ai souffert. Je le veux.

Pour les baumes maudits qui souillèrent ta tête,
La mienne fut meurtrie à grands coups de roseau,
Moquée, ensanglantée en une horrible fête,
Et l'épine à mon front planta son dur réseau.

Pour mendier l'amour et la faveur des hommes,
Tu peignis ton visage. Espère un sûr rachat :
Ma face abandonnée aux bourreaux pour des sommes
Fut couverte par eux d'opprobre et de crachat.

Le regard de tes yeux se prit à de vains charmes...
Sois tranquille, mes yeux deux fois furent voilés.
De mes larmes, d'abord; puis de plus fortes larmes :
Tout le sang de mon front dans mes yeux aveuglés.

L'injuste et l'inutile ont empli tes oreilles.
Les miennes ont ouï l'insulte et le mépris,
Les blasphèmes, les cris et cent horreurs pareilles
Que surpassaient les pleurs de ma mère, surpris !

As-tu mangé sans frein ? As-tu bu sans mesure ?
Moi j'ai connu la soif, et le jeûne et la faim.
Le vinaigre à ma lèvre a porté sa morsure,
Et l'éponge, à ma langue, offrit le fiel, enfin.

De ta bouche un blasphème à toute heure s'élance;
La calomnie et le mensonge en ont usé.
Devant les faux témoins j'ai gardé le silence,
Et ma divine voix ne m'a pas excusé.

Hélas ! ton odorat est plein de fautes vives;
D'impures voluptés te vinrent des parfums.
Moi j'ai senti l'odeur infecte des salives,
Ruisselant sur mes traits avant qu'ils soient défunts.

Ton cou ne s'est-il pas dressé contre Dieu même ?
Mais mon col souffleté fut meurtri de coups droits.
Et, pour le mol péché de tes épaules, j'aime
Que la mienne ait porté la lourdeur de la croix.

Pour les maux que tu sais dont tes mains sont comblées,
De grands clous ont au bois fixé mes tristes mains;
Et tout mon corps pesa sur le vif de leurs plaies,
Mon corps déchiqueté pour l'amour des humains.

Pour les péchés du cœur que la haine possède,
Un coup de lance horrible a traversé mon cœur;
De ma blessure ouverte a coulé le remède,
L'eau pour les feux impurs, le sang pour la langueur.

Pour le péché des pas, pour les lascives danses,
Mes plantes longuement se percèrent de clous;
Et pour tes brodequins noués de rouges ganses,
Tout mon sang sur mes pieds coulait en filets roux.

Pour les péchés du corps, pour l'ardeur sensuelle,
Je me suis vu traîner dans les supplices lents;
J'ai senti sur mes flancs une sueur cruelle,
Et je suis mort tué par ces tigres hurlants.

Pour la rédemption de ta parure improbe,
L'affront de l'impudeur, même, je l'ai connu;
Des soldats, sous mes yeux, ont joué pour ma robe,
Et mon corps aux regards fut exposé tout nu.

Pour tes biens mal acquis, dépensés dans la joie,
J'ai vécu sans palais, sans maison, sans abri;
Homme, je suis né pauvre, et pauvre j'ai péri;
Et ma chair eût été pour les bêtes de proie,
Si quelqu'un, accueillant ma dépouille qui ploie,
N'eût offert un sépulcre au cadavre flétri!

DIXIÈME GEMME

CCXVIII

Mathieu del Nassaro, qui naquit à Vérone
(Avanzi Nicolo, Galeas Mondella
Étaient ses maîtres), fut très grand. Mais la couronne
De ce graveur sur pierre, et qui tant excella,
Fut un *jaspe sanguin*. Il fit servir les taches
Rouges de cette gemme à figurer le sang
Du corps d'un Christ en croix ployant sous les attaches.
— Isabelle d'Este le voulut pour présent.

ONZIÈME PERLE

CCXIX

OGNISANTI

La Toussaint eut un ciel de soleil radieux ;
Tous les saints ont dardé leurs rayons sur nos ombres;
Pas un pli de l'azur n'a conservé d'airs sombres,
Tous les saints, ce jour-là, ne sont-ils pas des dieux?

Le lendemain, le jour des morts pleut et bruine;
Par les âmes en deuil le soleil est caché ;
Et les nuages gris s'écroulent en ruine
Sous les pleurs des esprits ayant beaucoup péché.

Puis l'astre d'or au soir reparaît; mais il saigne;
Il saigne pour les morts, les vivants, les élus,
Les réprouvés; et c'est Jésus même qui daigne
Pleurer ces pleurs de sang, pour qu'on ne pleure plus!

ONZIÈME ANGE

CCXX

TRÉPAS CANONIQUE

Respondit ei in via virtutis suæ : Paucitatem dierum meorum nuntia mihi.

PSAUME.

A la comtesse T. de Briey.

Donc il voulut mourir selon le formulaire
Des évêques, seigneurs de l'empire du ciel ;
Princes à qui la mort n'a point droit de déplaire,
Ni ne doit se voiler d'un regret partiel.

Mais, pour édifier les plus tièdes ouailles,
Qu'ils sachent, ayant vu s'apprêter le moment,
Convoquer leur chapitre avant leurs funérailles
Et du trône de Dieu s'approcher fervemment.

Or le relâchement de bien de ces apôtres,
Où trop subsiste encor de l'homme et du mortel,
N'a plus osé périr autrement que nous autres
Et sortir de la vie ainsi que d'un autel.

L'autel d'où la vraie âme, éployée, ingénue,
Infinie, osa bien passer selon le rit,
Comme un phœnix divin qui retourne en la nue,
Faire son nid de flamme au pied du Saint-Esprit.

Tel il est remonté, Monseigneur, notre maître,
Lui qui, loin d'avoir peur du transitoire instant,
A fait ouvrir la porte, éclairer la fenêtre,
Pour montrer comme on meurt, lumineux et constant.

Lui qui, sous le boisseau, n'a pas mis la lumière
Que l'Eglise nous veut; lui qui n'a pas voulu
Que la clarté d'en-haut ne fût pas la première,
Ni l'héroïsme saint qu'un mot que l'on ait lu;

Mais un flambeau juché sur la plus haute marche
Pour enseigner la voie aux plus tristes errants;
Et que ceux dans la nuit ainsi que sous une arche,
Disparus sans mollir, ont paru les plus grands;

Lui qui n'a pas voulu, comme à d'humbles malades,
Qu'on lui cachât son mal, mais qu'on nombrât son jour;
Et qui n'a point jugé que nos décès maussades
Convinssent à celui qui dut pâmer d'amour.

Donc ayant assemblé ceux qui lui font escorte,
Le jour qu'il eut connu que son deuil est prochain,
D'une très forte voix, encor qu'à demi morte,
Il dicta ce qu'il faut pour le pieux engin.

Il dicta jusqu'au bout, car Dieu prête des forces
Pour achever leur œuvre à ceux qui l'ont fait voir;
Et permet que parfois de pareilles amorces
Amènent jusqu'à lui ceux qui peuvent savoir.

Ou si trop tôt son souffle abdiqua sa poitrine,
Des cœurs qui l'admiraient, nul encor ne le sait;
Car un ange des cieux, de la sainte Doctrine
Par la bouche expirée acheva le verset.

Gloire au prélat qui meurt parlant aux siens, les lie
Pour les porter au Verbe en un suprême adieu ;
Celui-là sait partir comme il sied d'un Élie
Emporté dans les airs avec un char de feu!

CCXXI

INTROIT

Quand ce prêtre fut mort sans rien qui scandalise,
Comme son ministère avait édifié,
Son corps fut revêtu d'un ornement d'église
Où l'épi, près du cep, s'admirait copié.

Ainsi tout pénétré du diaphane azyme,
Tout inondé du vin dont s'enivre le pur,
Il se prit à monter vers la sainte Solyme,
Dont les parois sont d'or et les parvis d'azur.

Et comme il avait fait le bien sans imposture;
Et comme, le mal noir, son cœur l'avait haï,
Il se trouva tout prêt, sous la sainte vêture,
A célébrer la messe *ad altare Dei.*

ONZIÈME GEMME

CCXXII

TRÉSORS

Les ors froids des orfrois et leurs orfèvreries
Vont jusques aux féeries.
Plus d'une sacristie offre à ses confréries
Des vêtements enchevêtrés de pierreries.

Des chasubles sans plis, des écharpes, des chapes,
Des aubes et des nappes;
Des spoliations opimes de satrapes
Pour l'adaptation spéciale des papes ;
Des vignes dont les grains sont des perles par grappes.

Des couronnes, des croix, des plateaux, des aiguières
Entre des reliquaires;
Des choses qu'on rapporte, aux Églises, des guerres ;
Des vêtements d'abbés percés par des sicaires,
Des choses de Jésus, des choses de vicaires,
Enfin de quoi tenter tous les Roberts Macaires.

CCXXIII

PROCESSION

Vingt-deux Evêques sur ton territoire, ô Lourdes !
Ces choses-là, dût-on nous les traiter de bourdes,
Sont éloquentes : le violet du camail,
La mitre où se répand la gemme avec l'émail,
Et le point d'interrogation de la crosse
Dont la réponse douce au blasphème féroce

Est ce geste levé qui bénit de son doigt
Où l'améthyste met la couleur qui se doit.
Ces hommes revêtus de dentelles de femme
Où des symboles saints circulent dans la trame,
Font encor sous nos yeux distraits de parpillot
Se mouvoir avec pompe un vrai : Ghirlandajo.

CCXXIV

A la marquise de Clermont-Tonnerre.

Vicissitudes ! ces robes de favorite
Qui devinrent des ornements d'église, des
Chasubles, chapes, dalmatiques, pales, dais,
Manipules, étoles pleins d'ardeur prescrite.

Lampas gardant encor les plis du menuet
Et les cassures de l'autel : messe et pavane,
Révérence et génuflexion, pied fluet
De danseuse, mollets d'abbé : sacré, profane.

L'odeur de bergamote et l'odeur de l'encens
Se mêlent dans la soie hybride des étoffes,
Qui de pieux répons et d'amoureuses strophes
S'imprègnent, oraisons graves, rythmes dansants.

Des soupirs de guitare à l'orage des orgues
S'y fondent, unissant Le Sueur à Watteau;
On dirait d'une sainte Cécile en bateau
Vers une Cythérée où Rome mit ses morgues.

Et le Ciel ne sait plus, en voyant asperger
D'eau bénite, des fleurs qui furent si légères,
Si la ronde a mêlé des nonnes aux bergères,
Si la messe lui vient d'un prêtre ou d'un berger.

Mais ces lampas sacrés désertent le saint lieu
Pour rentrer au boudoir qu'ils meublent et qu'ils tendent;
Et les marchands d'antiquités nous en revendent
Le voluptueux rose et le mystique bleu.

Des plantes y croissaient, des oiseaux y voltigent;
Colombes de Paphos et pigeons d'esprits saints;
Roses de Cnide ou d'eucharistiques raisins,
Épis dorés par qui les azymes s'érigent.

Et c'est pourquoi leurs tons s'accommodent au mieux
Des cent diversités de ce qu'on leur fait faire :
Ces jupes ont dansé : c'est toucher à la terre;
Ces chapes ont prié : c'est remonter aux cieux!

DOUZIÈME PERLE

CCXXV

LIBERA LIBRA

La balance est en nous, dit Chénier : la balance
Est en nous : mot superbe et charmant comme lui.
L'action, hors de nous, vibratile, s'élance...
Faisons notre examen conscient d'aujourd'hui.

La balance est en nous : notre acte fut-il probe ?
La balance est en nous : pesons-le dans mon cœur.
Nul faux poids ne s'y tient ; mesure, n'y dérobe
Aucun atténuant d'orgueil ou de langueur.

La balance est en nous. C'est la même que celle
Du Zodiaque où Dieu continue à peser
Le manque ou l'excédent de l'âme universelle
Et dont le plateau juste ignore s'apaiser.

Je bénis le reflet de ce compteur sublime
Que projette en nos fronts et jette à vos genoux,
Seigneur, notre moisson de vertus ou de crime,
Que vous mesurerez : La balance est en nous.

DOUZIÈME ANGE

CCXXVI

PÉNITENCE FINALE

A Gabriel de Yturri.

Un Jésus-Maria Campos de Tucuman,
Vicaire régulier commit le sacrilège;
Ayant rompu ses vœux (je tiens le document
D'une source certaine) — et fui d'un saint collège,

Il devint mécréant par delà le permis;
Et, par vols et par faux, par dols et par sévices,
Ralliant les brigands, trahissant ses amis,
Il obtint la consécration de ses vices.

Il eut la préséance et les gouvernements
Par moyen de révolte et de guerre civile;
Par enfants massacrés et femmes au tourment,
Par férocité froide, et par orgueil servile.

Séraphina, sa sœur, d'épouse lui servit;
La luxure à pleins bords déshonora sa couche.
Et quand on crut que ce fut tout, alors on vit
Sa fille Pepita le baiser sur la bouche!

Puis, comme la justice, à mesure se fait,
A bout de cruautés, incestes, incendie
On le vit renversé, la cause par l'effet,
La mémoire de ses horreurs encor grandie.

Il vécut en opprobre et honte entre les siens,
Monument respecté d'épouvante salubre ;
Possesseur méprisé de maints trésors anciens,
Auxquels se renouait le souvenir lugubre.

Mais la sainte justice, à son heure, a son tour,
Et quelques purs esprits qui sur les pécheurs veillent,
Leur veulent en ce monde un châtiment d'amour,
Pour qu'avant de mourir, s'il se peut, ils s'éveillent.

En une promenade, un jour, le monstre affreux,
Le renégat marqué, le meurtrier des femmes,
L'assassin des cités, disparut dans un creux,
Comme pour expier tant de forfaits infâmes.

C'était dans la montagne, à côté du glacier,
Une crevasse étrange, inouïe, inconnue,
Ainsi qu'un bâillement de terre, carnassier,
S'entr'ouvrant pour venger le passé sous la nue.

Quand l'homme y fut tombé — la bête, disons-nous!
Tout vivant dévoré par cette meurtrissure,
Cet hiatus sans dents lui broyant les genoux,
En lequel chaque geste ouvrait une blessure;

On entendit sa voix qui gémissait d'en bas,
Appelant le secours que nul passant n'opère ;
Car tous ces orphelins ne lui répondaient pas,
Plus d'un fils dont sa haine avait meurtri le père.

Mais par compassion (ou par férocité ?)
Lançant des aliments du haut de l'orifice,
Ils prolongeaient ainsi l'horrible raucité
Des implorations du hideux sacrifice.

Ils écoutaient monter le lent *Pater noster...*
En cornet sur leur bouche, en conque à leurs oreilles,
Arrondissant leurs mains, ils oyaient s'attester
La prolongation des affres non pareilles.

L'être vécut ainsi vingt-cinq jours prorogés
Par la chair et le pain qu'émiettait la fissure;
De larveux animaux lui disputant, rongés,
Les restes que leur dent payait d'une morsure.

« O Jésus et Marie, hurlait le sinistré,
Dont la voix ululait selon les interstices,
Mes patrons, obtenez que soit enregistré
Le fait par qui j'expie un amas d'injustices.

Si vous l'avez voulu que je végète ainsi,
Mangé par cette bouche impure de la Terre,
C'est pour me reconnaître, et que je purge ici
Mon passage ici-bas, désastreux, délétère.

Donc, quand mon jour sera venu, lorsque le pain
Que m'accordent les fils de ceux qu'occit ma rage,
Ne me parviendra plus, et que l'atroce bain
Où mon corps se pourrit n'aura plus de barrage;

Je saurai que je puis espérer mon pardon
Par les feux et la poix dans l'autre purgatoire;
Je prendrai ce calice horrible comme un don
Que mon iniquité rendit obligatoire... »

Et bientôt en effet (au bout de vingt-cinq jours!)
Les vivres l'un par l'autre, en l'antre s'arrêtèrent;
Et ce nouveau Tantale aux cris toujours plus sourds
Pâmait sous l'âcre odeur de leurs chairs qui s'altèrent.

Alors il implora : « Qu'un prêtre vienne là,
Aux lèvres du caveau me lancer son absoute ;
Que je sente la paix que mon orgueil troubla
Descendre sur ma mort par avance dissoute !... »

Il en fut fait ainsi : l'on ouït les répons
Du fond du barathrum se guinder vers les voûtes,
Et pour les *oremus* dont l'absolvaient les bons
Échanger des *amens* suivant les mêmes routes.

Ainsi purgea sa faute un damné repenti,
Avant d'aller porter ses comptes au grand Maître ;
Et d'un saint passeport put expirer nanti,
Un maudit qui voit Dieu dans cette heure, peut-être.

On entendit mourir les versets peu à peu,
L'agonie exhala le suprême en un râle,
Et l'esprit envolé dans la même spirale
Monta dans la candeur et rentra dans le bleu !

DOUZIÈME GEMME

CCXXVII

Au triomphe d'Aurélien, dont Zénobie
Suivit le char, le poids des pierres l'accablait ;
Et Paulina portait, tous les jours de sa vie,
Pour quatre millions d'anneaux, de bracelet.

Un des fils de Macrin, le beau Diadumène,
Dans le troisième siècle, ainsi fut appelé,
Parce que, surpassant toute naissance humaine,
Il vint au monde, ceint d'un bandeau constellé.

Léon Quatre et Paul Deux, sous les orfèvreries
De leur tiare et les gemmes de leur orfroi
Furent, un jour, trouvés, pour trop de pierreries,
Morts, l'un d'apoplexie, et, l'autre, mort de froid.

CCXXVIII

UNE ÉPITAPHE ÉPIGRAPHIQUE

Tant vous fûtes fragile, étrange et susceptible,
Que pour symboliser votre être descriptible,
Je dirai qu'après vous, un jour, ce qui fut vous,
Puisque les dieux seront, je le crains, assez fous
Pour vous briser — aura, pour sa métempsychose
Juste et rationnelle au règne de la chose,
Quelque vivant objet craignant encore le heurt :
La turquoise ou la perle, une gemme qui meurt !

TABLE

TABLE

Pages.

DÉDICACE VII

PRÉFACE IX

THÈME XI

I. — CARNAGE 1
II. — *Peacock and rainbow* 2
III. — PARURE 3
IV. — CITÉ MYSTIQUE 4
V. — L'HYMNE DES DOUZE PIERRES 5
VI. — *De lapidibus* 8

INTAILLES

VII. — *Folia* 13
VIII. — PEAU D'ESPAGNE 14
IX. — Le plus beau des humains 15
X. — Son nom fut prononcé 15
XI. — *Alors un Te Deum* 16
XII. — VULNÉRAIRE 17
XIII. — ROSES TRAGIQUES 18
XIV. — VICTOIRE 22
XV. — ISOLEMENT 24
XVI. — TOLSTOÏ 25
XVII. — VARIATION FUNÉRAIRE 26
XVIII. — ALTESSE SÉRÉNISSIME 28
XIX. — DEUIL ROSE 29
XX. — SUR UN PORTRAIT DE GONCOURT 31
XXI. — BIENVENUE A L'ANCIEN MAITRE DU NOUVEAU LOGIS 31

Pages.

XXII. — Porfois un vers se glisse..... 32
XXIII. — *Ex-voto*..... 33
XXIV. — Autre..... 33
XXV. — Belle-isle-en-art..... 34
XXVI. — Bouquet de fête..... 35
XXVII. — *De Corond*..... 36
XXVIII. — Reviviscence..... 38
XXIX. — Les fleurs de nos jardins..... 39
XXX. — Les roses ont chanté..... 40
XXXI. — Brevet..... 40
XXXII. — Une robe..... 41
XXXIII. — Je ne puis vous donner..... 42
XXXIV. — Les vraies immortelles..... 43
XXXV. — Les deux mères..... 43
XXXVI. — Maison Grisonne..... 45
XXXVII. — Récitante..... 45
XXXVIII. — Fière Segond-Weber..... 46
XXXIX. — L'oiseau lyre..... 47
XL. — *Argumentum*..... 47
XLI. — Les fleurs et les pleurs..... 48
XLII. — Crystal..... 49
XLIII. — Pierraille..... 49
XLIV. — Gustave Moreau..... 50
XLV. — Antidate..... 53
XLVI. — Vesprée..... 55

PIERRES DE LUNE

XLVII. — Parrainages..... 59
XLVIII. — *Quod agis*..... 60
XLIX. — Oh ! que je vous envie..... 60
L. — Car dans le Paradis..... 61
LI. — Culbute..... 62
LII. — Oh ! ne songer jamais !..... 63
LIII. — Le couvercle des jours..... 63
LIV. — Croyez-moi, votre esprit..... 64
LV. — Rosaces..... 65

Pages.

LVI. — Verrières..... 65
LVII. — Dissonance..... 66
LVIII. — Bravade..... 67
LIX. — La vie est le verger..... 68
LX. — Le corps n'a-t-il donc point..... 68
LXI. — Palingénésie..... 69
LXII. — Direction..... 70
LXIII. — Sanguine..... 70
LXIV. — Dessous..... 71
LXV. — Pentecote..... 72
LXVI. — C'est un doux jour..... 73
LXVII. — Cable..... 73
LXVIII. — Ecran..... 74
LXIX. — Lacune..... 75
LXX. — Chaque espoir avorté..... 76
LXXI. — Acceptions..... 76

PREMIÈRE PERLE

LXXII. — Physiognomonie..... 81
LXXIII. — Missels..... 81
LXXIV. — *Spiritus flat ubi vult*..... 82
LXXV. — L'éventail..... 83

PREMIER ANGE

Idole

LXXVI. — Indiana..... 87
LXXVII. — Idole..... 87

PREMIÈRE GEMME

LXXVIII. — Trois cents roupies..... 91
LXXIX. — Libation a une bouteille vide..... 91

DEUXIÈME PERLE

LXXX. — Un homme Ananias..... 95

DEUXIÈME ANGE

Bélial

Pages.
LXXXI. — Enfer 99
LXXXII. — Chair de poule 100
LXXXIII. — Quelquefois, malgré tout 101

Bénitier endiablé

LXXXIV. — Donneur 103
LXXXV. — L'ange d'Antonin Moyne 103
LXXXVI. — Notre patte 105
LXXXVII. — Patenotre 106
LXXXVIII. — Intrus 109
LXXXIX. — Propitiation 110
XC. — Cote de grace 112

DEUXIÈME GEMME

XCI. — Un seigneur qui jadis 117

TROISIÈME PERLE

XCII. — Pentecote 121

TROISIÈME ANGE

Dalila

XCIII. — Dompteuse 125
XCIV. — *Crea Mulierem* 126
XCV. — Echéance 126

TROISIÈME GEMME

XCVI. — Duo 131

QUATRIÈME PERLE

Pages.
XCVII. — Donnant-donnant 135

QUATRIÈME ANGE

Salomé

XCVIII. — Bout de bras 139
XCIX. — Substitution 139
C. — Remords 140
CI. — La paye 141
CII. — Salaire 141
CIII. — L'Irresponsable 142
CIV. — Elles portent sans honte 144
CV. — La pierre vive 145

QUATRIÈME GEMME

CVI. — Démonice promit 149

CINQUIÈME PERLE

CVII. — Accolade 153

CINQUIÈME ANGE

Salomon

CVIII. — Balkis 157

CINQUIÈME GEMME

CIX. — Tour de taille 169

SIXIÈME PERLE

CX. — Rosaire 173
CXI. — Lors du transfert 173
CXII. — Les belles roses 174
CXIII. — Histoire d'une rose 175
CXIV. — L'oracle 176

SIXIÈME ANGE

Virgo Mater

Pages.
CXV. — *Ab Ovo*..... 179
CXVI. — *Mater Alma*..... 181

Triptyque Virginal

CXVII. — Justes proportions..... 183
CXVIII. — Attributs..... 183
CXIX. — Prémice..... 184
CXX. — Un angelus..... 184
CXXI. — Rosa mystica..... 187
CXXII. — Les sages..... 187
CXXIII. — Option..... 188
CXXIV. — Incarnation..... 188

SIXIÈME GEMME

CXXV. — La perle..... 191
CXXVI. — Ostrea..... 192
CXXVII. — Les perles..... 193
CXXVIII. — Margarita..... 194
CXXIX. — Marguerite..... 196
CXXX. — Restitution..... 196

Perles Baroques

CXXXI. — Barca..... 199
CXXXII. — Cueillette..... 200
CXXXIII. — Castella..... 201
CXXXIV. — Jargon..... 202
CXXXV. — Pagodie..... 203
CXXXVI. — Nouvelle roche..... 205
CXXXVII. — O vous, l'homme..... 205
CXXXVIII. — Turquoises mortes..... 207
CXXXIX. — La Pompadour s'éprit..... 207
CXL. — Vous m'avez enchainé..... 208
CXLI. — Je possède une bague..... 209

Pages.
CXLII. — J'ai porté tout un jour..... 209
CXLIII. — Les conversations..... 210
CXLIV. — Le poète vous offre..... 210
CXLV. — J'aime les vieux bijoux..... 211
CXLVI. — Cortège..... 211
CXLVII. — Un buste de Tibère..... 212
CXLVIII. — Le pain de saint Antoine..... 213
CXLIX. — Rétable..... 213
CL. — Le trésor de Verteuil..... 214

L'OR PUR

CLI **Michaïl** 223

LE CRISTAL

CLII. — Lidwine de Schiedam..... 247

LES DOUZE PIERRES

CLIII. — Prisme..... 251
CLIV. — *Tu es Petrus*..... 251
CLV. — Le diamant..... 252
CLVI. — Brentano..... 253
CLVII. — *Fons Gombaldi*..... 254
CLVII. — Dans le chœur incurvé..... 255
CLIX. — Sacré-Cœur..... 256
CLX. — Un exégète élu..... 257
CLXI. — Deux dieux..... 257
CLXII. — *Eleemosinario*..... 258
CLXIII. — *Preces*..... 258
CLXIV. — Tous, nous avons nos croix..... 259

SEPTIÈME PERLE

CLXV. — Le Christ est vrai..... 263

SEPTIÈME ANGE

Virgo Filius

Pages.

CLXVI. — NOEL PANTHÉISTE..... 267
CLXVII. — NOEL A TROIS VOIX..... 272
CLXVIII. — SÉRÉNADE CÉLESTE..... 274
CLXIX. — CRÈCHE..... 277
CLXX. — DISPENSAIRE..... 278
CLXXI. — Sacristain mécréant..... 279
CLXXII. — HÉRÉSIE..... 280
CLXXIII. — *Sinite*..... 280
CLXXIV. — I. N. R. I..... 282
CLXXV. — GESMAS..... 283
CLXXVI. — Lorsque Notre-Seigneur..... 286
CLXXVII. — La grâce de Jésus..... 286
CLXXVIII. — *Lignus*..... 287
CLXXIX. — L'enseignement..... 288
CLXXX. — PARANGONS..... 289

Patenôtres

CLXXXI. — *Gratis pro Deo*..... 292
CLXXXII. — ADIEUX A DIEU..... 293
CLXXXIII. — *Sponte*..... 295
CLXXXIV. — *Pater, Fatum, Vates*..... 295

SEPTIÈME GEMME

CLXXXV. — Le rubis d'Orient..... 299

HUITIÈME PERLE

CLXXXVI. — *Rhamnus*..... 303

HUITIÈME ANGE

Spiritus

CLXXXVII. — STAGES..... 307
CLXXXVIII. — BARCAROLLE FUNÉBRAIRE..... 307
CLXXXIX. — ROMANCE FUNÈBRE..... 308

Pages.

CXC. — Au Midi l'on s'aborde..... 309
CXCI. — Les flancs de ceux..... 309
CXCII. — Les morts qui n'ont pas oublié..... 310
CXCIII. — Ceux à qui les morts..... 311
CXCIV. — Lorsque les saints esprits..... 313
CXCV. — Quand la mère..... 314
CXCVI. — Les blancs communiants..... 315
CXCVII. — *Lætum decus*..... 315
CXCVIII. — *Oceano lux*..... 316
CXCIX. — Fidélité..... 316
CC. — Fumier..... 318
CCI. — La vie assemble..... 320
CCII. — *Arcana*..... 320
CCIII. — Sachez que la vie..... 326
CCIV. — *Organa*..... 327
CCV. — Nichées..... 336
CCVI. — Faire part..... 339
CCVII. — La vue verte..... 342
CCVIII. — L'Ombre..... 342

HUITIÈME GEMME

CCIX. — L'opale d'Orphée..... 347
CCX. — L'opale a procréé..... 347
CCXI. — Je sais un bijoutier..... 348

NEUVIÈME PERLE

CCXII. — Calvaire noirmoutrin..... 351

NEUVIÈME ANGE

CCXIII. — *Quos Ego !*..... 355

NEUVIÈME GEMME

CCXIV. — *Smaragdus*..... 359
CCXV. — *Cruentatus*..... 359

DIXIÈME PERLE

CCXVI. — Nombres..... 363

DIXIÈME ANGE

Pages.
CCXVII. — Le Christ d'Angèle de Foligno..... 367

DIXIÈME GEMME

CCXVIII. — Mathieu del Nassaro..... 373

ONZIÈME PERLE

CCXIX. — *Ognisanti*..... 377

ONZIÈME ANGE

CCXX. — Trépas canonique..... 381
CCXXI. — Introit..... 383

ONZIÈME GEMME

CCXXII. — Trésors..... 387
CCXXIII. — Procession..... 387
CCXXIV. — Vicissitudes..... 388

DOUZIÈME PERLE

CCXXIV. — *Libera Libra*..... 393

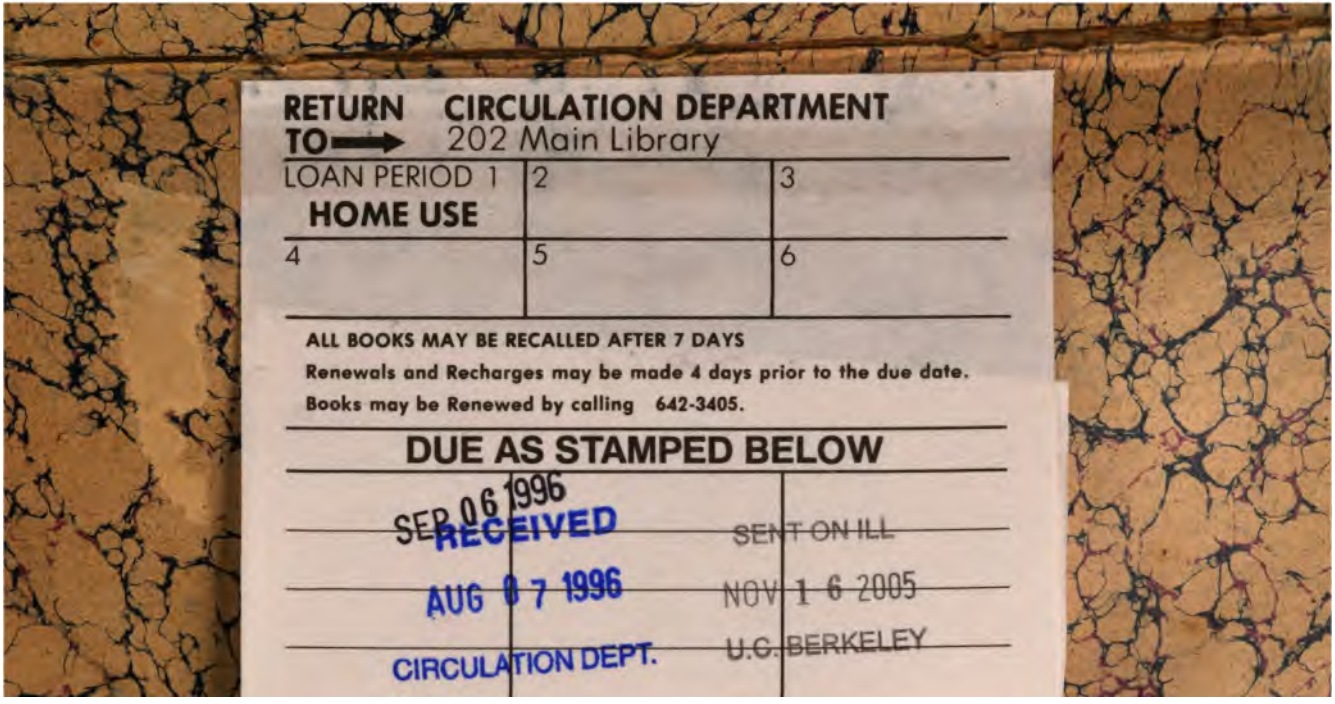
DOUZIÈME ANGE

CCXXVI. — Pénitence finale..... 397

DOUZIÈME GEMME

CCXXVII. — Au triomphe d'Aurélien..... 403
CCXXVIII. — Une épitaphe épigraphique..... 403

Tours. — Imprimerie Deslis Frères, rue Gambetta, 6.



RETURN TO ➡ **CIRCULATION DEPARTMENT**
202 Main Library

LOAN PERIOD 1 **HOME USE**	2	3
4	5	6

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS

Renewals and Recharges may be made 4 days prior to the due date.

Books may be Renewed by calling 642-3405.

DUE AS STAMPED BELOW

SEP 06 1996
RECEIVED
AUG 07 1996
CIRCULATION DEPT.

SENT ON ILL
NOV 16 2005
U.C. BERKELEY

GENERAL LIBRARY - U.C. BERKELEY
B000549432